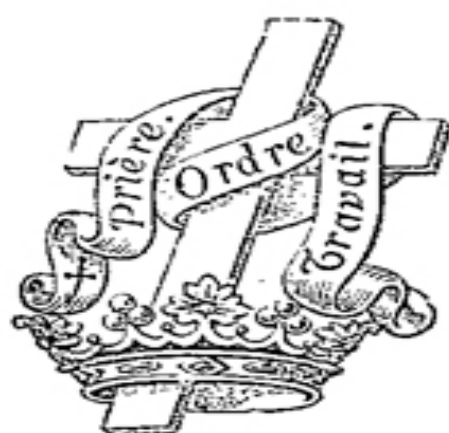


VALENTINE

PAR

PAR M^{me} DE STOLZ



LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38

BOURGUET-CALAS & C^{ie}, SUCCESSEURS

Propriété.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FILLES D.S.G

VALENTINE

PAR

M^{me} DE STOLZ

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSES FRÈRES

Nouvelle Maison à Paris, rue Saint-Sulpice, 38
BOURGUET - CALAC & C^{ie}, SUCCESSEURS

Propriété

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FILLES D. S. G.

MADEMOISELLE MONNIOT

Le Journal de Marguerite. 20 ^e édition. 2 vol...	3 »
Marguerite à vingt ans. 14 ^e édition. 2 vol...	3 »
Madame Rosey. 10 ^e édition. 2 beaux vol.	6 »
Raphaëla de Méraus. 7 ^e édition. 1 vol.....	3 »
Edassements avec mes jeunes lectrices. 3 ^e édition. 1 vol.....	2 50
La chambre de la Grand'Mère. 7 ^e édit. 1 vol.	2 50
Simple tableaux d'éducation maternelle. 3 ^e édition. 2 volumes.....	6 »
La petite concierge. 3 ^e édition. 1 vol.....	2 50
Coralie Belmont. 4 ^e édition. 1 vol.....	2 50

M^{lle} GABRIELLE D'ÉTHAMPES

La Béate de veine. 1 volume.....	2 50
Bouyères bretonnes. 1 volume.....	2 50
La petite Béate des Korrigans. 1 volume. . .	2 50
Les Colombes de La Ferrière. 1 volume.....	2 50

HERVÉ DU PONTRAI

Paula de Corlay. 1 volume.....	2 50
Thérèse Bourcil. 1 volume.....	2 50
Perles vraies. 1 volume.....	2 50
Marcel Laville. 1 beau volume.....	2 50

Valentine, par M ^{me} DE STOLZ. 1 beau volume.....	2 50
Marguerite de Brillac, ou Un an de la vie d'une jeune fille, par M ^{me} DE ROSENAL. 1 beau vol.....	3 »
Le Retour, par EMILE DELAUNAY. 1 joli volume...	2 »
Marie, par VALENTINE BENOIT. 1 joli volume.....	2 50

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Études et méditations pour les jeunes filles

PAR M^{me} V. MONNIOT

2 vol. in-18 Jésus, titre et couvertures imprimés rouge et noir.	7 »
Les mêmes sur papier teinté avec deux magnifiques gravures.	9 »
<i>Ajouter 1 fr. pour l'envoi franco par la poste.</i>	

Tous ces volumes se vendent brochés ou cartonnés en percaline ; le cartonnage en toile de couleur, tranches dorées, fers spéciaux, se paye en sus *un franc* le volume.

Envoi *franco* contre mandat ou timbres-poste.

I. — PREMIERS SOUVENIRS.

Quand on a presque achevé sa carrière, il est naturel de se retourner et de regarder ce qui nous a frappés en passant. Sur la voie que j'ai parcourue, s'est trouvée une femme qui, pour prix de mon affection, a bien voulu me raconter par écrit son enfance et sa jeunesse. Aucun événement extérieur : elle a pensé, observé ; elle a eu de belles et durables amitiés ; c'est cela qu'elle m'a dit ; je mets son récit sous vos yeux, heureuse si le souvenir de ma jeune amie offre à quelques âmes bienveillantes et délicates un peu de l'intérêt qu'y trouve ma vieillesse.

Il y a dans notre enfance un point à peine visible. Tout à coup l'âme s'éveille, et rarement elle perd le souvenir de ce qu'elle a vu d'abord. Pour moi, ce réveil de l'âme fut un sentiment d'effroi.

Un soir, je vis des murs sombres, de hautes fenêtres grillées. Une femme grande, habillée de noir, me prit par la main, et me fit traverser de longs et larges corridors à ogives, qu'elle appelait des *cloîtres*, et qui n'étaient éclairés que par une petite lampe qu'elle tenait à la main. J'avais peur et je n'osais pas le dire.

Par une porte qui se trouvait au milieu d'un de ces corridors, nous entrâmes dans un lieu encore plus silencieux. Il y avait là un autel, des chandeliers, des fleurs. La porte mal fermée s'étant rouverte, la dame habillée de noir me dit : « Attendez-moi, je vais revenir. » Comme on m'avait toujours tutoyée, et qu'elle me disait *vous*, je pensai qu'elle était fâchée, bien fâchée ! Elle s'éloigna à pas précipités, et moi, me croyant seule au monde, je me mis à fondre en larmes.

Telle fut mon entrée dans la vie ; jusque-là j'ai dû voir et comprendre bien des choses, mais je ne me souviens de rien, si ce n'est d'un chien avec lequel je jouais, et qui avait une belle queue ;

La dame noire revint à l'instant, et, me voyant tout en pleurs, elle me prit dans ses bras, m'embrassa devant l'autel, et me dit qu'il fallait bien l'aimer, parce que j'étais devenue sa petite fille. Alors je sus qu'elle n'était pas fâchée, et j'osai lever les yeux sur elle. La lampe éclairait d'en haut son calme visage ; je la trouvai belle, et comme je voyais qu'elle était bonne, je me consolai tout de suite.

Après avoir essuyé mes larmes, elle me mena, toujours à travers ces sombres cloîtres, jusqu'au pied d'un superbe escalier de pierre. Là, j'entendis des cris confus, des éclats de rire ; une porte s'ouvrit et je me trouvai dans une grande salle fort éclairée ; la dame noire parla tout bas à une autre dame noire toute pareille, et je fus entourée d'une quantité de petites filles un peu plus âgées que moi, qui me prirent les mains et me proposèrent de danser une ronde ; mais ce grand bruit, auquel je n'étais pas accoutumée, me fit encore plus peur que le silence de l'autel, et je me mis de nouveau à pleurer. Alors une troisième dame noire, encore pareille à la première, m'emmena ; et comme il faisait tout noir, on me coucha.

Voilà ce qui m'a frappée d'abord ; c'est mon plus ancien souvenir, et même ce qui suit est assez obscur. Je sais seulement que, peu de jours après, je m'amusais dans un grand jardin avec beaucoup de petites filles, et que je n'avais plus envie de pleurer.

J'étais dans ma cinquième année lorsque j'entrai au couvent. Ces hauts murs, ces longs cloîtres, ces grands arbres, tout cela faisait partie de l'enclos où la Providence avait dans sa bonté caché les secrets de ma vie. L'enfance a pour se préserver du chagrin deux talismans : l'ignorance et la crédulité qui en résulte. Je ne savais rien ; l'univers pour moi, c'était ce beau carré d'acacias où je jouais, la classe où j'apprenais à lire, la chapelle où l'on chantait des cantiques, le réfectoire où je mangeais de bon appétit, et le dortoir où je dormais douze heures dans mon petit lit blanc.

Peu à peu, je m'accoutumai aux allures graves des religieuses que je voyais sans cesse occupées de nous et se mêlant à notre vie ; mon cœur avait besoin de tendresse, je le donnai tout entier à celle qui m'avait embrassée au sanctuaire, et qu'on appelait Mme Sainte-Hélène. Elle était grande, majestueuse. Les autres enfants lui trouvaient l'air un peu froid... moi, je l'aimais.

Mes idées premières s'effaçant, je m'en formais de nouvelles assez étranges. Il me sembla qu'il devait y avoir en ce monde un très-grand nombre de dames noires, des aumôniers, des jardiniers et des petites filles ; le reste ne comptait pas.

J'étais la plus jeune de la maison, et personne ne me prenait au sérieux ; chacune me protégeait, me caressait, et jouait avec moi.

J'avais cependant mes peines ; je pleurais souvent quand on me montrait à lire dans un vieux livre plein d'ânes, de bœufs et de chevreuils. Je savais, bien entendu, toutes ces bêtes par cœur au bout d'une semaine ; mais ce

qu'on me demandait, c'était de dire les lettres qui se trouvaient à côté. Les chagrins de l'enfance ne durent pas, mais sont très-vifs. J'étais capricieuse, entêtée, et je n'ai pas oublié les suffocations que me causait la moindre pénitence, à plus forte raison la plus grande, qui était d'aller m'asseoir sur une petite chaise derrière la porte, ce qui passait dans mon esprit pour le dernier degré de la misère humaine ! C'était le châtiment qu'on m'infligeait lorsque je persévérais dans la mauvaise voie, c'est-à-dire lorsque je tapais mes petites compagnes, ou que je m'entêtais à dire *Ane* et non A ; Bœuf et non B ; ainsi de suite.

Il y avait çà et là des tempêtes. Violente par nature, je m'abandonnais parfois à des mouvements de colère qui exigeaient une forte punition. Celle que plusieurs fois on m'imposa dans ma petite enfance m'est encore présente, tant fut profonde l'impression produite en moi. Je suppose que mes maîtresses s'entendaient avec Mme Sainte-Hélène ; mais à mes yeux l'événement était toujours inattendu. Au moment où j'y pensais le moins, je la rencontrais, et elle me disait d'un air extrêmement froid : — « Mademoiselle, vous vous êtes mise en colère, vous n'êtes plus ma petite fille. » Puis elle s'en allait, emportant tout mon bonheur d'enfant. Dès lors, j'étais insensible aux consolations de mes compagnes, je me déroba même à leurs jeux, et, à tout ce qu'on me disait, je répondais en pleurant que je n'étais plus la petite fille de Mme Sainte-Hélène ! Le soir, on me permettait d'aller faire la paix, et toutes nos guerres finissaient ainsi au coucher du soleil.

C'est par des moyens doux et raisonnables que l'on combattit mes mauvais penchants. Aucune petite pensionnaire n'avait autant de défauts que moi. Ce qui marquait le plus, c'était la frivolité de mes goûts, la légèreté de mon esprit que rien ne pouvait fixer. Ce n'était point excès de gaieté ; au contraire, j'avais l'humeur inégale. Mes défauts étaient de ceux qui se voient de loin ; je fuyais l'assujettissement, je résistais à la règle, et mon amour de l'indépendance, même dans mes plus jeunes années, me rendait toute chaîne pesante.

Mon naturel était ardent, mon imagination très-vive, mon cœur facilement subjugué. Je rends grâces aux sages directrices qui ont su modifier mes tendances, sans éteindre mon organisation ; elles m'ont fait verser bien des larmes, je les en bénis.

II. — SEPT ANS.

Deux années s'étaient écoulées dans cette placidité de l'enfance dont on ne se rappelle à peu près rien ; j'allais avoir sept ans. J'avais entendu dire qu'à sept ans on devrait être raisonnable, et par conséquent toujours sage. Je fus donc tout étonnée en me retrouvant le jour de mes sept ans tout aussi petite fille que la veille. Rien de changé. Ma grammaire n'en était pas plus amusante, ma table de multiplication non plus. Il se fit cependant en moi un mouvement progressif dont je ne parlai à personne ; il est certain que je me surpris me tenant plus droite et m'appliquant au travail par la force de ce mot : *J'ai sept ans !*

Le soir on m'accorda la faveur de faire une visite à Mme Sainte-Hélène *dans sa cellule*. C'était pour moi le bonheur suprême, d'autant plus apprécié qu'il était rare. Je la voyais au jardin, en classe ; mais elle était à tout le monde, et dans sa cellule elle n'était qu'à moi. Je descendais toujours avec empressement chez ma mère adoptive, et elle me faisait asseoir à ses pieds sur un petit tabouret que j'appelais mon tabouret.

Dans cette chambre étroite, rien de superflu. On y voyait un lit avec un couvre-pieds d'une extrême propreté et des rideaux pareils. A côté du lit, une petite table en bois de noyer soigneusement entretenue. En face, un prie-Dieu du même bois ; de chaque côté, une chaise de paille ; à droite, une bibliothèque toute composée de livres de prières et d'étude. Au-dessus du prie-Dieu, un crucifix, et deux belles images encadrées représentant l'une l'Enfant Jésus, l'autre sa sainte Mère. Une fenêtre haute et large éclairait cette solitude, donnant sur un préau qu'entouraient quatre longs cloîtres séculaires. Je me plais à dépeindre cette petite retraite parce que c'est là que j'ai le mieux compris ces deux grandes choses : devoir et amitié.

Le soir du jour où j'avais eu sept ans, je trouvai Mme Sainte-Hélène m'attendant avec une expression de visage que je ne lui connaissais point. Trop bonne pour demeurer étrangère aux plus saintes émotions, elle se livrait un instant, à son insu, à quelque chose qui ressemblait à l'amour maternel.

Il y avait sur la table un paquet long et étroit que je vois encore, enveloppé d'un papier bleu. Dès que je fus assise, ma bonne maîtresse ôta

ce papier et me présenta [une superbe poupée. Cette poupée vraiment merveilleuse était de la taille d'un enfant au berceau ; elle avait de vrais cheveux, de vraies dents et de vrais yeux ! Tout d'abord je la pris dans mes bras, je la serrai avec transport, je lui donnai les plus doux noms, puis je me retournai vers ma mère adoptive et je me jetai à son cou. Elle sourit de ma joie parfaite, et perdit pour un moment cette gravité qu'à dessein elle laissait ordinairement dans nos rapports.

Quand j'eus à peu près fini d'embrasser ma poupée, il me fut encore donné une boîte à ouvrage, contenant un dé, un étui, des ciseaux, rien n'y manquait. Cette boîte, quoique fort jolie, fit contre-poids à mon bonheur, car je n'avais aucun goût pour le travail à l'aiguille. On ajouta à ces largesses un panier [rempli de beaux chiffons pour faire des robes à ma poupée, qui ne possédait en tout qu'une chemise. Il fallut se résigner à apprendre à coudre. Je conviens aujourd'hui que je n'étais pas fort à plaindre, et qu'un seul regard de *ma fille* suffisait pour me consoler, car j'ai oublié de dire que cette ravissante personne ouvrait et fermait les yeux, au moyen d'un ressort, et me regardait en face, pourvu que je fusse devant elle.

Cette belle poupée, que je nommai Mina, devint un autre moi-même. Je la soignais comme une enfant chérie, lui évitant les moindres chocs, préservant son visage et sa chevelure, ayant même grand soin de sa petite santé. Mes compagnes la respectaient, et quand un malheur imprévu causait quelque dommage à cette chère fille de carton, Mme Sainte-Hélène l'envoyait se rétablir à la campagne, comme elle disait en riant, c'est-à-dire la faisait remettre en état par de savantes mains.

En classe, quand j'avais été sage pendant une heure, ce qui supposait de grands efforts, on me permettait de prendre Mina à côté de moi pour lui faire étudier sa leçon ; on exigeait seulement que ce fût celle qu'on m'avait donné à apprendre pour le lendemain. O finesse ! ô ingénuité !

Au réfectoire, les jours de fête, j'avais la permission d'inviter Mina à dîner. Je la tenais sur mes genoux, elle me gênait on ne peut pas plus ; mais le dévouement nous est si naturel que, dès mon plus jeune âge, je trouvais tout simple de me gêner pour *mon enfant*. La nuit, je la faisais dormir au pied de mon lit, et chaque soir, avant de m'abandonner au sommeil, nous causions ; je lui disais tout, et comme elle ne répondait rien, nous ne nous fâchions jamais. Je dois avouer que Mina était la seule petite personne avec laquelle je ne me disputasse point.

Mes compagnes étaient toutes un peu plus âgées que moi ; mais, soit roideur de caractère, soit ascendant, soit un peu l'un et l'autre, je les dominais, et, selon l'expression de Mme Sainte-Claire, qui me grondait au moins trois fois par jour, je *menais* ma classe.

Néanmoins, il y avait de terribles réactions. Après avoir fait ma volonté pendant un certain temps, jouant à mes jeux favoris, et me laissant le premier rôle, il arrivait que ce petit monde se révoltait en masse. Alors je n'étais plus bonne à rien ; on me repoussait de tous les jeux, on me confinait dans un coin, et j'y boudais avec Mina, qui ne disait rien et n'en pensait pas plus.

Quand je me reporte à mes premières années, j'y découvre le germe de tous les penchants dangereux. Mme Sainte-Hélène m'a dit souvent que j'avais la même tendance vers le mal et vers le bien, la même ardeur pour le faux et pour le vrai. Je dépendais donc, en grande partie, de mon éducation, et je ne serai jamais assez reconnaissante envers ceux qui ont contribué de près, ou de loin, à m'incliner vers le beau, c'est-à-dire vers la vérité.

III. — LE PARLOIR.

Chaque semaine, un jour était triste pour moi, c'était le jeudi. Dès le matin, il se faisait plus de mouvement autour de nous ; on nous donnait ce que nous appelions nos *belles robes* ; les grandes se faisaient des bandeaux et des nattes, on soignait sa toilette, c'était jour de parloir.

A l'une des extrémités du monastère, du même côté que la porte de clôture, on voyait un certain nombre de chambres étroites, presque nues, et coupées en deux par une grille en losanges. Quelques chaises formaient tout l'ameublement de ces chambres. Ce lieu était, le plus antique et le plus sévère de toute la maison ; et pourtant vers ce lieu se tournaient plus volontiers mes regards. Pourquoi ? Parce que je n'allais pas au parloir, et que je voyais, mes compagnes y courir joyeuses, et en rapporter même souvent des gâteaux, des joujoux, et le souvenir des caresses de leurs parents.

Vers l'âge de huit ans, je commençai à sentir douloureusement ce vide. Ne pas aller au parloir me parut quelque chose de si triste que j'en conçus un véritable chagrin. Malheureusement je n'étais pas expansive ; plus une pensée m'était amère, mieux je la cachais. Il me prenait quelquefois envie de pleurer quand je voyais mes compagnes me quitter pour aller au parloir. Alors j'emmenais Mina dans les allées les plus solitaires, de peur qu'en voyant mes larmes, quelqu'un ne vînt me dire : « Pourquoi pleurez-vous ? » M'abandonnant au plus aimé, et peut-être au plus dangereux de mes penchants, je rêvais ; et, dans ma tête d'enfant, passaient des idées singulières qui tenaient à la fois de la faiblesse du jeune âge et de la hardiesse d'une imagination ardente. C'est dans le travail de la pensée que certains enfants perdent leur insouciance ; on les croit malades ; non, un bouleversement s'est fait à l'aide de quelques circonstances, ils se sont mis à *penser*, et penser n'est pas de leur âge. Il faut tâcher de les faire parler, de les bien connaître, afin de les ramener ensuite au travail et au jeu.

Quand on est heureux, on manque souvent de cette extrême délicatesse qui épargnerait aux autres une blessure. Mes compagnes me parlaient sans cesse de leur papa, de leur maman, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs

cousines ; moi je ne prononçais jamais ces noms de la famille, et je m'en affligeais.

Mme Sainte-Hélène me demanda pourquoi j'avais l'air triste le jeudi ; je ne voulais pas le lui dire, mais comme elle le savait fort bien, elle me fit avouer, en me parlant très doucement, que je commençais à trouver inexplicable mon genre d'existence. Effectivement, élevée au milieu de Paris, je ne le savais que par ouï dire. Pour moi, Paris n'était qu'un mot. Je me serais volontiers crue dans une belle campagne. Aucune de nos fenêtres ne donnait sur la rue, et le roulement des voitures parvenait à peine à nos oreilles. Je ne sortais pas ; je n'allais pas au parloir ; il y avait là quelque chose d'étrange qui ne pouvait manquer de troubler mon esprit, tant que je concentrerais en moi-même mes pensées.

Pressée par les questions de ma chère maîtresse, je consentis enfin à lui ouvrir mon cœur. Je lui dis que tout m'étonnait, mais surtout mon isolement, et qu'il n'y eût, par delà nos murs, pas une âme à qui je fusse chère, pas une qui fût jamais venue m'apporter un baiser, unique trésor que j'eusse pressenti, parmi les jouissances de ce monde inconnu.

Quand j'eus fait ce premier aveu, Mme Sainte-Hélène devint beaucoup plus triste que moi ; elle me répondit d'une façon évasive, elle serra dans ses mains mes pauvres petites mains, et me dit qu'elle savait aimer mieux qu'on ne le savait là-bas, et que tous les jeudis, si j'avais été sage, bien sage, depuis au moins deux jours, elle m'emmènerait faire un tour de jardin, afin que nous pussions causer ensemble, et que j'eusse aussi *mon parloir*.

Elle ne m'a point trompée ; oui, elle savait aimer ! Je n'ai jamais rencontré une affection moins entachée d'égoïsme, et les joies que mon cœur a connues plus tard n'ont pas valu cet amour de mon enfance pour un être qui me paraissait le plus parfait accord de la sagesse et de la bonté.

IV. — PREMIER MENSONGE.

Il y a des signes à l'horizon ; le laboureur y lit la tempête avant que la tempête n'éclate. Il y a aussi des signes dans l'âme ; les voir, les comprendre, telle doit être l'étude incessante de celui qui a, pour un temps, le gouvernement d'un autre. Dans cet horizon de mon enfance, où l'œil d'une femme intelligente se promenait toujours, un point noir portait aussi la tempête, et si l'orage n'a grondé qu'au loin, dans ces régions où vous seul entendez, Seigneur, c'est à sa vigilance, à son amour austère que je le dois.

Je sentais vivement ; mes impressions se traduisaient par un désir violent, et je ne résistais pas à la satisfaction de ce désir sans une extrême souffrance.

Un jour, j'avais huit ans, je vis dans un coin du grand jardin, où nous n'avions pas la permission de jouer, un groseillier, entre beaucoup d'autres, dont les fruits rouges me tentèrent. Je dois dire que l'idée de voler ne me vint même pas ; ces groseilles me semblaient à nous, puisqu'elles étaient du jardin ; c'était donc un simple enfantillage. Vers la fin de la récréation, je m'esquivai avec l'adresse et la légèreté d'une petite pensionnaire qui sait son métier ; je tombai à genoux devant le groseillier tentateur, et, le mettant entre moi et les yeux qui auraient pu m'apercevoir, je me hâtai de le dépouiller.

Ce plaisir, surpris en dépit du règlement, n'eut assurément d'autre charme que celui du fruit défendu, car je n'osais reprendre haleine ; regardant avec anxiété si du jardin des pensionnaires n'apparaîtrait pas quelque importun Mentor.

Cependant, mon espièglerie n'avait pas eu de témoin, j'en étais convaincue ; et, rentrée furtivement dans un groupe, j'eus la joie de ne pas entendre un seul mot sur mon escapade. Hélas ! ma sécurité ne provenait que de mes illusions ! A travers les vitres d'une fenêtre haute, Mme Sainte-Hélène avait tout vu.

Au moment où nous rentrions en classe, elle m'appela et me dit sérieusement :

« Valentine, vous avez été dans le grand jardin, manger des groseilles rouges. »

En entendant ces paroles, qui affirmaient si positivement, il se fit en moi un mouvement mauvais : j'écoutai je ne sais quel instinct vulgaire de fausse honte, et je répondis :

« Non, ce n'est pas moi. »

Ma bonne maîtresse me regarda d'un air navré, et dit avec bonté :

« Ma fille ! ma fille ! oh ! ne mentez pas ! Avouez, dites la vérité. »

Mes yeux rencontrèrent les siens ; son visage était très-calme. Me jeter dans ses bras et dire oui, voilà ce que j'aurais dû faire ; l'instinct mauvais fut impérieux : je la regardai bien en face, et je dis : Non.

Cette double négation jeta comme un voile entre ma mère adoptive et moi. J'avais menti *exprès*, et aussi sérieusement que le comportait mon âge. Quand donc sommes-nous coupables, grands ou petits ? N'est-ce pas quand nous croyons mal faire et que nous avançons toujours ?

Je n'oublierai de ma vie l'expression que prit alors le visage de Mme Sainte-Hélène ; ce ne fut ni de l'irritation, ni du mépris, mais une indicible tristesse. Elle tira de ma poche mon petit mouchoir, taché du jus des groseilles rouges ; elle essuya elle-même ma bouche encore rougie de ce jus ; puis, me montrant ce mouchoir comme un témoin accusateur, elle dit gravement :

« Vous avez menti. »

Je mis mes deux mains sur mes yeux, je baissai la tête, et j'entendis les grains du chapelet qu'elle portait à sa ceinture s'entrechoquer vite, vite ; elle me fuyait ! Je tendis les bras vers elle ; je la vis qui se retournait, me regardait froidement, et ne revenait pas à moi.

Il me prit un mal étrange. Je regrettais d'avoir fait ce mensonge, de l'avoir fait seule à seule avec la personne qui m'aimait le plus, qui prenait soin de moi ; je l'avais trompée !.... Trop malheureuse pour parler beaucoup, et d'ailleurs poursuivie par la honte de ma faute, je passai le reste de la journée dans un étonnement mêlé de douleur. Mais le soir, quelle fut ma punition ! Ah ! je la sens encore, tombant sur mon âme d'enfant avec plus d'âpreté dans sa morsure que la verge ne fût tombée sur mon corps.

Au moment où l'on se rendait au dortoir, quelqu'un me dit que Mme Sainte-Hélène m'attendait dans sa cellule, et voulait me parler. Bien loin cette fois d'en éprouver le moindre plaisir, j'aurais voulu n'y pas aller. Je sentais, dans le cadre étroit de mes impressions enfantines, un reflet de la

honte et de l'embarras du premier pécheur, révolté contre Dieu, qu'il aimait pourtant.

Je descendis bien lentement, et je trouvai Mme Sainte-Hélène assise devant sa table de noyer, sur laquelle il y avait quatre ou cinq images assez laides, une page d'écriture et quelques fleurs jaunies venant de mon petit jardin. C'étaient les présents naïfs que naguères elle avait acceptés de moi pour développer mon cœur, et ne pas le priver du plaisir de donner. Ces images, je les avais gagnées par une application qu'il m'était bien difficile de soutenir ; cette page d'écriture, c'était la première de ma vie, celle que j'avais faite trois ans plus tôt en tremblant, et ne sachant comment tenir ma plume, celle que ma mère eût gardée peut-être, si je n'avais eu le malheur d'être orpheline ! Ces fleurs, je les avais arrosées ; j'avais bêché la terre tout autour, je les avais soignées bien plus qu'il ne fallait, croyant les rendre plus belles et plus parfumées ; tout cela, je l'avais fait pour Mme Sainte-Hélène, et elle me dit d'un air bien froid :

« Mademoiselle Valentine, emportez vos cadeaux, je vous les rends ; vous m'avez dit souvent que vous m'aimiez ; mais parce qu'aujourd'hui vous avez menti, quoique vous sachiez très-bien que Dieu l'a défendu par un commandement, *je ne vous crois plus*. Allez, emportez, emportez. »

Et comme je ne m'en allais pas, et comme je n'emportais rien, elle prit gravement les objets en question, les mit dans mon tablier, dont elle rassembla les deux bouts dans ma main, et ouvrit sa porte qu'elle referma sur moi, sans bruit, sans force, avec le calme imposant d'une autorité qui connaît sa puissance et qui écrase sans presque se remuer.

Remontée au dortoir, je me couchai et je m'endormis, car la douleur même endort l'enfance. Le lendemain à mon réveil, mon premier mensonge reparut sous mes yeux comme un fantôme qui ne devait plus me quitter. Il me sembla que j'étais toute seule, parce que cette grande affection qui m'enveloppait m'avait été retirée. Je croyais réellement que ma mère adoptive ne m'aimait plus ; je ne savais pas alors qu'une des formes de l'amour, quand il est très-élevé, c'est de blesser s'il le faut ce qu'on aime, pour le préserver d'un mal infiniment plus grave.

La peine que je ressentais me fit juger que le mensonge est quelque chose d'affreux, d'épouvantable, et je me crus perdue. Convaincue que tout était fini entre ma chère maîtresse et moi, je tombai clans une tristesse qui n'était pas de mon âge. Mais, bien loin de m'abandonner, elle s'informait de moi, et comme on lui disait que j'étais malheureuse, elle l'était aussi par bonté !

Au bout de quelques jours, elle affectait de se trouver souvent sur mon passage, et, sans presser ni ralentir son pas, elle me laissait du moins la regarder. Ma misère était si grande que je n'osais lui adresser la parole, lui demander pardon, la supplier de m'aimer encore. Une pensée m'absorbait : à quoi bon lui parler, me disais-je, elle ne me croit plus parce que j'ai menti !

Ma nature ardente et impressionnable était au fond trop concentrée pour que je parlasse la première. D'ailleurs, ce grand amour de mon enfance était mêlé d'un peu de crainte qui maintenait la distance entre la maîtresse et l'élève. Mme Sainte-Hélène me paraissait si fort au-dessus de moi que de cette élévation même émanait sa puissance. Cette distance ne me déplaisait pas : il nous est naturel de grandir ce que nous aimons.

Il y avait plus d'une semaine que je vivais dans cet état. Un jour, tristement assise devant mon pupitre, je regardais les images, la page d'écriture, les fleurs sèches, tout ce qui, hélas ! m'avait été rendu ; je vis entrer dans notre salle d'étude celle qui causait mon chagrin. Elle s'avança vers moi, sous un frivole prétexte, jetant un regard plein de regret sur les objets qui étaient là, et me dit tout bas :

« Ma pauvre enfant, si je pouvais vous croire !... »

Et sa bonne main touchait ces images, ces pauvres fleurs flétries.

« Que faut-il donc faire, demandai-je humblement, pour que vous me croyiez ?

— Hélas ! répondit-elle, à présent c'est bien difficile ; c'est presque impossible..... Cependant, si je vous voyais préférer la vérité à tout, je finirais par croire que vous ne m'avez pas toujours trompée, que vous m'avez peut-être réellement aimée.

— Je vous aime ! Oh ! croyez-moi, dis-je tout en larmes, en essayant de prendre la croix de son chapelet. Cette croix, c'était ma consolation, mon encouragement ; selon qu'elle m'était donnée ou retirée, j'étais, plus ou moins heureuse ; cette fois elle me fut laissée, et je commençai à retrouver un peu de joie.

Trois jours après, une occasion se présenta de déguiser la vérité. Une de nos maîtresses, Mme Sainte-Claire, que je n'aimais pas alors, parce qu'elle était exacte, rigide et inflexible, me pressa d'avouer une faute légère, une infraction au règlement ; j'avouai sans hésiter, et je fus sévèrement punie. Je jugeai parfaitement qu'on n'aurait pas dû me punir ; mes compagnes pensaient de même, et me le disaient, bien entendu. Elles demandèrent ma

grâce, tout fut inutile. Cet esprit d'exactitude, poussée à l'extrême limite, me révolta. J'éprouvais néanmoins une sorte d'estime pour moi-même, en me répétant : C'est égal, je n'ai pas menti ! On peut me croire à présent !

Le soir de ce jour d'épreuve, tandis que, privée de récréation, j'étais assise bien tristement dans le jardin, le visage tourné vers le mur, par pénitence, j'entendis des pas que je reconnaissais entre tous ; ma mère d'adoption traversait le jardin tout exprès ; elle vint à moi, et me dit d'une voix bonne et compatissante :

Ma fille Valentine, écoutez-moi : vous êtes punie, et vous ne l'auriez pas été si vous aviez menti. Eh bien, entendez-le, parce que vous n'avez pas menti, je vous rends toute ma confiance, et je crois..., oui *je crois que vous m'avez toujours aimée.*

— Et mes cadeaux ? m'écriai-je.

— J'ai été les reprendre dans votre pupitre ; tenez, les voici. »

Elle me fit voir ces naïfs souvenirs qu'elle avait soigneusement enveloppés. Ensuite, se penchant vers moi, pauvre petite fille, elle me serra et m'embrassa comme la meilleure des mères ; puis elle me laissa là, dans ce coin, toute seule, en pénitence, mais pleine de bonheur à cette pensée : *Elle me croit !*

Voilà ce qu'il arriva de mon premier mensonge, et ce qui fonda en moi ce culte de la vérité que, par le secours de Dieu et la sagesse de cette directrice éclairée, je ne me souviens pas d'avoir jamais trahie depuis cette infidélité.

V. — PREMIER INDÉLICATESSE.

Dans la vie d'un enfant, certains jours sont marqués en caractères ineffaçables. En ces jours, son intelligence a grandi tout à coup par la lumière qu'il a reçue, il s'est fait en lui une impression grave ; et les impressions graves sont comme des sentinelles avancées, sur qui reposent en partie les chances de la guerre que se font en nous le bien et le mal.

C'était pendant l'été ; je venais de passer plusieurs semaines à l'infirmerie ; j'étais en convalescence, et dans cet état de faiblesse où l'âme est plus molle dans le combat. Il y avait, à dix pas de mon lit, une autre convalescente, une grande élève, et moi j'avais neuf ans. Or, on sait combien peu de ressources on trouve dans les rapports mutuels lorsque, au commencement de la carrière, sept ou huit années nous séparent. Nous avons donc passé notre temps, selon la coutume, à nous ennuyer l'une devant l'autre, sans être devenues plus intimes.

Cette grande demoiselle, si raisonnable, m'inspirait une sorte de respect. Je regardais sa jolie montre et je lui disais de loin en loin : — Quelle heure est-il, mademoiselle ? — C'était à peu près tout. Le reste dépendait de sa magnanimité.

Un dimanche, elle était descendue au jardin accompagnée de l'infirmière, et la sœur de garde qui devait veiller sur moi s'occupait des soins du ménage. Il faut dire que, depuis trois jours, je ne voyais au monde qu'un objet, un objet des plus séduisants, un énorme pot de confitures placé sur une petite table. C'étaient encore des groseilles ! Les groseilles ont été la pierre d'achoppement de mon enfance, et aujourd'hui elles me font mal à l'estomac. Ce pot de confitures était entamé ; matin et soir, après un léger repas, je voyais Mlle Adolphine en prendre une cuillerée, puis l'infirmière remplaçait le pot sur la table, juste en face de moi, qui ne voyais que lui.

Il résulta de cette imprudente contemplation du bien d'autrui une envie démesurée de le posséder, au moins par parties. Le difficile était d'y arriver. Je saisis ce moment de solitude dont j'ai parlé ; je quittai mon lit sans bruit, marchant sur la pointe du pied. Dans cette mauvaise action, je me rendais bien compte de ce que je faisais ; la gelée de groseilles était réellement à mes yeux la propriété d'une autre. Ce n'était plus ce bien vague,

appartenant pour ainsi dire à toute la maison, comme les fruits du jardin ; j'eus la pensée que ce que j'allais faire était mal. Une autre pensée chassa aussitôt celle-là ; je me dis : — D'abord c'est très-peu de chose, presque rien ; ensuite, on ne s'en apercevra pas.

Enfin, je succombai à la tentation, et mon petit manège fut trois fois renouvelé.

Il était dit qu'aucune de mes fautes ne demeurerait cachée. Soit qu'on eût pénétré mon trouble, soit qu'on se fût aperçu de mon larcin, je vis un soir apparaître Mme Sainte-Hélène, pendant que Mlle Adolphine faisait sa promenade. Oh ! qu'elle fut véritablement ma mère ! Et que sa bonté eut d'influence sur moi !

Au moment où elle s'assit près de mon lit, elle avait sur le visage une teinte de tristesse mêlée d'une grande douceur, sans doute à cause de mon état de faiblesse. Elle se mit à causer, prit les choses de loin, commença par me parler de Mlle Adolphine, de sa santé, des visites que lui faisait une de ses parentes, qui même lui apportait des bonbons, des gâteaux, du chocolat, des confitures. Je me sentis rougir. Sur-le-champ, elle ajouta d'un ton assuré :

— Ma chère petite, depuis trois ou quatre jours, vous vous levez en cachette pour prendre, par cuillerées, des confitures qui ne sont ni à vous ni même à la maison, mais à Adolphine ; c'est mal, bien mal.

Mes larmes répondirent pour moi ; et ma mère adoptive, de sa voix la plus douce, me dit de sérieuses paroles dont le sens était ceci : — Chère fille, la moindre indécatesse gâte le cœur ; il devient bas. Écoutez bien, bonne petite, vous êtes malade, et je ne suis pas du tout fâchée ; je veux seulement vous instruire. Prendre, c'est voler ; et voler est un crime. Ce que vous avez fait est assurément bien peu de chose ; mais tous les grands criminels, que les gendarmes mettent en prison, ont commencé aussi par peu de chose : un rien, une pomme, des confitures.... »

Je tressaillis ; j'étais émue, non-seulement par l'humiliation qui me couvrait, mais encore par la douceur avec laquelle on me reprenait. Que fut-ce quand, après un moment de silence, Mme Sainte-Hélène me dit avec un abandon tout à fait maternel :

« Ma pauvre petite fille, souvent on désire le bien d'autrui parce qu'on est soi-même dans la privation. On doit, et l'on peut toujours, surmonter la tentation ; mais il est certain que les dons de la Providence, en nous rendant reconnaissants, nous éloignent de l'envie. Vous, dans votre convalescence,

vous n'avez pu vous procurer la moindre friandise, et à votre âge c'est une vive peine ; je le comprends, car moi aussi j'ai été petite. Consolez-vous, je vous apporte un beau cadeau, comme font les parents de nos jeunes malades ; voyez, un pot de confitures, de la gelée de groseilles ; vous en mangerez un peu tous les jours, et cela vous fera du bien.

— Non, non, m'écriai-je, c'est impossible ; je ne l'ai pas mérité ! au contraire, j'ai fait une mauvaise action.

— C'est vrai. Et cependant, le bon Dieu vous mène bien doucement, voyez comme il est bon ! Il faudra lui demander pardon de ce que vous avez fait, et, comme on est obligé de restituer, vous prierez Adolphine de goûter de vos groseilles. Cependant, vous n'êtes pas tenue de lui avouer votre faute. Allons, voyons, soyez bien bonne, ma fille Valentine, et tâchez de vous guérir bien vite.

Comme j'étais encore faible, cette émotion m'avait agitée, j'eus soif ; ma mère chérie me donna à boire, et pour achever de m'apaiser et de me reconforter, elle me prêta pour toute la nuit, ô faveur ! la croix dont j'ai parlé, qu'elle détacha de son chapelet.

Dès qu'elle m'eut quittée, je me mis à genoux sur mon lit ; il me semblait que mon cœur se brisait, tant j'avais de peine d'avoir mal fait, et je me sentais d'autant plus repentante que j'avais été traitée avec plus de miséricorde.

Quand je me recouchai, je repassai dans ma mémoire ce qui m'avait été dit ; ces mots *crime*, *vol*, *gendarmes*, me faisaient frissonner ! j'éloignai ces terribles pensées, et m'abandonnai à la reconnaissance, mêlée d'une salubre confusion.

Mlle Adolphine rentra. Sa longue promenade l'avait rendue heureuse et gaie ; elle vint s'asseoir un moment près de moi, et comme elle me demandait en souriant d'où venait ce pot de confitures, je lui répondis :

— C'est ma mère, à moi, qui me l'a donné ; goûtez-en, mademoiselle.

Pour me faire plaisir, elle en accepta une cuillerée ; et moi, toute remuée par ce repentir sincère qui a besoin d'expiation, je dis bien humblement :

— Encore deux, mademoiselle, c'est trois cuillerées que je vous ai prises.

La grande pensionnaire voulut rire ; mais, voyant mes larmes, elle me serra dans ses bras, me dit mille riens tendres et charmants, et me consola avec une délicatesse touchante. Oh ! je le pense, elle aura été bonne mère !

Telle fut l'impression, mélange de crainte, de confusion et de reconnaissance, que me laissa ce premier égarement. Oui, je le reconnais,

cet égarement pouvait former en moi cette base d'indélicatesse sur laquelle s'asseyait le mal, imperceptible à sa naissance, grandissant avec l'homme, et l'amenant à préférer son intérêt à son devoir, ainsi que cela se voit tous les jours. Depuis lors, s'il m'est arrivé de désirer vivement un bien qui ne m'appartint pas, cette tentation passagère me rappelait subitement le don maternel qui m'avait encouragée, relevée, juste au moment où un sentiment vulgaire et mauvais abaissait mon caractère d'enfant.

Plus tard, j'ai souvent pris plaisir à donner un jouet à de pauvres petits malheureux demi-nus, qui regardaient tristement ces trésors étalés chez les marchands ; il fallait si peu pour les contenter ! Une toupie, une balle, un rien changeait leur peine en plaisir. Si le pauvre doit se soumettre, patienter, supporter, ne fait-on pas bien quand on cherche à rendre sa soumission moins pénible ?

Mme Sainte-Hélène n'était certainement ni économiste, ni philosophe, ni philanthrope, dans le sens tout humain qu'on attache à ce mot ; elle avait le cœur bon, et elle voulait le bien ; voilà le secret de sa manière d'agir en tout. Sa prudence naturelle étudiait la situation, et sa droiture la faisait ordinairement réussir.

VI. — LE MONDE EN PETIT.

Une réunion d'enfants, c'est le monde en petit ; le monde avec ses jalousies, ses injustices. L'avantage de l'éducation en commun naît précisément de la diversité des caractères. Les contrastes sont si frappants que l'enfant reçoit chaque jour des leçons nouvelles, et apprend à lutter, à se défendre, à céder, à vivre enfin.

Ma première éducation me donna théorie et pratique. On prenait soin de nous enseigner que l'orgueil est une passion condamnable, qui déplaît à Dieu et engendre parmi les hommes les haines et les injustices ; c'était la théorie, qui faisait assez peu d'impression sur moi ; je n'en comprenais le vrai sens que dans les occasions où, cherchant à me grandir, je voyais se dresser tout un petit peuple qui me remettait à ma place sans la moindre courtoisie. Quatre ou cinq enfants me criant : Tais-toi, tu n'es qu'une petite fille comme nous, » me donnaient une idée plus juste de mon peu de valeur personnelle, que n'eussent fait les plus beaux discours.

Tout en nous recommandant la douceur et le bon ton, on fermait les yeux sur certaines disputes qui, l'irritation passée, laissaient aux antagonistes un enseignement utile. On voulait aussi que nous apprissions à souffrir sans nous plaindre, et l'on ne supportait aucune délation. Je me souviens à ce propos qu'une petite pensionnaire ayant été, pendant la récréation, dire à la maîtresse qu'une de ses compagnes l'avait taquinée, cette religieuse prit son air grave, appela l'accusée, se convainquit du fait par l'audition des témoins, et prononça ce jugement solennel : « Mademoiselle Adèle, vous allez achever la récréation au pied de cet acacia pour avoir taquiné ; et vous, Mademoiselle Émilie, au pied de ce tilleul pour avoir rapporté.

Minos en personne n'eût pas été plus promptement obéi. Les deux petites filles allèrent se planter, tout étonnées, chacune au pied de l'arbre indiqué par le juge, et tout fut dit. La leçon était bonne, je crois, puisque moi-même, qui n'étais que spectatrice, je ne l'ai pas oubliée.

Je le dis à ma honte, à mesure que j'avais en âge, j'étais beaucoup plus souvent grondée et punie. Ennemie jurée de la discipline, je ne m'y soumettais que par force. D'un caractère très-inégal, je passais d'une gaieté folle à une sorte de mélancolie. De ces dispositions naissait le dégoût des

exercices journaliers. L'indépendance, le caprice, la légèreté, tels étaient les ennemis que j'avais à combattre ; mais nous ne nous battions guère ; nous vivions au contraire en bonne intelligence ; de là, les observations et les punitions.

Ne pouvant soustraire au règlement que ma pensée, je m'abandonnais souvent à des rêveries qui m'eussent facilement égarée, car la rêverie fait perdre le moment présent, seul bien qui nous appartienne. Mais ma sage et compatissante directrice s'efforçait de me mettre en garde contre les écarts de mon imagination, et je finis par la prendre pour unique confidente ; dès lors, j'étais sauvée. Quand je me plaignais à elle de la singularité de ma vie, elle m'appelait *Ma fille* ! Sa parole avait sur moi une étrange puissance, et je reconnaissais en l'écoutant que je n'avais pas à me plaindre de mon sort.

Cependant, ces contradictions de toutes sortes combattaient merveilleusement mes penchants. J'étais née hautaine ; mais ma position mal dessinée aurait rendu ridicule toute idée de fierté. J'avais le goût des dépenses inutiles ; ce goût dangereux se brisait contre ma pauvreté. Mon plaisir eût été d'avoir neuf ou dix francs à la fois, et de les dépenser, du jour au lendemain, en images et en chocolat ; au lieu de cela, je n'avais que dix sous par semaine !

J'étais naturellement paresseuse, mais paresseuse avec délices ! Cependant, me voyant dans une situation incertaine, je pensais que peut-être il me faudrait vivre de mon travail, et cette idée seule put vaincre mon antipathie pour les études régulières, et me déterminer à profiter de la solide éducation qu'on me donnait. Quand je faisais part à ma mère adoptive de mes pressentiments, elle ne cherchait pas à me détromper, et se contentait de me dire : Il faut vous soumettre d'avance à votre sort, quel qu'il soit, et vous mettre en état de l'améliorer, s'il y a lieu. Plus vos facultés seront développées, plus vous aurez de moyens à votre portée pour combattre l'infortune, si l'infortune vous atteint. Je veux que vous soyez instruite, que vous cultiviez les arts, que vous sachiez bien coudre, et que vous vous accoutumiez aux soins du ménage. Il faut, ma chère fille, il faut absolument qu'à vingt ans vous soyez prête à tout. »

Je trouvais ce langage sévère ; j'aurais cru volontiers n'être au monde que pour faire ma volonté, et me livrer au caprice du moment ; néanmoins, comme je voyais en cette amie véritable l'exemple soutenir le précepte, je finis par penser que le devoir est le fond de la vie et que le plaisir en est l'accessoire.

VII. — MARIE-AIMÉE.

Quand j'eus atteint ma douzième année, il entra au couvent une petite fille, du même âge, mais beaucoup plus raisonnable que moi. Elle se nommait Marie de Saint-Elme. Il y avait déjà parmi nous une Marie et une Maria ; c'est pourquoi l'on convint que *la nouvelle* s'appellerait *Marie-Aimée*. Ce doux nom lui allait si bien qu'il me serait impossible de ne pas le lui donner toujours.

A son entrée, je fus la première élève qu'elle rencontra. Sa vue me causa une joie subite, et de son côté elle se trouva rassurée et confiante. Croire à tout pressentiment, c'est se jeter dans l'illusion ; mais ne peut-on supposer que les âmes sympathiques se devinent quelquefois ? Nous en avons fait toutes deux l'expérience.

La nouvelle fut mise sous ma protection, car j'étais dans ma classe ce que l'on appelait une *ancienne*. Je me fis un plaisir de lui éviter beaucoup d'ennuis, et de la défendre contre certains esprits moqueurs et taquins, dont elle n'aurait pas manqué d'être le jouet, surtout à cause de sa grande douceur. Pour payer ces légers services, la charmante enfant se mit à m'aimer, et me dit naïvement que cela durerait toujours. Au bout de la semaine, nous étions très-liées ; au bout du mois, nous fûmes inséparables !

Hélas ! le règlement, que j'avais pris en grippe pour tant de raisons, qui alors me paraissaient excellentes, s'opposait à toute liaison particulière ; et je dois dire que, en cela, ce règlement me semblait absolument dénué de sens commun. Je pense aujourd'hui que cette apparente dureté reposait sur une très-sage prévoyance, et pouvait épargner de grandes peines dans l'avenir, au cas où les familles n'auraient pas sanctionné le choix souvent aveugle des enfants

Néanmoins, en présence d'une affection toujours exagérée au début, on ne raisonne guère ; et pour déraisonner sur ce point, il n'est pas indispensable d'avoir douze ans. Je regardais donc comme la plus injuste et la plus atroce persécution l'opposition que le règlement mettait à notre intimité, laquelle se manifestait, bien entendu, par des apartés continuels, et par d'interminables confidences. Que disions-nous ? des riens ; mais comme il fallait se raconter les plus petits détails de la vie, c'était long.

En face de la résistance, notre sympathie s'accrut. Nous ignorions l'histoire des douleurs humaines, et, ne sachant encore que la nôtre, nous croyions qu'il n'y avait jamais eu sur la terre deux personnes qui se fassent aimées comme nous nous aimions, et qui eussent été ainsi persécutées. Le sentiment du devoir était profond dans le cœur de Marie-Aimée, et y luttait contre l'entraînement. Comme elle était aussi naïve qu'obéissante, elle me grondait tout doucement de ce que je continuais à l'aimer plus que toute autre compagne, quoique ce fût apparemment bien mal ; et puis, m'entourant de ses bras, elle me donnait les plus doux noms, et m'avouait, les larmes aux yeux, que, malgré la résolution qu'elle prenait tous les matins de ne plus m'aimer pour mieux suivre le règlement, elle m'aimait tous les soirs davantage et ne savait plus du tout comment faire.

Ce qui l'étonnait beaucoup, et moi aussi, c'est que son père et sa mère, à qui ma petite amie avait conté la chose, ne l'avaient nullement grondée ; bien au contraire, son père lui avait dit en souriant :

— Allons, tâche de ne pas te faire punir en manquant au règlement ; mais aime bien cette petite Valentine ; plus tard, tu pourras la revoir souvent.

Marie-Aimée, soumise et consolée, ne se plaignait pas, m'était très-attachée, et faisait son possible pour que cela ne parût pas trop. Moi qui n'étais ni douce ni résignée comme elle, je ne prenais pas mon parti si courageusement. Loin de là, je me faisais punir *exprès*, pour narguer le règlement, et témoigner ainsi à mon amie toute mon affection.

Un jour, mieux inspirée cette fois, j'ouvris mon cœur à Mme Sainte-Hélène, et je lui avouai qu'en dépit de tous les articles du code, notre amitié se fortifiait, étant de celles qui doivent durer toute la vie. A mon grand étonnement, elle ne put retenir une exclamation joyeuse, me dit que je ne pouvais mieux placer un sentiment durable, et qu'elle espérait voir naître d'heureux fruits de cette liaison. Puis cette femme si prudente, si raisonnable toujours, voulut bien m'expliquer soigneusement les justes motifs qui font interdire, ou du moins régler les amitiés particulières dans la vie commune. Elle me dit qu'il ne fallait pas se faire une fausse conscience, et prendre pour faute ce qui ne l'est pas ; qu'il n'y avait aucun mal à nous aimer, mais que se rechercher continuellement l'une l'autre nuisait au ; bien de l'ensemble, portait à négliger l'entourage pour ne voir qu'un point unique ; et qu'on ne devait pas faire à tout un cercle l'injure de ne plus le compter et de s'isoler dans une affection exclusive.

La morale de ma chère maîtresse me laissa triste, mais obéissante. Plus de rigueur aurait réformé peut-être mes actes extérieurs par le sentiment de la crainte, mais n'aurait pas éclairé mon jugement. Ce doux Mentor obtint de moi la promesse d'éviter l'égoïsme, qui entache souvent l'amitié et produit un grand mal dans une vie d'association. En effet, si l'on n'opposait un frein à cet entraînement, d'autant plus irrésistible qu'il est plus pur, on verrait aussitôt des groupes se former, et bientôt il n'y aurait plus de société, mais rien que des groupes.

Depuis ce moment, Marie-Aimée et moi, nous n'essayâmes plus de nous aimer moins ; mais nous évitâmes *Y exagération*, et nous tâchâmes de nous faire pardonner par nos compagnes une préférence qui ne nous rendait vis-à-vis d'elles ni froides ni maussades.

Tout ce bonheur dura à peu près deux ans ; puis les parents de mon amie, ayant été obligés de partir pour l'Angleterre, voulurent l'emmener. Ce fut pour moi un coup de foudre, et j'éprouvai pour la première fois le chagrin vif et durable que donnent les séparations. Cependant l'espérance nous restait. Le séjour en Angleterre ne serait pas, disait-on, de plus de deux ans, après lesquels on nous rendrait Marie-Aimée.

Le jour des adieux nous trouva tout en larmes. Mon amie me laissa ses jeux, ses plumes, ses images, tout ce qui lui avait servi. J'aurais voulu lui donner aussi un gage de souvenir ; mais, tout compté, j'avais bien peu de chose. Alors il me sembla que lui procurer une jouissance de cœur serait lui témoigner ma vive affection, et voici ce que j'imaginai.

Elle avait une petite sœur de huit ans, nommée Thérèse, qui lui était extrêmement chère, et à qui elle faisait de temps en temps un cadeau de peu de valeur. Je n'avais, moi, qu'un seul bien qui pût exciter l'envie, c'était *Mina* que je conservais avec beaucoup de soin, comme le plus aimé de mes trésors d'enfant. Je formai le projet d'abandonner ce trésor, et de l'envoyer à mon amie, afin qu'elle eût la joie de le donner elle-même à sa petite sœur. Mon cœur se serra, bien qu'il consentît au sacrifice ; c'était le plus grand que je pusse faire, et je ne savais pas encore que le dévouement c'est le sacrifice.

Un sentiment de délicatesse luttait aussi contre mon projet. J'avais reçu *Mina* de ma mère adoptive ; or il n'est pas permis, selon la loi du cœur, de disposer d'un don ; je lui confiai mon embarras, et elle me permit de me séparer de *Mina*.

Dès que cet obstacle fut levé, j'écrivis à Marie-Aimée une lettre de quatre pages, pleines de redondances, car dans l'extrême jeunesse on ne trouve pas de termes assez riches pour peindre la tendresse. Plus tard, on dit simplement : je vous aime.

Je me mis à confectionner de mon mieux une robe nouvelle, faite d'un morceau de couleur foncée qu'on me donna, me conseillant sagement d'éviter les nuances claires, et tout ce qui ressentait la prétention. Mina fut donc parée avec cette sobriété d'ornements qui sied à la maturité de l'âge. Une grande affaire fut le choix de la coiffure. Étant jeune, Mina avait porté de longues boucles flottant sur le cou ; mais à son âge c'eût été ridicule. Il fut convenu qu'elle relèverait ses cheveux, qui du reste ne grisonnaient point, comme cela se voit d'ordinaire. Ma chère fille avait encore beaucoup de dignité, se tenait droite au moins assez, et comme elle avait été vraiment belle, conservait ce cachet de distinction auquel on ne se méprend pas dans la bonne compagnie.

Une tourière fut chargée de porter ma lettre et mon cadeau. Quand je vis cette bonne fille s'éloigner, je reconnus à ma tristesse que j'aimais encore Mina, bien que depuis longtemps je ne jouasse plus avec elle. Hésiter entre deux pensées, cela nous paraît naturel, tant nous prenons vite l'habitude du combat ; mais l'enfance s'en étonne, et je me cachai pour pleurer.

Une heure après, on vint m'apporter les tendres remerciements de ma sœur d'adoption, me disant qu'à l'aspect de Mina, Marie-Aimée était devenue triste, mais que la petite Thérèse avait battu des mains et sauté de plaisir en recevant de mon amie la poupée merveilleuse. Il me sembla que j'avais bien fait, puisque j'avais sacrifié ce que j'aimais le plus, et prouvé ainsi que mon affection était bien vraie.

Quoique peignée du départ de ma plus chère compagne, je fus distraite de mon chagrin par un acte auquel j'eus à me préparer. J'avais fait ma première communion deux ans plus tôt, avec une grande bonne volonté et une grande bonne foi ; mais aussi avec cette légèreté du-

jeune âge qui nuit aux impressions fortes. Une indisposition m'avait empêchée de recevoir la confirmation en même temps que Marie-Aimée, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, selon l'usage alors établi dans la maison. Par suite de ces circonstances, j'avais quatorze ans révolus quand on nous annonça la visite de l'archevêque, qui devait être reçu avec la plus grande pompe. Pour la première fois je fis des réflexions sérieuses sur moi-même, sur la nécessité de me réformer et de combattre incessamment mes défauts.

Un bandeau tomba de mes yeux, je me vis telle que j'étais. J'avais, il est vrai, grâce à Mme Sainte-Hélène, une peur instinctive du mensonge, de l'indélicatesse et de la gourmandise ; mais le caprice était ma règle en tout ; le goût de l'indépendance et l'instabilité dans les désirs faisaient le fond mon caractère, et, pour dire tout en un mot, je passais pour une élève difficile à conduire.

La sagesse de ma mère adoptive savait m'attendre sans trop me presser, et la connaissance profonde qu'elle avait de mon cœur lui laissait bonne espérance. Elle m'aida dans la résolution que je pris de mieux faire, et s'appliqua surtout à éviter tout ce qui pouvait n'exciter en moi que cette espèce de *pieux entrain*, qui disparaît avec les circonstances extérieures dont il est né.

Le jour de la confirmation se passa dans le recueillement. Cette fête m'est présente comme un de ces tableaux héréditaires qui font partie essentielle du bien de la famille. Je vois l'endroit précis où j'étais agenouillée pendant l'imposition des mains ; je vois mon voile blanc qui me couvrait tout entière, comme pour ne me laisser apercevoir que les horizons de l'âme.

Comme il était d'usage parmi nous de choisir un nom le jour où l'on était confirmée, je cherchai longtemps à l'avance un nouveau protecteur. Enfant que j'étais ! je crus chercher au ciel ; mais un nom de la terre, toujours le même, s'offrit à ma pensée, je déclarai prendre pour patronne sainte Hélène.

Le soir de la fête, j'eus une heure d'entretien avec ma mère adoptive, pendant que mes compagnes étaient au parloir avec leurs parents. Ce jour-là, je sentis qu'il allait s'établir entre nous des rapports tout autres. Elle fut plus affectueuse que jamais, sans doute pour diminuer la peine que me causait l'absence de Marie-Aimée ; puis, voyant que ma raison avait progressé, elle se dépouilla en partie du prestige de l'autorité, et voulut bien prendre avec moi ce laisser-aller affectueux qu'une mère ne craint pas de tolérer entre elle et sa fille qui a grandi.

VIII. — NOS PLAISIRS.

Au fond de ces cloîtres antiques, tout n'était pas sérieux, gardez-vous de le croire. Notre vie était douce et régulière, et si l'on exigeait de nous une soumission constante et l'exactitude au travail, il y avait cependant des jours destinés longtemps à l'avance au rire et à la joie. On y pensait pendant un mois, se promettant de s'amuser de bon cœur. Nos maîtresses faisaient ce qu'elles pouvaient pour nous distraire, et il faut convenir qu'elles réussissaient. Je sais maintenant qu'elles se gênaient beaucoup, et prenaient mille soins fatigants et insupportables, mais en ce bienheureux temps, je m'imaginais qu'elles s'amusaient au moins autant que nous.

Il y avait des fêtes d'hiver ; on se divertissait à l'intérieur : jeux de quilles, raquettes, dominos, quadrilles à huit, et même à seize ; folies de toutes sortes ; c'était à nous de répéter ce mot si connu : — Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. — A quatre heures un beau goûter, véritable pique-nique, où chacune apportait un régal : l'une un pâté, l'autre une tarte, celle-ci des gâteaux, celle-là de la crème, et toutes bon appétit. Après le goûter, les jeux recommençaient jusqu'au soir, et la fête se terminait par une représentation. On nous faisait jouer des charades en action, ou réciter de petits dialogues dont le fond sérieux se voilait à demi sous une forme attrayante, et sous la variété des costumes. Le public, qui ne se composait que des habitantes de l'enclos, était indulgent, et nous pardonnait nos distractions. On riait, et tout se terminait à neuf heures ; cela s'appelait *veiller*.

Il y avait encore des fêtes d'été. L'une de ces fêtes est particulièrement gravée dans ma mémoire, c'était celle de Mme la supérieure. On avait inventé pour ce jour un plaisir charmant, dont on ne se lassait point, probablement parce qu'il ne revenait qu'une fois l'an. On faisait entrer dans le jardin trois ânes sellés et bridés coquettement. Entre leurs grandes oreilles, un bouquet ! Que cela nous amusait ! Rien que la vue de ces bonnes bêtes était une réjouissance ; on allait leur chercher du pain, du sucre ; quelques bonnes petites filles leur offraient du chocolat ! Ils se montraient discrets, et pour finir on montait dessus. Faire le tour du jardin à âne était une faveur pour laquelle on s'inscrivait sur une liste, de peur de

perdre son rang, car en tout il y a des passe-droits, et les ânes en font peut-être plus que les autres.

Un privilège de ce jour, c'était de souper en plein air. Un souper de princes. C'était moins le menu qui nous occupait que la situation. Quelle situation ! On transportait les tables de notre vaste et silencieux réfectoire sous les tilleuls, et là nous n'étions obligées ni de nous tenir droites, ni de nous taire, ni de ne pas rire. Jamais festin de rois ne fut si joyeux que nos soupers au jardin ; chacune y apportait le gai tribut de son enfantillage, et l'ensemble nous ravissait.

Après le repas, nous voyions arriver notre vieux jardinier, avec une échelle double ; une servante le suivait, portant quelque chose de très-intéressant : une centaine de verres de couleur, destinés à illuminer l'enclos au moyen de solides fils de fer attachés d'avance aux arbres. Un piano prenait place au milieu de l'enceinte, puis on dansait aux lampions. Oh ! la jolie fête ! Juste au moment où l'on s'amusait le plus, l'horloge sonnait neuf heures, comme à son ordinaire. Nous lui disions mille-injures, nous prétendions qu'elle déraisonnait. Je pense à présent qu'elle nous rendait service, en nous faisant regretter ce plaisir, et en nous disposant ainsi à le retrouver l'année suivante. C'est sans doute pour ces raisons, de haute philosophie, qu'à neuf heures on nous envoyait dormir et qu'on faisait très-bien.

Une autre joie, c'était *la Sainte-Marthe*. Il était d'usage que ce jour-là les sœurs coadjutrices, chargées des soins matériels de la maison, se livrassent à un entier repos, et que leurs charges fussent remplies par toutes les personnes de bonne volonté, qui se faisaient un véritable amusement de ce labeur d'un jour. La veille, on distribuait les rôles, car c'était une espèce de comédie, ou pour mieux dire des saturnales chrétiennes. Il était permis aux grandes pensionnaires de seconder dans leurs emplois les religieuses et les novices qui devenaient servantes, entre le lever du soleil et son coucher. Je ne manquais jamais de me mettre sur les rangs. On nous, donnait de grands tabliers blancs, et nous pouvions à notre gré aller à la cuisine, à la buanderie, à la cave, au grenier ; faire les lits, balayer, manier les assiettes, éplucher les légumes, découper les viandes, pomper de l'eau, et même laver la vaisselle ; c'était ce qui nous semblait le plus amusant, vu la nouveauté ! On faisait, bien entendu, de très-mauvaise besogne ; mais en revanche on riait bien ! Personne ne s'en fâchait, puisque se récréer était dans le programme.

Si la Sainte-Marthe eût duré trois jours comme les anciennes Saturnales, je pense que deux eussent été de trop ; mais le peu de temps, donné à nos plaisirs en doublait la valeur. L'après-midi, au jardin, nous nous arrêtions à regarder les sœurs, qui, en l'honneur de leur patronne Ste Marthe, la travailleuse, se promenaient tranquillement, un bouquet à la ceinture, et presque embarrassées de leur paisible triomphe. Elles souriaient en nous voyant faire de leurs devoirs nos jeux, et plus d'une disaient en passant que le lendemain ne suffirait pas pour réparer toutes nos maladresses.

Ainsi l'année se trouvait divisée par nos haltes joyeuses, et le temps passait vite, entre la douce monotonie d'une vie parfaitement régulière, et ces interruptions périodiques, autorisant, non l'oisiveté, qui ne repose pas, mais l'activité, en dehors du cercle habituel de nos pensées et de nos actes.

Pour moi, d'un naturel plein de contrastes, à la fois gaie et rêveuse, je me plaisais dans les oppositions, et j'aurais autant redouté la prolongation ou la fréquence des congés, que la continuelle répétition de nos journées d'étude. Quand j'étais bien disposée, c'est-à-dire bonne et fidèle à mon devoir, je jouissais de tout. Quand au contraire je me laissais monter la tête par quelque compagne étourdie, ou par les fantômes de mon imagination, je ne jouissais de rien.

Un seul plaisir fut pour moi le plaisir de tous les jours, de tous ceux du moins que le soleil favorisa. C'était l'entretien du petit jardin, qui m'avait été donné dès mon enfance, comme compensation à ma vie de recluse. Qu'était-ce ? Tout bonnement quatre mètres carrés. Deux allées, juste assez larges pour poser mes pieds, entourant une corbeille de fleurs. Aux quatre coins, des touffes de verdure, et au milieu, adossé au mur, un noisetier qu'on taillait en berceau, et sous lequel je me-sentais heureuse, assise sur mon banc de gazon.

Chaque année, mes soins patients embellissaient cette aimable retraite ; j'avais creusé un petit bassin, qu'on avait enduit de ciment, et qui retenait l'eau des pluies. Dans les temps de sécheresse, je le remplissais moi-même, et je regardais avec un plaisir toujours nouveau quelques poissons rouges qui s'ébattaient modestement dans ce lac microscopique. Ces poissons, habitués à ma visite quotidienne, nageaient vers moi quand j'entrais dans mon étroit domaine ; je leur jetais les miettes de mon pain, et nous nous aimions beaucoup. Soit que je fusse gaie ou triste, mon jardin n'a jamais cessé de me donner précisément ce qu'il me fallait, c'est-à-dire une solitude que j'animais moi-même par les ressources naturelles à tout esprit jeune, ou

qui recevait, aux mauvais jours, les confidences de mes découragements et de mes ennuis passagers. Ainsi s'écoulèrent ces heureuses années, où vivre me semblait facile, parce que l'innocence m'enveloppait, et que la bonté veillait sur moi.

IX. — FAUVETTE.

Pendant l'absence de Marie-Aimée, j'eus le temps de grandir et de devenir à peu près raisonnable. Enfin, les affaires qui avaient appelé la famille de Saint-Elme en Angleterre étant terminées, on nous rendit notre aimable compagne, et je fus au comble de mes vœux. Nous reprîmes doucement la vie où nous l'avions laissée, oubliant au plus tôt l'Angleterre, et finissant par croire que nous ne nous étions jamais quittées.

Ainsi que je l'ai dit, Marie-Aimée avait une jeune sœur, nommée Thérèse, dont le trait caractéristique était une gai été à toute épreuve. Elle accompagna son aînée lors de sa rentrée au couvent, et nous ne tardâmes pas à l'apprécier à sa juste valeur. Espiègle par nature, mais bonne, complaisante, affable, elle trouvait du matin au soir le moyen de faire mille folies, sans jamais fâcher personne. Comment se fâcher contre ce visage si ouvert, si gracieux ? Thérèse avait ce teint clair, ce regard doux, ces cheveux blonds, ces joues potelées et rouges, que Greuze donnait à ses têtes d'enfants. Pleine de force, de fraîcheur, de santé, elle semblait faite pour égayer la vie ; la sienne d'abord, puis celles des autres par contre-coup. Comme elle chantait et riait sans cesse, nous l'avions surnommée *Fauvette* ; ce doux nom lui resta. A présent encore, son aimant et heureux entourage le lui donne dans l'intimité.

Je voudrais raconter ce caractère charmant ; franc, aimable, trouvant bien ce qui plaisait aux autres, prenant gaiement ces côtés de la vie extérieure qui nous font les heures pesantes. Thérèse ne manquait pas de vraie sensibilité, mais elle avait peu d'imagination, vivait dans le présent, ne s'inquiétait pas pour peu de chose, et s'étonnait faiblement des contre-temps ordinaires. Son organisation physique secondait sa nature positive ; elle n'était point nerveuse, et sa force morale ne trouvait pas, comme il arrive souvent, un antagoniste dans l'impressionnabilité des organes.

Un mot revenait souvent sur ses lèvres ; ce mot, peu de personnes le disent. Thérèse avait un tel fond de contentement, elle s'accommodait si facilement de tout, qu'il lui arrivait de soupirer, comme oppressée par le trop-plein de son petit cœur. Si une voix amie disait alors : « Qu'as-tu, Fauvette ? » elle répondait dans un joyeux éclat de rire : « J'aime la vie ! »

C'est dans ces dispositions que j'ai vu grandir cette jolie enfant. Très-satisfaite de son sort, elle analysait volontiers son existence, finissait par compter sur ses doigts tous ses petits bonheurs, et les deux mains n'y suffisaient pas.

Elle s'arrangeait de tous les caractères, et savait tirer parti des plus mauvais. Nous l'aimions toutes. On la citait comme un modèle parfait de bonne humeur, et quand ses jeunes amies lui demandaient comment elle s'y prenait pour surmonter les ennuis quotidiens, elle leur répondait gaiement : « Moi, je n'ai pas de mérite à être de bonne humeur, parce que je trouve les ennuis si ennuyeux que j'y pense le moins possible ; quant aux plaisirs, j'en ai beaucoup, car des petits bonheurs je m'en fais des grands ! » — Ah ! ma jolie Fauvette, à toi de chanter, cela te va bien. Chante encore, chante toujours !

Telle fut Thérèse enfant. Plus tard, un sentiment très-beau éleva ces dispositions naturelles. A travers ses rires innocents, elle sut comprendre, mieux que beaucoup d'autres, le sérieux de la vie ; et la plus entière soumission à l'ordre de la Providence remplaça ce qui n'était en elle que l'heureuse combinaison d'une humeur facile, d'une santé parfaite, et d'une nature vive et gaie. Peu de personnes, même aujourd'hui, se doutent de ce que la vertu ajoute à cette organisation exceptionnelle. Fauvette est si aimable qu'on ne le remarque plus ; il semble qu'il doive en être ainsi, et qu'elle soit née sans autre volonté que celle d'être agréable à tous.

Pour ne parler ici que de sa vie de pensionnaire, il est facile de se figurer ses succès au milieu d'un peuple turbulent et rieur. Quand elle fut parvenue à l'âge de quatorze ans, ayant atteint déjà la taille de femme, elle se constitua, avec l'agrément de la foule, *Reine des Jeux* ! Ce titre lui était dû, car elle eût inventé des jeux, plutôt que de nous en laisser manquer. La majorité étant, bien entendu, de l'école de Démocrite, ce fut à qui se rangerait sous la joyeuse bannière de Thérèse ; on salua sa royauté ; on lui jura fidélité, et on la lui garda, ce qui fait deux,,

Point de trouble dans cet empire. D'un commun accord, on convint de laisser, à Thérèse cette autorité qui est nécessaire aux gouvernants, dans l'intérêt des gouvernés ; et Fauvette organisa le plaisir, comme on a dit que d'autres organisaient la victoire, avec cette différence considérable que, après chaque expédition, battants et battus ne se sentaient pas d'aise.

Tous les jours, à midi et demi, heureux moment, où l'on sortait du réfectoire pour aller au jardin, la petite reine adossée à un tilleul frappait

dans ses mains ; ceci était l'appel, et servait de fanfare. On accourait. Elle consultait les masses pour savoir à quoi l'on jouerait. Comme les masses ne savent jamais trop ce qu'elles veulent, on se disputait un peu selon l'usage. Pour terminer le différend, Fauvette leur persuadait qu'on préférerait ce jour-là tel jeu, et l'on finissait par le croire.

Celui qu'elle proposait le plus souvent, en hiver, était fort animé ; on l'appelait *quatre cents*.

Nous nous partagions en deux camps : l'un devait se cacher, et l'autre chercher. Les champions de ce dernier camp se collaient consciencieusement contre un mur, se bouchant les yeux avec les poings fermés, par excès de loyauté, et l'on comptait tout haut, le plus vite possible, jusqu'à *quatre cents*. A ce dernier nombre, prononcé par tout le camp d'une voix de Stentor, on se retournait, et l'on s'élançait au pas de course. De ce moment, l'on ne vivait plus que d'émotions ! On poussait des cris de surprise, de joie, de crainte ; crier est indispensable, c'est un point non discuté. Oh ! la bonne fortune, quand l'une de nous entendait un rire étouffé partir d'un petit escalier en spirale, qui tenait au logis du vieux jardinier c'est là ! attention ! mesdemoiselles !

Tout le camp se sentait soulevé de bravoure, et l'on entreprenait l'assaut du fameux escalier, car il était fermé par une porte solide, mais sans serrure. Dans nos guerres, il n'y avait heureusement ni canons, ni torpilles, mais bien un général en chef, car chaque foule trouve son maître. C'était ordinairement Thérèse ; moi, quelquefois, peut-être à cause de ma haute taille, et de ce qu'on appelait *mon grand âge* ; mais, d'un caractère inégal, je me serais bien gardée d'une dictature prolongée, et je donnais ma démission dès que le pouvoir cessait de me plaire.

Quant à la tactique militaire, au moyen de laquelle on s'emparait de la place, c'était toujours la même. A la faveur d'une corde, passée autour d'un loquet fait tout exprès pour la circonstance, les assiégeants tiraient à eux la porte ; et comme les assiégés en faisaient autant, cette malheureuse porte, ne sachant à qui entendre, cédait à l'un et à l'autre, sans contenter personne, comme cela arrive en pareil cas, tout en s'épuisant elle-même. Je ne sais comment elle y résistait.

Le vieux jardinier avait soin de dire tous les huit jours qu'on finirait par lui démantibuler sa porte ; mais comme nous tirions toujours, et qu'elle tenait ferme, le bonhomme se cachait pour rire, et nos maîtresses fermaient

les yeux sur ce petit désordre qui, au fait, n'amenait d'autre résultat que de nous réchauffer et de nous amuser.

Lorsque, à force de courage et de persévérance, les assiégeants avaient réussi, on évacuait la place en poussant des cris perçants. Les tenants avaient la vie sauve, car nous n'en sommes plus au bûcher de Crésus ; quant à la liberté, on ne la devait qu'à la vitesse de ses jambes. Après s'être fait donner l'espace nécessaire pour prendre son élan, ce peuple affolé courait à la frontière, c'est-à-dire au but, en faisant mille détours ; poursuivi, traqué, arrêté par les assiégeants, dont la joyeuse rage était implacable. Tous les prisonniers s'en allaient grossir le camp ennemi, et comme on pouvait, sans forfaire à l'honneur, assiéger à son tour la fameuse cachette, le camp opposé devenait trop faible, redoublait de valeur, mais finissait par se rendre. Cela se terminait toujours ainsi. Il y eut à cette époque cent épisodes dignes de passer à l'histoire, et qui ne s'y trouvent pas.

On commettait aussi parfois de grandes fautes concentrant ses forces sur un point, ou manquant l'occasion de frapper un grand coup. Quelle humiliation ! c'était à ne pas se relever... on recommençait le lendemain.

O mon adolescence, ô mes amies, ô ma Fauvette ! Depuis ces jours, bien des jours ont passé ; beaucoup ont été marqués par ce que le monde appelle fêtes, plaisirs ; me suis-je jamais amusée plus franchement que dans ces heures rapides, bruyantes, animées, où nous jouions à *quatre cents* ?.... Non.

X. — MAXIMILIEN.

Il y avait, parmi les plus grandes élèves, une jeune personne véritablement accomplie, qui se nommait Solanges. Elle avait la raison d'une femme faite, et nous reconnaissions toutes sa supériorité. Moi-même, je lui avais laissé prendre sur mon esprit la plus douce influence. Solanges, c'était la bonté même ; on devenait meilleure en vivant près d'elle. Les plus jeunes pensionnaires se jetaient dans ses bras quand elles avaient du chagrin ; et toutes, nous l'appelions, moitié riant, moitié sérieux : *Petite maman*.

Peu après le retour de Marie-Aimée, c'est-à-dire quand, moi, j'avais seize ans, je vis Solanges devenir bien malheureuse. Elle avait un frère aîné, nommé Maximilien, qu'elle chérissait. Ce frère, retenu au loin par ses occupations, était tombé malade, et habitait depuis un mois, au bord de la mer, une propriété de famille, plus confortable qu'élégante, où vivait une excellente cousine, seule parente qui leur restât. Cette cousine gardait aux orphelins l'héritage de leur père, y trouvant la douce existence qui convenait à son âge avancé. Elle offrait à Solanges et à son frère ce qui manquait depuis longtemps au foyer paternel : une protection, des soins, enfin un cœur !

Solanges voyait très-rarement son frère, tant sont impérieuses les circonstances d'éducation et de carrière. Cet éloignement l'un de l'autre m'étonnait. Pourquoi donc, me disais-je, ne vit-on pas ensemble quand on s'aime ?... On m'exposait les motifs qui s'opposent trop souvent aux désirs les plus légitimes ; et ces froides nécessités, qui sont le fond même de la vie, diminuaient singulièrement à mes yeux le prestige de l'inconnu.

Un jour, Solanges reçut une lettre de Mlle Herminie, sa cousine, qui l'appelait auprès de son frère en danger. Elle partit le soir même, sous la garde d'une femme de confiance.

Notre peine fut grande, la mienne en particulier. Je l'aimais, non comme Marie-Aimée, mais comme une personne un peu au-dessus de moi, et presque comme un Mentor. Il est vrai qu'elle me témoignait une réelle sympathie, et s'intéressait plus que toute autre à ma situation exceptionnelle. Que pouvais-je faire pour adoucir son chagrin profond ? Rien, hélas ! que prier pour Maximilien. J'avais confiance, malgré le peu de

vertu que je reconnaissais en moi ; car j'étais frappée de ces vers de Lamartine, qu'autrefois on m'avait fait apprendre :

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom, des anges redouté,
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie..

Au temps même de son affliction, Solanges m'écrivit quelques lignes que j'ai conservées par amitié : je veux les copier. Mieux que mes paroles, ces lignes vous peindront ce qui se passait dans le cœur de notre excellente amie.

« Ma bonne Valentine, il est encore à moi, mais le danger est toujours là. Ah ! je puis avec vous me laisser aller au besoin de parler de mon frère ; vous n'êtes point de ces esprits qui se détournent de peur de s'attrister, je veux refaire avec vous ces heures écoulées, vivre encore de cette douleur !

Quand je suis arrivée à la maison, j'ai trouvé Maximilien très-mal. Ma cousine Herminie, malgré son âge et ses infirmités, l'avait soigné avec le dévouement d'une mère. Cependant la maladie progressait ; on ne me laissait que ce reste d'espoir qu'on nous laisse toujours. Jusque-là, tout entretenait l'illusion autour de lui ; mais quand il m'a vue, il n'a que trop compris ! Lui, si froid, si impassible, si concentré, il m'a serré la main de manière à me faire entendre ce qui se passait en lui. La main, c'est l'interprète discret qui ne traduit que pour un seul. Oh ! que j'ai vu loin sous cette enveloppe de glace ! Si vous connaissiez comme moi cette belle âme ! La foi religieuse, toute vivante en lui, a résisté aux sophismes, aux exemples, à l'entraînement général. Il est chrétien, et comme tel il a demandé lui-même ce pain du voyage, qu'on nomme viatique parce qu'il donne la force de passer par la voie de douleur.

« Maximilien va mieux, on me le dit du moins, mais avec de telles réticences que j'ose à peine le croire. Il est si pâle et si faible ! Jamais je ne l'ai tant aimé ! Ce frère, c'est plus que tout le reste. S'il n'y avait que lui seul en ce monde et moi, je pourrais encore être *heureuse*, pourvu qu'il me fût donné de le consoler dans ses peines et de le servir dans ses défaillances ! Que la bonté de Dieu daigne me le laisser encore ! Demandez-le-lui, vous et votre amie.

Adieu Valentine, adieu Marie-Aimée. »

SOLANGES.

Depuis lors, à cause de Solanges, un lien se forma entre ce pauvre malade et moi. Non, en vérité, ce n'était plus un étranger ; il me semblait que si je le voyais, je le reconnaîtrais. Le ciel voulut bien conserver à sa sœur le bon Maximilien. Elle revint au milieu de nous passer quelques mois encore avant le départ définitif, car ses études étaient terminées. Son cœur, plein de ce frère uniquement aimé, avait besoin de s'épancher ; elle nous trouva, Marie-Aimée et moi, toutes disposées à la compassion, et il s'établit entre nous trois une liaison sérieuse et durable. Nous lui faisons redire ses émotions douloureuses ; son frère était le lien de nos conversations ; il semblait que ce fût aussi notre frère. Cela se faisait bien simplement, et quand nous parlions de lui ensemble, nous disions comme elle : Maximilien.

XI. — LA VIERGE DU GRAND CLOÎTRE.

Au fond de notre cœur se forment des images que le temps n'efface pas.

Autour du préau silencieux et ombragé, point central du monastère, règnent, comme vous le savez, quatre longs cloîtres à ogives ; l'architecture en est sévère. De hautes fenêtres cintrées se répètent à égale distance, ne s'ouvrant jamais, et laissant courir comme au hasard une vigne généreuse qui s'appuie sur les vitres en losanges. Le soir, quand la lune éclaire le préau, les ombres des feuilles de vigne se jouent sur les dalles des cloîtres, et rien n'est beau comme ces ogives, ces ombres, ces lueurs et ce silence ; je dis beau sous le regard observateur des âmes qui ont le sens religieux et poétique.

Dans, les cloîtres, il était défendu de courir, de chanter, même de parler haut. C'était comme une voie grave qu'il fallait nécessairement respecter, et qui nous menait dans chacun des lieux où nous passions nos heures laborieuses et nos heures joyeuses.

De ces quatre corridors, égaux en longueur, il y en avait un qu'on appelait, je ne sais pourquoi, *le grand cloître*. Au milieu, adossé au mur séculaire, et en face d'une des hautes fenêtres, était un autel orné de draperies blanches, de fleurs et de feuillage. Sur un piédestal reposait une statue de Marie. Cette image était-elle une merveille de la statuaire ? Il est probable que non ; mais elle avait cette pureté native, ce je ne sais quoi dont le cœur est remué.

Dans mon enfance, j'avais à peine remarqué la statue du grand cloître, et le cloître lui-même. Le temps vint où les beautés divines et humaines me frappèrent ; alors je sentis la puissance de cette belle architecture, et je regardai, avec la surprise de quelqu'un qui s'éveille, la Vierge de pierre, les yeux baissés et les bras étendus.

Ce ne fut qu'à l'âge de seize ans, et vers le moment du retour de Solanges, que je compris réellement le culte de Marie ; et comme tous les biens me sont venus par Mme Sainte-Hélène, c'est à elle aussi que je dois cette initiation plus parfaite. En cela encore elle avait su m'attendre.

Souvent il m'était arrivé, depuis mon enfance, de lui offrir une belle fleur de mon jardin. Elle l'acceptait en souriant, et disait : « Chère fille, ne soyez

pas attristée si je dépose cette fleur à l'endroit même où ma pensée s'arrête volontiers. » Puis elle la mettait dans un verre d'eau, devant la Vierge de pierre ; et chaque jour, jusqu'à ce que ma fleur eût perdu le sentiment de la vie, elle lui donnait un peu d'eau. Que tout cela était maternel ! et comme elle avait bien cherché le chemin de mon âme !

Un jour, il m'en souvient comme de mes pensées d'hier, j'avais fait une faute contre la discipline, une de ces fautes qui en ce temps passaient pour capitales, non par elles-mêmes, mais par leurs conséquences. J'avais, à propos de je ne sais plus quoi, entraîné beaucoup de jolis anges rebelles dans ma révolte contre le règlement ; toujours ce malheureux règlement ! La peccadille était assurément légère ; mais comme j'étais devenue à mon tour *une grande*, et que les *petites* m'imitaient, j'avais encouru un blâme sérieux, et, malgré mes seize ans et ma haute taille, l'inexorable Mme Sainte-Claire m'avait punie. Je n'avais rien à dire : c'était sévère, mais c'était juste.

Les punitions consistaient à cet âge en quelques points noirs jetés sur du papier blanc. Cela paraît inoffensif, mais hélas ! quand on en avait six, ces points, qu'on appelait *mauvais*, se convertissaient en une mauvaise note ; c'était la pièce ronde, remplaçant la monnaie. Or, l'effet d'une mauvaise note était la privation de sortie !

Comme je ne sortais point, on avait décidé de tout temps que, pour moi, la punition équivalente serait de n'être point admise à passer quelques heures avec Mme Sainte-Hélène, dans sa cellule, ou au jardin, le premier jeudi du mois, jour fortuné que mes compagnes donnaient à la famille et où l'on me laissait beaucoup de liberté.

Cette folie, que j'ai citée plus haut, ayant bouleversé une douzaine de petites têtes, elles furent traitées avec indulgence, et moi je fus traitée avec rigueur en ma qualité de chef ; cela se fait ainsi dans toutes les conjurations.

Pendant que mes compagnes savouraient les douceurs de l'amnistie, on me marqua trois mauvais points ; trois d'un coup, c'était affreux ! mais le dernier tombait en sixième ! Nous étions précisément à la veille du jour de sortie ; pas moyen de se réhabiliter par une conduite exemplaire. Je demandai grâce : Mme Sainte-Claire refusa. Elle ne se fût pas pardonné, disait-elle, de ne pas combattre, par tous les moyens possibles, l'inconcevable légèreté qui, même à cet âge, venait entraver en moi les pensées les plus sérieuses. Quand je vis que tout était inutile, je me résignai,

mais avec une tristesse si vraie que Mme Sainte-Hélène eut de moi une grande pitié.

Elle obtint une commutation de peine. On me donna quelques devoirs à faire, le jour de la sortie, et l'on permit à ma mère adoptive de m'emmener au grand cloître et de se faire aider par moi dans les soins qu'elle prenait de l'autel, qui lui était spécialement confié. Je pense que par compassion elle imagina ce jour-là qu'un grand nettoyage était indispensable ; nous y passâmes plus d'une heure. La statue fut l'objet des précautions les plus minutieuses, et nous en ôtâmes ensemble cette poussière que le temps et la vie jettent sur ce que nous aimons.

Rien de charmant comme ces mains adroites se jouant dans les plis de la pierre et lui rendant sa netteté. Je regardais ma mère adoptive prendre intérêt à l'arrangement des draperies et des fleurs. Elle voulait que tout fût disposé de manière à rendre bien recueilli ce rendez-vous des cœurs pieux et calmes. Oh ! non, plus rien n'est petit quand on aime.

Lorsque nous eûmes terminé notre travail, nous devînmes tristes l'une et l'autre, car il fallait nous séparer. L'esprit de devoir, auquel cette parfaite amie était si fidèle, ne lui permettait pas de prolonger mon bonheur. Avant de s'éloigner : « Valentine, me dit-elle tout bas, il faut servir la très-sainte Vierge et l'honorer, surtout en l'imitant. Je trouve, ma fille, que vous ne lui rendez pas un hommage assez affectueux. Et pourtant, qui donc a plus besoin de son appui que vous ? Pauvre enfant, vous n'avez plus de mère et moi, vous ne m'aurez pas toujours ! »

Ces paroles si simples entrèrent en moi, comme la lumière entre dans un lieu jusqu'alors mal éclairé. De cette femme admirable, que j'appelais mère en ce monde, je montai à cette Mère céleste, la plus noble création d'un Dieu qui, voulant descendre, se laissa bercer par ses genoux aimants.

Mme Sainte-Hélène, après un adieu aimable, m'abandonna à mes réflexions. Demeurée seule, je me sentis émue jusqu'au fond de moi-même, et, me tournant vers la belle image, je me reconnus coupable de froideur envers celle qu'on a nommée pourtant la Mère des orphelins : « O Vierge, disais-je humblement, je ne vous ai ni aimée ni servie assez tôt ; je ne pensais pas à vous ! Puisque vous êtes du ciel, effacez cette faute qui sur la terre ne s'efface pas, cette faute du cœur que l'on nomme l'oubli.

XII. — LA BONBONNIÈRE.

Les années s'écoulaient, j'étais grande ; Solanges avait quitté le couvent ; Marie-Aimée était aussi retournée dans sa famille, mais comme elle habitait Paris, elle venait souvent nous voir, et c'était une de mes meilleures joies. Je vivais paisible, à la condition de me soumettre, d'accepter cet avenir qui ne devait m'être révélé qu'à l'âge de vingt ans. J'avais fait de très-grands efforts sur moi-même, et vraiment je ne connaissais ni le murmure, ni le découragement ; mais seulement une inquiétude vague, au fond de laquelle il y avait une entière résignation, et la volonté de faire de mon mieux ce que j'aurais à faire un jour.

A mesure que le temps marchait, on songeait à mûrir mon esprit par de fortes lectures, et à me rendre ainsi capable de résister à la frivolité, qui entraîne les femmes d'autant plus violemment que leur jugement est moins formé.

Durant mes jeunes années, j'avais trouvé ce qui convenait à mon âge dans la bibliothèque du pensionnat, où l'on entremêlait sagement le gai, le sérieux, l'instructif. A dix-neuf ans, il me fut annoncé que désormais mon temps d'étude serait donné à la lecture et à la musique. J'avais l'esprit assez sérieux pour ne pas redouter les livres graves et intéressants qui complètent l'éducation, et rendent l'âme plus forte en lui assimilant des forces étrangères. D'ailleurs, je devais me reposer par la musique, que j'aimais de passion.

De dix-neuf à vingt ans, quatre heures furent données chaque jour à la lecture. Mme Sainte-Hélène m'enseigna elle-même à lire avec fruit, à faire l'analyse des ouvrages qui passaient sous mes yeux, et à classer par ordre les pensées frappantes, afin de les retrouver plus tard, et de profiter encore de mes lectures quand se seraient écoulés des mois et des années. J'obéis avec un cœur docile, parce qu'il était aimant, et je ne tardai pas à sentir une sorte d'apaisement dans l'imagination, apaisement bien utile pour me préparer au passage qu'il me fallait bientôt franchir.

A cette époque on me donna, à cause de mon âge et de ma situation à part, une petite chambre simple comme tout était simple au couvent. C'était un carré parfait, ouvrant par la porte sur le grand escalier de pierre ; par la

fenêtre, sur notre beau jardin. Le lit occupait un côté, un piano lui faisait face ; à gauche une grande table recouverte d'un tapis vert, et sur laquelle étaient ma corbeille à ouvrage, mes papiers, mes livres, tout ce qui vivait avec moi. A droite, un poêle microscopique que, selon l'antique usage, on chauffait le jour de la Toussaint, dût-on geler la veille, pour l'éteindre le jour de Pâques, tel temps qu'il fit. Une commode en noyer, de forme ancienne, contenait mon linge et mes simples toilettes de pensionnaire ; deux chaises de paille achevaient mon ameublement.

On avait perché, juste à la hauteur de ma tête, un miroir trois fois grand comme la main. C'était assez, disait-on, pour m'aider à me coiffer convenablement, et pas assez pour me porter à la futilité. Au couvent, on avait toujours peur de nous voir tourner en poupées ; ce qui s'était vu, assurait-on, plus d'une fois.

Rien dans ma vie ne m'a causé plus de joie que le don de cette modeste chambre. Pour me former à l'ordre, au rangement, aux soins du ménage, il avait été décidé que moi seule entretiendrais ma petite demeure. J'y mettais beaucoup d'amour-propre. Un grain de poussière ne passait qu'en contrebande ; on se mirait dans mes vieux meubles. Tout était si soigné que mes compagnes, toutes plus jeunes que moi, avaient nommé ce lieu *la bonbonnière*. J'y fus heureuse pendant cette dernière et importante année ; et pourtant c'est entre ces murs que s'élevait parfois encore la tourmente causée en moi par l'inconnu. C'est là aussi que je fortifiais mon âme et que je l'affermis dans cette voie de soumission et d'abandon, à laquelle était attaché mon repos.

Séparée des élèves pendant les heures de classe, je recevais fréquemment la visite de l'une ou l'autre de nos maîtresses, particulièrement de cette terrible Mme Sainte-Claire que les pensionnaires appelaient tout bas *le gendarme* ! Raide et froide par système, elle avait dépouillé devant mes dix-neuf ans ce masque qu'elle croyait utile, et dont les autres ne se servaient point. Mme Sainte-Claire causait avec esprit et distinction. Ayant connu le monde, elle me disait de la vie séculière tout ce qu'elle pouvait en dire. Plus que toute autre peut-être, elle forma mon jugement, et je lui en suis reconnaissante.

Chacune se faisait un plaisir d'animer ma retraite, et de me parler selon la pente de ses idées et la nature de ses connaissances. J'appris ainsi beaucoup de choses, et, en arrivant dans le monde, j'étais infiniment moins neuve qu'on ne le supposait. Ce que j'ignorais absolument, c'était le côté extérieur

de la vie. Quant aux idées, aux principes, aux traditions, aux devoirs et aux dangers, je savais certainement plus que le grand nombre des filles de mon âge.

Grâce aux soins dont j'étais entourée, mon jugement mûrit assez pour que je trouvasse un peu jeune le milieu dans lequel je retombais aux heures de récréation. Je rejoignais pourtant mes compagnes avec assez de plaisir ; quelquefois même je jouais de bon cœur ; mais je rentrais toujours volontiers dans ma chambre, où, sous les formes les plus aimables, je voyais revenir à moi l'étude, l'expérience et la réflexion.

On agit sagement à mon égard. En passant de l'insouciance, si ordinaire aux jeunes filles élevées ensemble, au genre de vie qui m'attendait, la transition eût été dangereuse. Au contraire, me trouvant fréquemment en rapport avec des femmes faites, et des esprits sérieux, je m'affranchis bientôt de l'enfentillage qui jusque-là s'était mêlé à mes actes, et j'échappai à la légèreté de la pensionnaire.

Mme Sainte-Hélène venait presque tous les jours passer un quart d'heure avec moi, et nous causions de toutes ces choses dont mon âme était pleine. Je lui parlais naturellement de l'avenir. Elle, sans déchirer, ni même soulever le voile, m'instruisait pour le monde, et calmait l'ardeur de mon imagination par la lecture d'ouvrages de longue haleine, qui n'avaient rien de romanesque, mais devaient me familiariser avec les réalités de la vie.

De tout temps j'avais aimé à lire. Cet attrait naturel doubla lorsque j'eus à ma disposition le silence, la solitude, et le temps qui m'avait manqué au pensionnat où de sérieuses études occupaient tous nos moments. Je dois dire que j'avais consciencieusement rempli ma tâche. On avait même exigé que je subisse un examen, sans toutefois sortir du monastère. On m'avait averti que, à telle époque, un monsieur âgé, grave et instruit, me demanderait au parloir, et que là, en présence de Mme la Supérieure et de Mme Sainte-Hélène, il m'interrogerait sur les matières qui forment généralement la base de l'éducation des femmes.

Le moment de l'examen fut précisément celui où j'eus le bonheur d'entrer en possession de ma chambre. Quant au monsieur âgé, grave et instruit qui m'avait fait trembler deux ans, il se montra plein d'indulgence et de bonté ; il ne se fit pas un jeu cruel de m'embarrasser, et me dit, après une demi-heure de questions sur différents sujets et la correction de quelques compositions écrites, que je devais me rendre le témoignage d'avoir bien employé mon temps, et pouvoir, si cela m'était un jour

nécessaire, tirer parti de mes études. Il ajouta qu'il fallait maintenant *lire*, *penser* et causer avec des esprits formés. Si vous faites cela, ma chère enfant, dit-il d'un ton paternel, étant dirigée comme vous l'êtes, vous ne sauriez manquer d'acquérir beaucoup en peu de temps. Les fortes lectures, les entretiens sérieux, voilà ce qui, avec les vicissitudes et la contradiction, trempe le caractère, refroidit la tête, et rend le cœur hardi. Si l'on suivait cette méthode, nous n'aurions pas tant de ces *femmelettes* qui remplissent les salons de leur élégante nullité. »

Quoique ce monsieur, y compris ses lunettes fixes, eût produit sur moi l'effet stupéfiant que produit tout examinateur, je ne tardai pas à reconnaître en lui une physionomie bienveillante, des manières polies et affables, un ensemble qui me portait à la confiance. Il causa longtemps avec ces dames, après mon examen, et me témoigna le désir de me revoir. Je lui répondis, suivant ma pensée, que cela me ferait bien plaisir. Il en parut content et regarda finement Mme la Supérieure par-dessous ses lunettes ; celle-ci se tourna vers Mme Sainte-Hélène ; je les vis sourire, échanger quelques mots à voix basse, et, séance tenante, on m'apprit que mon bienveillant examinateur était le père de Marie-Aimée, la sœur de mon choix. Je devins encore plus confiante. M. de Saint-Elme me promit de revenir en famille, et je ne fus pas peu surprise en voyant que cette innovation ne soulevait aucune difficulté. Je n'en cherchai point la raison ; j'étais tellement lasse de me poser à moi-même des questions insolubles, que je préférais m'abandonner tout simplement aux bonnes mains qui me conduisaient.

C'est alors que je commençai à aller au parloir à peu près tous les quinze jours. Cela dura pendant les dix derniers mois qui précédèrent ma sortie du couvent.

Marie-Aimée, qui n'en savait pas plus que moi, était aux anges ! Quant à la jolie Fauvette, encore pensionnaire pour longtemps, elle m'appelait en riant sa grande sœur, et ne voyait en tout ce qui se passait qu'un sujet de plus d'être contente. Je vous ai dit que le parfait contentement était l'assiette d'esprit de cette aimable enfant, née pour sourire et charmer. Lorsqu'elle était un peu attristée par la prévision de mon départ, je lui disais : « Puisque tu m'aimes, Fauvette, je te laisserai mon jardin.

Effectivement, je demandai et obtins la permission de léguer à Thérèse ce plaisir qui m'amusait encore. Je le lui cédai tout de suite, et j'eus le rare bonheur de voir jouir mon héritière.

Ainsi passait la vie, et je voyais venir ce jour des révélations, à la fois désiré et redouté, ce jour qui bientôt allait me montrer la voie semée de fleurs, ou semée d'épines, que je devais suivre.

XIII. — VINGT ANS.

Ce jour-là, en m'éveillant, je sentis peser sur moi tout un avenir indécis.

Mme Sainte-Hélène m'avait dit la veille : Vous viendrez me trouver demain soir, et nous causerons.... n'ayez pas trop peur. »

Bien que ce mot eût été prononcé presque en riant, j'éprouvais cette frayeur vague qui naît du mystère ; j'aurais voulu doubler les heures, afin de retarder cet entretien décisif que j'avais tant désiré. Ma disposition d'esprit était, je crois, ce qu'elle devait être, et je passai le jour de mes vingt ans à me recueillir, à rassembler, pour ainsi parler, mon âme, afin qu'aucune de ses puissances ne fût infidèle à cet acte complet de résignation qui m'était indiqué.

Après le souper, je montai tremblante chez Mme Sainte-Hélène.

En arrivant, je fus frappée de la sérénité de son regard et du calme de son sourire. Elle me fit asseoir et commença d'un ton plein de douceur : « Chère fille, l'épreuve est finie, et je dois dire qu'elle a réussi. Vous avez appris à vivre, sans vous étayer de ce qui souvent sert de prétexte à la mollesse de la volonté. Vous sauriez, si Dieu l'exigeait, être pauvre, travailler, vous soumettre ; vous sauriez enfin être plus forte que le malheur. Vous êtes bien prête à tout, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Écoutez-moi donc bien ; je vais vous dire ce que je sais de votre propre histoire, qui est fort courte. Votre mère...

A ce premier mot, mon cœur battit bien fort ; j'allais donc la connaître, ou du moins apprendre son nom, car on m'avait dit de tout temps que j'étais orpheline.

— Votre mère était la fille du....

On frappa à la porte, et Mme Sainte-Hélène, contrariée d'être dérangée dans un pareil moment, sortit. Je demeurai seule avec ce premier mot de ma très-courte histoire, et je disais au fond du cœur : Ma mère ! qui que vous soyez selon les idées de la terre, grande dame, ouvrière, paysanne, qui que vous soyez, je vous respecte, je vous remercie de la vie, je vous aime ! »

Mme Sainte-Hélène rentra. Après avoir retiré sa clef, afin que notre entretien ne fût plus interrompu, elle reprit : « Ma chère enfant, votre mère était la fille du riche marquis de Sombrailles... »

Je la regardai sans parler. Il se fit en moi une forte secousse. J'étais peut-être plus préparée à la pauvreté qu'à la fortune. Mon étonnement fut au comble.

— Oui, vous êtes la petite fille de ce digne et respectable vieillard, dont mon père fut l'ami ; et votre mère, ayant épousé un parent de son nom, vous êtes vous-même mademoiselle de Sombrailles, héritière unique des biens de votre famille.

Elle s'arrêta. Je ne trouvai rien à dire. Les pensées se heurtaient en mon esprit ; je ne pouvais en exprimer aucune.

— Eh bien, Valentine, ajouta gracieusement Mme Sainte-Hélène, vous voyez que j'ai bien gardé le secret ? Il m'en a coûté, croyez-le. Que de fois j'aurais pu d'un seul mot vous ôter le poids de l'incertitude ! mais le silence m'était imposé par la confiance qu'avait eue en moi votre vénérable aïeul. C'est lui qui a conçu le plan de votre éducation ; quelque bizarre que ce plan puisse paraître, les circonstances le justifiaient. Vous nous avez été donnée pour quinze ans. Nous devions, d'après les dernières volontés du marquis de Sombrailles, vous élever sans vous laisser connaître de la vie autre chose que le devoir, le travail, les plaisirs simples, et la soumission aux ordres de la Providence. Vous et nous, avons été fidèles au mandat. Oui, je le dis avec sincérité, je vous crois en état de jouir noblement et chrétiennement d'une grande fortune. Il se pourrait qu'il y eût en vous, à votre entrée dans le monde, un peu d'étourdissement....

— Non, non, jamais, m'écriai-je en l'interrompant, c'est impossible !....

— C'est possible, et même probable ; mais je vous connais, cela ne durera pas.

— Ma mère, dis-je avec émotion, où irai-je ? que ferai-je ? car, je le sens bien, heureuse ou malheureuse, tout doit finir par une séparation.

— Oui, me répondit-elle, nous allons nous quitter dans très-peu de jours. Vous allez rentrer dans la société dont vous faites partie ; et comme il vous faut un intérieur, une famille, c'est la maison de votre tuteur qui sera la vôtre, jusqu'à ce que votre sort soit fixé par votre choix, aidé des plus sages conseils.

— J'ai donc un tuteur ? mais je ne le connais pas !

— Si, vous le connaissez, et vous aimez sa fille.

— Qui est sa fille ?

— Marie-Aimée.

— Marie-Aimée ? ma sœur d'adoption ? Quoi ! mon tuteur est M. de Saint-Elme ?

— Lui-même. Aux termes du testament il est le *seul* représentant de M. de Sombraillès ; mais c'était une des choses que vous deviez ignorer, et, de peur que l'amitié ne fût pas discrète, on ne l'a jamais dit à votre compagne préférée ; elle en aura comme vous toute la surprise, ainsi que sa sœur Thérèse.

— Pendant que Mme Sainte-Hélène parlait, il se faisait en moi une sorte d'initiation. Ce qui me saisissait, c'était beaucoup plus le sentiment de l'inconnu que le sentiment du bonheur. Le bonheur, je l'avais déjà rencontré sous des formes très-simples. Oui, c'était du bonheur que j'avais trouvé sous ces voûtes bénies, dans ces jardins fermés. Cette poésie de l'âme, que j'ai sentie toute jeune, ces fêtes solennelles, ces belles amitiés, tout cela c'était du bonheur ! Je vous prends à témoin, chers souvenirs de mon adolescence, doux entraînements d'un cœur qui ne s'est émoussé qu'en touchant ce qui est bon ; oui, c'était du bonheur !

Mme Sainte-Hélène continua :

« Ma fille, vous allez être heureuse... »

Je pris ses mains, je les serrai avec cette tendresse ardente qu'on a dans le jeune âge, et elle dit tristement ce mot : « Allons, il faut nous quitter !... » Puis, surmontant son émotion à l'instant, comme font les âmes très-indépendantes, elle reprit :

« Vous le voyez, c'est à la possession, à la grandeur, à la jouissance, que l'on vous préparait. M. de Saint-Elme, en vous recevant sous son toit, vous fera connaître exactement votre situation de fortune, qui est magnifique. Sa femme vous dirigera relativement aux usages du monde, et vous enseignera toutes ces choses extérieures que nous n'avons pas pu vous apprendre. Marie-Aimée redeviendra votre compagne de tous les jours, et la vie, croyez-le, sera bien douce et bien bonne.

— Oh oui ! répondis-je, avec Marie-Aimée la vie doit être bonne ; mais vous, ma mère, comment vous quitter ?

— Taisez-vous, petite fille, me fut-il dit, comme autrefois, avec ce ton absolu de l'amitié qui se fâche et caresse en même temps. Écoutez-moi : vous irez dans le grand monde ; c'est l'intention de M. de Sombraillès. Vous ferez aussi connaissance avec ceux de vos parents qui habitent Paris ; ces parents n'ont point les idées que vous avez, mais vous apprendrez à vivre avec toutes sortes d'esprits ; c'est une science délicate, et qu'il faut acquérir. Le même sourire échangé, un abîme entre les pensées, voilà ce qui se rencontre journellement dans le monde. On se fait à cela comme à toute fatigue ; la politesse rend les armes courtoises, si l'on est obligé de se battre, et le plus souvent on ne se bat point ; chacun garde ses idées, voilà tout.

— Je ne pourrai plus penser tout haut comme ici ?

— Non, Valentine, c'est fini ; il faut penser tout bas, à moins que l'on ne soit dans un cercle intime. Ne vous plaignez pas : plus heureuse que bien d'autres, vous serez entourée d'une famille d'élite : les Saint-Elme sont excellents, et vous aurez Marie-Aimée. Dans un an, c'est-à-dire quand vous aurez atteint l'époque de votre majorité, M. de Saint-Elme remettra entre vos mains la jouissance complète de vos biens. C'est vous dire, ma bonne amie, que vous pourrez adoucir de grandes infortunes. Quand vous aurez étudié le monde et que vous connaîtrez les devoirs qu'impose le siècle, vous ferez un choix, car il faut avoir un but pour mener une vie utile. Votre grand-père a espéré que Dieu vous fera rencontrer un époux selon votre cœur ; je l'espère aussi, et je vous le souhaite. Vous serez une femme chrétienne et aimable, une sage maîtresse de maison, une sérieuse mère de famille... et puis vous viendrez me voir, ajouta-t-elle, avec un sanglot dans la voix, jeté comme un regret vif au milieu de tant d'espérances. »

Pour moi, je ne savais que penser. L'aspect de ce bel avenir, la certitude d'une existence honorée, facile, ces affections de cœur, celle de Marie-Aimée d'abord, celle plus précieuse encore que m'avait souhaitée mon grand-père, que venait de me souhaiter ma meilleure amie, tout me portait en avant, et, bien que serrant les mains qui serraient les miennes, quelque chose de moi s'élançait dans un vague qui n'avait plus rien d'effrayant ; elle avait dit : — Vous allez être heureuse !...

Sur la table, il y avait quatre lettres. Mme Sainte-Hélène en prit deux, et me dit : « Voici des lettres que je veux lire avec vous, chère enfant. L'une est à votre adresse, l'autre à la mienne ; mais entre nous, et pour bien peu de jours encore, tout est commun. »

Elle me donna une lettre de mon grand-père, portant pour suscription : *A mademoiselle de Sombraillès*. Je rompis le cachet en tremblant ; c'était la première fois que je lisais mon nom ; car on m'avait toujours appelée Valentine André. Je sus alors que André était simplement le nom de baptême de mon grand-père. J'ouvris cette lettre, et je lus :

« Ma bien-aimée fille,

Pardonne-moi d'avoir caché tes jeunes années dans la retraite. De très-graves circonstances m'ont décidé à prendre ce parti, étrange en apparence. J'ai cru bien faire, j'espère ne pas m'être trompé.

Chère fille, tu dois avoir le cœur de ta maman ; j'ai reconnu dans ta petite enfance des traits qui m'ont rappelé Caroline. Elle avait une nature facile à émouvoir, une imagination de feu, une volonté prononcée, toutes choses qui, sagement dirigées, doivent tourner à bien. Aime ta pauvre mère, tu lui as été si chère, et son affection pour toi a été mêlée de tant de virilité !

« Tu vas quitter le couvent. Conserve une grande reconnaissance aux personnes qui t'ont fait du bien, en t'instruisant et en te corrigeant de tes défauts. Reste soumise, par souvenir et par gratitude, à Mme Sainte-Hélène, si Dieu te l'a conservée ; c'est à elle en particulier que je t'ai confiée. Si tu as rencontré, parmi tes compagnes, une amie véritable, bénis le ciel, c'est un trésor qu'il donne rarement ; qu'elle soit ta sœur, partagez ensemble les biens et les maux de la vie.

« Va, ma très-chère enfant, sors de ta solitude, connais le monde, étudie le cœur humain ; et si tu trouves un homme parfaitement loyal, et que tu saches la vérité sur lui, accepte-le pour chef, et attache-toi profondément à ton mari. L'indépendance de ta position te permet de choisir ; va, sois heureuse !

« Je te suppose raisonnable, sérieuse ; donc, je puis causer avec toi, et te donner quelques conseils pour entrer dans ta nouvelle vie.

« Je ne doute pas que tu n'aies profité de tes longues années d'étude. La culture de l'intelligence n'est pas indispensable à une femme ; et nous nous en passons volontiers si nous trouvons en vous de la bonté, de l'ordre et du charme. Il n'est pas moins certain que ce charme est doublé par la gravité, l'élévation, que donnent à votre esprit des études régulières et bien conduites. Cette élévation ne nuit point au premier devoir de la femme, qui est le gouvernement de sa maison.

« Il y a temps pour tout, si l'on fait venir chaque chose à son heure. Voici trois conseils que je crois utiles :

« 1° Ne resserre pas ta vie dans des soins par trop vulgaires. Ta position sociale et ta fortune imposent la surveillance, plutôt que l'action.

« 2° Ne perds pas ton temps dans les riens. Ne cherche pas à *tuer* les heures par des occupations frivoles et les soins puérils et exagérés de la toilette, comme font tant de jeunes femmes.

3° Garde-toi de compliquer outre mesure ton existence. En ce cas, on s'acquitte en hâte de ce qui est devoir, et l'on ne jouit qu'à moitié de ce qui est distraction ; ainsi tout est manqué.

A l'époque de ta majorité, tu seras maîtresse de grands biens ; car tes revenus auront été capitalisés par les soins de ton tuteur, M. de Saint-Elme, qui est mon ami. Tu auras par conséquent de grands devoirs à remplir ; n'en sois pas effrayée. Il t'est permis de jouir, quoique toujours avec modération, de ce qu'on appelle bien-être, et même de ce qu'on appelle fantaisie ; car la fantaisie du riche fait l'aisance de l'ouvrier. Il ne faut pas craindre de dépenser une très-grande partie de son revenu, pourvu que, sous aucun prétexte, tu ne touches au capital.

Ce que je te recommande avant tout, c'est de faire travailler. Que ce soit ta manière de te rendre utile à ton pays et à la société. Sur ce point, je veux te donner quelques avis ; tu les comprendras mieux quand tu connaîtras le monde. Dans notre vieille Europe, entre celui qui fait travailler et celui qui travaille il y a non pas un abîme, certes, mais un fossé. Inutile de le combler ; ce fossé se creuse de lui-même. Il faut jeter, d'un bord à l'autre, une sorte de pont, sur lequel on se donne la main. Chacun doit apporter des matériaux : l'un, la justice et la bonté ; l'autre, la bonne foi et l'ordre. Si, au lieu de cela, on apporte de chaque côté la prévention, l'irritation, le pont ne se fait pas, et tous les deux tombent dans le fossé.

Toi, ma fille, aie grand soin d'apporter la *justice* ; mesure le salaire à la peine, au talent, et aussi aux exigences de la vie, selon les lieux et les circonstances. Ne fais jamais attendre le paiement d'un mémoire. Ne te fais pas une gloire d'acheter un objet bien au-dessous de sa valeur, ni de rencontrer un homme qui estime son travail à bas prix, parce qu'il manque du nécessaire. Non, sois plus haute ; je ne te permets pas cette vulgarité de sentiment. Je te veux fière, ma chère amie, non d'un blason, ou d'un portefeuille, mais de la mission providentielle attachée à ces choses. Oh ! si nous sommes les grands de la terre, soyons fidèles au mandat ! C'est à nous que reviennent, en grande partie, le bien-être et la jouissance. Assurément Dieu sait ce qu'il fait, et je ne connais que trop le secret de ses compensations. Souvent l'homme envié n'est pas plus heureux que celui qui lui porte envie. Une organisation plus faible au physique, plus déliée au moral, un ensemble de combinaisons rétablit parfaitement l'équilibre aux yeux du grand Juge, qui tient la balance, mais ceux qui, d'en bas, voient et ne pèsent pas appellent les *riches*, les *heureux*.

A cause de ces côtés extérieurs de l'existence, je te recommande une certaine fierté de cœur qui te fasse négliger ces vues restreintes, ces minces profits, ces petites économies, tout ce qui, dans une condition étroite, est un acte de prudence, et dans la tienne serait un acte de parcimonie.

Ayant apporté la justice pour commencer le pont, tu apporteras aussi la *bonté*, qui abrège la distance entre l'homme de loisirs et l'homme de travail. De la bonté, je ne t'en parlerai point ; ta mère était si bonne ! Dès l'âge

de trois ans, elle se montrait compatissante aux malheureux, même aux animaux, même aux fleurs, et tu es sa fille !

Après ce qui concerne le travail, vient ce qui concerne l'aumône. Pour faire d'abondantes aumônes, il faut borner ses désirs. Assurément je ne te défends pas le luxe, mais *l'excès* du luxe. Ma fille, un seul excès est permis aux chrétiens. Sois prodigue dans ta charité ! Écoute bien ce que je vais te dire : Ne refuse *jamais* l'aumône à la quêteuse qui t'implore pour une œuvre, ou pour une autre ; qu'importe ? Donne, et crois bien que ces libéralités, quelque multipliées qu'elles soient, t'appauvriront moins qu'un luxe exagéré, et ne te ruineront pas.

En Israël, on offrait à Dieu la dîme de ses biens. Sans t'imposer aucune loi, j'aimerais qu'en ce point tu imitasses le peuple béni. S'il survient au lieu où tu habiteras une calamité, il faudra donner davantage. Quand les pauvres sont accablés, les riches doivent *redoubler* de générosité ; nous sommes les économes de la Providence. Dans la charité, pratiquée avec suite et intelligence, se trouve en partie la solution des effrayants problèmes que la société s'est posés, et qu'elle n'a pas résolus, à travers les convulsions qui ont augmenté son mal. Je te conjure de ne pas rester dans l'ignorance ; de connaître et de toucher la misère du pauvre ! S'il souffre par la faute des circonstances, aide-le par justice ; s'il souffre par sa propre faute, ne le rejette pas tout à fait. Sache-le : les maudits deviennent *bêtes fauves* ! La charité peut mettre le doigt sur la lèpre, elle ne la gagne pas, et quelquefois elle la guérit.

Je te recommande aussi, et plus encore, la misère qui se cache. La délicatesse est l'enveloppe du secours qui tombe sur le malheur non avoué. Prends garde, ma fille, il y a des aumônes qui sauvent, et d'autres qui écrasent.

Enfin, tout le long de la vie, ne te lasses pas de faire du bien, que tu reçoives en retour la bénédiction ou l'insulte. Il est permis à la philanthropie, née de la bonté humaine, d'attendre quelque chose ; mais cela est défendu à la charité qui descend de Dieu, et retourne à lui. Mon enfant, donne beaucoup, et qu'en échange le ciel te fasse l'aumône d'un cœur digne du tien ; je lui demande pour toi, à genoux, le bonheur du foyer, ce doit être bien doux !...

Il faut terminer cette lettre, déjà trop longue et trop sérieuse peut-être ; mais c'est la dernière... Il faut te quitter, trésor de ma vieillesse, enfant de ma chère Caroline ! Pardonne-moi mon apparente dureté ! j'ai dû faire ce que j'ai fait. Aime bien ton pauvre grand-père, et sois heureuse ! »

« M^{le} DE SOMBRILLES. »

Cette lettre me laissa toute pénétrée de respect et d'affectueuse soumission. Je résolus de ne pas me rendre indigne de la confiance de mon aïeul, et je me répétais à moi-même ce mot qu'il avait dit deux fois : Sois heureuse !

— Eh bien, demanda Mme Sainte-Hélène, est-ce assez d'émotions, Valentine ? ou voulez-vous lire avec moi cette autre lettre ? Choisissez : ou patienter jusqu'à demain, ou vous attendre encore.

— Encore, répondis-je, comme affamée d'attendrissement.

Je la priai de vouloir bien lire elle-même ; elle y consentit. C'était comme une espèce de testament adressé à Mme Sainte-Hélène par mon grand-père, au moment où, sentant approcher sa fin, il m'avait confiée aux religieuses de ce monastère, et particulièrement à elle, comme étant la fille d'un de ses anciens amis.

« Madame,

Mes jours sont comptés ; écoutez un ami de feu votre père, un vieillard inquiet, à qui vous pouvez rendre la tranquillité. Lisez avec patience, je vais vous donner l'occasion de faire du bien.

Il est nécessaire de vous parler de moi. A vingt ans, seul héritier d'une grande fortune, j'étais fou de plaisir, et fou de liberté, suivant le courant des idées de mon époque.

« Pris de la passion des voyages, je vis des pays, des hommes, mais sans rien approfondir ; tout fut entraînement. Après avoir mené une vie inutile, j'épousai aux colonies une femme beaucoup plus jeune que moi, dont la beauté remarquable m'avait frappé... Je ne veux pas me plaindre. Avais-je mérité d'être heureux ? En deux mots, madame, je n'avais cherché que des avantages frivoles, je n'ai trouvé que cela ; et la femme qui a rempli ma vie, non pas de honte certes, mais d'amertume, est aussi celle qui a élevé Caroline, ma fille unique.

« Cette enfant bien-aimée avait un excellent cœur, et, quoique d'un naturel difficile, précisément à cause de son énergie, elle eût été une femme accomplie si ma coupable insouciance ne l'eût abandonnée à une direction fatale. Je voulais échapper aux contradictions domestiques ; je voyageais encore pour fuir mon intérieur, et quand j'y revenais de loin en loin, je retrouvais ma fille toujours plus gracieuse, plus élégante. On ornait sa mémoire, on cultivait ses talents ; je ne remarquais pas le pli que prenait cette jeune plante. Un père plus occupé de ses devoirs que de sa propre tranquillité aurait pu sans doute la redresser.

Plus tard, éclairé sur cette prétendue philosophie qui a matérialisé le dix-huitième siècle, et par suite le nôtre, je devins tout à coup rigide, trop peut-être, par inexpérience. Je parus à mon enfant un père rigoureux, ennemi de tout plaisir. On l'avait éloignée de moi par des préventions injustes. Le charme était de l'autre côté, elle y alla. Songez, madame, que j'ai eu plus de torts envers elle qu'elle n'en a eu envers moi. J'étais son protecteur, je ne l'ai pas sauvée des entraînements d'un cercle où l'on mêlait le bien et le mal.

Devenue majeure, elle a voulu quitter la France, pour suivre sa mère qui retournait aux colonies. J'espérais qu'elle reviendrait, mais non ; elle a épousé un jeune homme d'humeur aventureuse, qui de Paris avait été les rejoindre. Ce jeune homme, exalté, fantasque léger, que assurément je n'aurais pas choisi pour gendre, bien qu'il fût un parent de mon nom, aimait la musique avec passion. Cette nature nerveuse, surexcitée par les arts, ne pouvait que faire présager des tempêtes. Ma fille, je l'ai su, a eu beaucoup à souffrir.

« Entre des influences qui m'étaient hostiles, Caroline devait m'oublier. Elle ne m'écrivait que de loin en loin ; au bout de quelques années, elle ne m'écrivit plus et pourtant elle ne m'oubliait pas entièrement. Nos derniers entretiens, dont son excessive légèreté s'était lassée, revenaient à sa mémoire avec cette teinte sérieuse et sensée qui fait naître une forte estime. Oui, elle m'estimait ; elle m'eût aimé si je n'eusse mérité, par mes négligences, d'être puni de la manière la plus douloureuse.

A l'insu de ma fille, je savais par un ami commun tout ce qui la concernait. J'appris qu'elle avait porté avec honneur et dévouement le joug pesant de son mariage, et que le veuvage, en la séparant de la foule, avait fait naître en elle des réflexions salutaires.

Elle élevait avec amour sa dernière fille, la petite Valentine ; et entre ces deux êtres une conseillère s'était placée. Caroline sentait depuis quelque temps un de ces grands malaises qui naissent d'un affaiblissement général. Il n'y eut aucun caractère déterminé, rien au monde qui ressemblât à un mal héréditaire ; c'était une atonie que les climats chauds entretenaient, et qui était plus difficile à guérir qu'une maladie caractérisée. »

« Cet état, pénible à la nature, dégageait l'esprit en le séparant des choses. Ma fille recevait la lumière et, en même temps, cette faculté navrante qui laisse apprécier des actes regrettables émanant de nos supérieurs. La vérité est indivisible ; ni le respect ni la tendresse n'ont droit sur elle ; c'est pourquoi ma fille a refait en esprit sa course, et a reconnu qu'on l'avait mal dirigée, que sa pauvre mère s'était cruellement trompée !

Alors elle s'est tournée vers son vieux père.

Je ne me souviens plus de ses froideurs ; je ne vois que cette très-chère fille me tendant les bras de si loin, et dans ses bras une enfant de trois ans, qu'elle a eu le courage de m'envoyer, pour que je la préservasse des dangers d'éducation qui devaient l'entourer, si elle subissait l'influence de la famille de ma femme.

Voilà ce qui s'est fait, madame.

Mme Fernand de Sombrailles a eu le courage — toutes les mères en ont frémi ! — de quitter, avant l'heure, sa petite Valentine, de la faire partir pour la France, et de la remettre entièrement à mes soins. Jugez de la beauté native d'une telle âme, et songez à ce qu'elle eût été si je l'eusse soustraite à la séduction d'un milieu où l'on riait de tout.

La fin de cette fille uniquement aimée a suivi de près le départ de l'enfant. J'ai d'elle deux trésors : Valentine et une lettre de Mme Fernand de Sombrailles, écrite à Valentine elle-même, et qui doit lui être remise quand elle aura vingt ans, ainsi que le marque la suscription.

Pendant que je vous écris, ma petite fille joue sur la pelouse, en face de mes fenêtres. Sa vue m'attendrit ; le cœur ne vieillit pas ! Je veux qu'elle soit un jour ce qu'eût été sa mère, si j'eusse fait mon devoir. Je suis chef de famille, j'ai le droit de tracer un plan d'éducation ; on le trouvera bizarre, absurde.... je veux être obéi.

Ma fille n'a connu que le caprice, l'oisiveté, les plaisirs bruyants ; elle n'a rien appris du positif de la vie ; c'est *la base* qui lui a manqué. Les mêmes périls menacent Valentine. Voici mes dernières volontés : Elle ne connaîtra, jusqu'à vingt ans, que la retraite, le travail et les simples plaisirs du jeune âge. Sa résidence sera la vôtre, madame ; elle vivra dans ce bel enclos où, par vos soins, tant de jeunes personnes sont élevées. M. de Saint-Elme, que je lui ai choisi pour tuteur, connaît et approuve les motifs qui me font agir. Il déposera ma chère petite enfant entre vos mains, dès que j'aurai fermé les yeux ; et, tout en restant extérieurement étranger à sa pupille, il acquittera par trimestre le montant des frais de son éducation. Je veux que rien ne soit épargné. L'enfant ignorera sa véritable situation ; elle devra s'attendre à vivre *peut-être* des ressources de son intelligence. Sans lui dire à ce sujet rien de positif, on lui apprendra à se soumettre, à lutter, à travailler, à réfléchir, et à tirer tout le parti possible de son organisation.

Quand vous aurez fait d'elle *une femme de devoir*, elle pourra jouir sans danger d'une position brillante, et conserver, dans le cercle léger qui l'entourera, des idées saines et préservatrices. Je veux que son éducation soit austère : qu'on fortifie son corps par la régularité, la sobriété, l'eau froide, l'exercice, pas de soins trop minutieux ; voilà ce qui prépare une santé robuste.

Quant à la partie morale, qu'on ne supporte pas en elle l'apparence du plus léger mensonge ; aucun acte de gourmandise ; rien de ce qui donne à l'enfance des tendances matérielles. Madame, si la parole d'un homme plein de jours et de douleurs peut ajouter quelque force aux enseignements que vous avez reçus, croyez ce que je vous dis : l'enfant qui n'est corrigé ni de ses détours, ni de sa gourmandise, ouvre la porte à tous les vices, et ne dépend plus *que des circonstances*. Jamais de grâce pour un mensonge ; jamais de grâce pour une gourmandise, si elle tourne en habitude ; ce sont les bourreaux de l'enfance.

Entendez, madame, les derniers vœux d'un père. Je souhaite que mon enfant vous aime, et aussi que vous l'aimiez. Songez qu'elle n'a plus de mère ! mais que dis-je ? vous ferez ce que je n'ai pas su faire ; vous n'aurez ni mon imprévoyance ni ma sévérité.

Aussitôt que Valentine aura vingt ans, vous l'instruirez vous-même de tout ce qui la concerne, et vous la confierez à la famille de Saint-Elme, qui la dirigera par rapport aux bienséances de son rang et lui fera connaître le monde. Qu'elle touche du doigt ce fantôme qui ne fascine que les esprits légers. Qu'ensuite elle fasse choix d'un état de vie. Je lui souhaite en ce moment tout ce qui peut lui rendre l'existence paisible et la conduire au but.

Que vous demanderai-je de plus, madame ? Rien, si ce n'est de me recommander à la bonté de Dieu ; il doit vous entendre, vous qui lui donnez votre jeunesse.

Recevez, madame, l'hommage du profond respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Recevez, madame, l'hommage du profond respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

M^{le}DE SOMBRAILLES.

Au château de Sombrailles, 7 juin 18**.

Comme elle était sérieuse l'histoire de ce vieillard, et comme je m'attachais à lui ! Oh non ! je ne lui reprochais rien ! n'était-ce pas lui qui m'avait donné mes beaux jours, ma mère adoptive, ma sœur Marie-Aimée, mes amies, mes plaisirs ? Vous m'avez tout donné, mon père, et je bénis votre mémoire.

Mme Sainte-Hélène me fit remarquer que j'avais oublié de lire un post-scriptum ajouté à la lettre que mon grand-père m'adressait directement ; je rouvris la lettre et je trouvai ces lignes :

« Quand tu auras lu cette lettre, on te remettra une part bien précieuse de ton héritage : je veux dire le portrait de ta mère. »

— Vous avez son portrait, m'écriai-je ? Oh ! montrez-le-moi !

Mme Sainte-Hélène, ouvrit son prie-Dieu, elle en retira une miniature enveloppée depuis quinze ans dans le même papier. Je la laissai dérouler ce papier jauni par le temps ; elle ouvrit l'écrin.

Ce portrait, qu'il se grava profondément en moi ! Elle était, ma mère chérie, dans un costume que je n'avais jamais vu, toute parée pour une fête. Elle paraissait avoir vingt ans comme moi. Des dentelles et des fleurs laissaient à découvert son cou d'albâtre et ses cheveux cendrés. Elle avait le regard d'une grande douceur et d'un bleu foncé, contrastant avec la teinte des cheveux. Son sourire était extrêmement bon. Il me semblait que ses lèvres allaient s'entr'ouvrir, pour me dire : Ma fille !

Je ne pouvais parler ; mes larmes coulaient en abondance, et, pour la première fois, je me sentis comme gênée par la présence de ma mère adoptive. Ma vraie mère était là, ou du moins son image ; j'aurais mieux aimé être seule. Mme Sainte-Hélène le comprit, je crois, car elle me dit avec une exquise délicatesse :

« J'ai à vous remettre des lettres de madame votre mère ; l'une à l'adresse du marquis de Sombrailles, l'autre à votre adresse. Pendant que j'irai à la chapelle pour la prière du soir, vous pourrez rester ici, seule, et lire ces lettres, »

Seule ! ce mot me convenait uniquement à cette heure. J'avais enfin des souvenirs, un portrait, des lettres. J'en avais fini avec l'incertitude ; et la réalité était belle et touchante. A présent que ma mère m'apparaissait, à présent qu'elle m'écrivait, je voulais être seule, c'est-à-dire à nous deux, ma mère et moi. O vraie mère, que je vous ai aimée, que je vous aime !

On sonnait la prière, Cette cloche du couvent, je crois encore l'entendre. Attardée par l'amitié, Mme Sainte-Hélène se leva spontanément, et sortit, non sans m'avoir bien affectueusement serrée dans ses bras. La nuit tombait ; une lampe éclairait ce tranquille séjour, dessinant tous ces objets qui m'étaient familiers depuis l'enfance. D'abord je restai immobile, et comme fléchissant sous la surprise ; puis je voulus savoir encore, et me mettre en communication avec l'âme tendre et forte de ma mère. Seule, dans ce parfait silence, qui à cette heure enveloppait tout le monastère, j'avais soif d'impressions ineffaçables.

Je plaçai tout à côté de la lampe la miniature, afin de l'apercevoir chaque fois que je lèverai ? les yeux ; et je dépliai d'abord la lettre que ma mère adressait à son père, au moment où elle accomplissait le plus grand acte de

courage qu'il soit possible de faire en ce monde. Quoi de plus beau que de sacrifier absolument le sentiment naturel à l'idée surnaturelle qui doit demeurer et survivre ?

XIV. — LES LETTRES DE MA MÈRE.

« Mon père,

Vous êtes la bonté même ; je vous ai méconnu, je vous en demande pardon.

Maintenant, mère, veuve et malade, je sais tout, et la triste lumière qui m'éclaire me ramène à vous. Il n'est pas en notre pouvoir de ressaisir le passé, et je n'ai pas d'avenir ! Voilà pourquoi je ne puis réparer l'impardonnable oubli dans lequel je vous ai laissé, depuis mon mariage. Croyez cependant que cet oubli a été beaucoup plus apparent que réel. J'ai toujours conservé de vous un souvenir grave, que le temps et l'absence ont fortifié ; vous me représentez la sagesse, et j'ai en vous seul une confiance *absolue*.

On vous a dit peut-être que mon mariage n'a pas été heureux ? N'en veuillez pas à mon pauvre Fernand. Il avait le cœur droit, sincère ; et vraiment l'exaltation de ces natures d'artistes doit les faire juger avec indulgence. Il est mort la main dans la mienne ; et, quoi qu'on ait pu vous dire de mes chagrins, il se mêle au souvenir de mon mari beaucoup plus de regrets que de reproches. Ah ! comment pourrait-on reprocher quelque chose à un homme qu'on a vu mourir !

De mes trois chers petits enfants, deux m'ont été enlevés aussitôt après leur naissance ; un seul m'est resté, c'est ma fille. C'est elle qui m'a réellement appris ce qu'est un enfant, et quelle puissance il a en nous. Dieu semble ne m'avoir laissé Valentine que pour rendre plus déchirante une séparation dont je devancerai le terme. Oui, mon père, apprenez cette étonnante résolution ; je veux vous envoyer ma fille, pendant que je puis encore avoir une volonté. Recevez-la comme étant moi-même, dans une forme d'enfant ; et qu'elle soit un jour, par vos soins, ce que j'aurais dû être. Vous savez ce qui m'a manqué !...

Que si vient ce jour où nous ne pouvons plus rien, vous la confierez à des mains prudentes, qui combattront sa nature, sans l'éteindre. Elle est déjà, quoique toute petite, emportée, volontaire, facile à émouvoir. Elle sera impressionnable comme moi, enthousiaste comme son père. C'est un esprit

accessible à tout ; et qui dépend en grande partie de son éducation. Je veux qu'on la prépare à la fortune par là pauvreté relative ; au plaisir par la réflexion. Voilà ce qu'ordonne cette partie de moi-même qui gouverne. Vous dire ce que mon cœur y mêle de souffrance n'est pas possible. Songez que c'est mon enfant, que je pourrais la voir encore quelques mois, quelques semaines au moins !.. Si vous saviez comme on aime quand on s'en va ! La vie morale redouble, pendant que s'use la vie physique.

Mon père, il se pourrait qu'au moment de *a* faire embarquer par surprise, en la trompant, pauvre petite ! il se pourrait que je perdisse courage, et que mes baisers la retinssent ici. Alors, dites que j'ai failli, car si je me laisse vaincre par ma peine, ou même par la sienne, je n'aurai pas été *vraiment* sa mère. Je sais ce qui l'attend après moi, et dans quel milieu je la laisserais. A Paris, il est vrai, elle retrouvera un jour des influences tout aussi séduisantes, tout aussi dangereuses, dans une branche de ma famille maternelle ; mais votre sagesse aura su l'y soustraire pendant ses jeunes années, et faire mûrir son jugement avant qu'on essaye de le fausser.

Si, comme je l'espère, je ne faiblis pas, Valentine vous sera conduite par une famille parfaitement sûre, qui partira d'un moment à l'autre ; on n'attend qu'un vent meilleur ; tout est prêt. Il me faut voir le navire en face de mes fenêtres ; je le regarde à tout instant, et je ne m'y habitue pas.

Cette lettre, je désire que ma fille la lise quand elle aura vingt ans, afin qu'elle sache bien que j'ai consenti d'avance à tout ce que vous jugerez à propos de régler, relativement à son éducation.

Adieu, mon cher et vénérable père ; je baise vos mains avec le plus tendre respect, en vous demandant encore pardon de mes délaissements et de mes froideurs ! Quand on vous écrira ... vous direz : Pauvre femme ! elle m'a deviné à force de souffrir ! »

« Quand j'étais petite, vous m'appeliez votre bien-aimée ; que ce soit elle à présent, ma pauvre chère petite fille ! Oh ! aimez-la ! Ne lui parlez jamais de moi ; vous la feriez pleurer. J'aime mieux qu'elle m'oublie... Adieu. »

« Votre fille confiante,

Caroline DE SOMBRILLES. »

Cette lecture m'avait jetée dans le recueillement. L'âme de ma mère m'était présente ; j'écoutais ses pensées, elles devenaient miennes ; je la connaissais, et je me connaissais. Heureuse d'être sa fille, je baisais son

portrait. J'étais folle de cette miniature, je la regardais sans me lasser, je lui parlais ; et, comme un souvenir

de ma petite enfance je disais tout en larmes : Maman ! maman ! Cependant, il y avait sur la table une autre lettre... Oh ! celle-ci, comment l'ouvrir ? Je n'osais pas, cette lettre portait pour suscription :

A ma fille de vingt ans.

Je ne puis exprimer ce qui se passait en moi. Ma mère m'avait écrit ; elle m'avait regardée dans l'avenir, juste à ce jour et à cette heure ! Je voulus lire à genoux. Oui, ce fut prosternée dans cette chère cellule, que je brisai enfin, avec des précautions infinies, le cachet posé autrefois par ma mère ; ce cachet de cire noire, deuil démon pauvre père, portait l'empreinte des initiales C. S. et pour devise : *Adesso esempre*.

L'écriture, surtout à la dernière page, était singulièrement troublée.

« Ma fille, c'est ta mère qui t'écrit, mais tu ne liras cette lettre que dans bien longtemps.

Par un acte de ma volonté, je te renvoie ; moi, ta mère ! toi, si petite ! Que ce sacrifice est dur pour nous deux ! Vois-tu, le monde, dont j'ai connu le charme, ne m'a rien donné qui se compare aux tendresses de ton regard ; rien qui vaille la pression, à peine sensible, de ta petite main, quand tu serres mes doigts bien fort ; rien qui ressemble à la douceur de ta voix quand tu me dis : Maman chérie ! maman amour ! maman à moi !

Donc, si je te remets aux soins éclairés de mon vénérable père, c'est parce que je suis malade, bien malade ! et *que je veux* que tu sois élevée en France, sous une sage direction. Si je pouvais supporter la traversée, je te conduirais moi-même ; du moins, j'aurais l'air de t'aimer davantage ; mais la saison qui commence, je ne la verrai pas finir ! va donc, ô ma petite fille, l'amie de tous les jours ! Va-t'en jusque là-bas, en France. Va, c'est fini, nous ne nous verrons plus ! On aura grand soin de toi pendant ce long voyage ; quand tu auras soif, on te donnera à boire ; mais personne ne pensera à t'embrasser ! Mon Dieu, que j'ai de peine ! Je pleure en t'écrivant ; et toi, tu ne sais pas lire ! Oh ! si l'on te disait un jour que j'ai été dure pour toi, trop dure, ne les crois pas ! songe à ce qu'il m'en coûte quand je pense que tu vas me chercher sur le pont de ce triste navire, dans la chambre, partout !

Tu vas avoir trois ans, c'est dans dix-sept ans qu'on te remettra cette lettre. Je veux te parler de loin, et comme si tu étais grande. Me voici en rapport avec toi, ma fille de vingt ans. Les âmes sont si fort au-dessus des sens qu'il y a beaucoup de bonheur dans leurs relations intellectuelles. Cependant, afin que tes yeux et tes mains puissent s'arrêter quelque part, j'enferme dans cette lettre une petite natte de mes cheveux.... A présent, il faut me recueillir, car je veux te laisser des conseils ; lis avec soumission. Dieu donne à la mère ce qu'il faut pour l'enfant.

Ne crois pas trouver sur la terre rien qui te satisfasse entièrement. Une créature n'a pas ce qui suffirait au bonheur d'une autre ; elle ne peut lui donner que des *à peu près*. De toute chose tu sentiras le vide. Toute personne, si tu la regardes sans exaltation, manquera par un point, et tu constateras ses inégalités et ses insuffisances. Il ne faut pas lui en vouloir, cela tient à la condition humaine. Pour trouver ce qui comblera le désir, il faut attendre. Tu peux me croire ; on ne me l'avait pas dit : je me suis déchirée à toutes les aspérités ; et c'est meurtrie par les illusions de la vie, c'est tout ensanglantée, ma fille, que je te crie : Monte ! monte ! Fais mieux que moi, que mon exemple te serve. Souviens-toi que j'ai souffert pour avoir cherché ma fin dans le plaisir, la vanité, la bagatelle. Que je voudrais te persuader ! Un poète de nos jours, céleste par instant, quand il rêvait du ciel, Lamartine a dit :

« Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour. »

« *Et qui n'a pas de nom....* Retiens ce passage. Si tu veux le bonheur, sans, mélange, ne lui cherche pas un nom. Prends en passant la part de satisfactions qui te sera donnée, et fixe le regard passionné de ton âme infiniment plus haut.

Écoute, tu vas vivre longtemps, bien longtemps, j'espère ! Mon mal devrait être celui de toutes les mères, il ne se transmet pas. Tu auras des devoirs à remplir. Le premier est d'honorer la mémoire des auteurs de tes

jours. Aie grand soin de prier pour ton père ; il t'a aimée ardemment. Ne nous sépare pas dans ta pensée. Je ne te parlerai pas de moi, c'est inutile.

« Je veux que tu t'appliques à faire tes actes *de sang-froid*. Ceci est difficile aux natures enthousiastes et nerveuses comme sera la tienne. Ton cœur ira toujours en avant, il ne faudra pas le suivre ; c'est la tête qui doit conduire. Tu te sentiras ennemie de la vie positive ; et pourtant c'est dans des réalités étroites que les femmes passent leur existence, et les mieux partagées sont celles dont on parle le moins. Notre principale vertu est l'abnégation. Nos devoirs sont obscurs, journaliers, monotones ; et nous risquons beaucoup si nous en négligeons un seul.

Ne crois pas que ta mère vienne de loin matérialiser ta vie, ôter de ton organisation cette étincelle de poésie qu'y a jetée ton père. Non, tu sauras préserver de tout envahissement ce fond *intime* de l'être qui échappe à la servitude extérieure. Aime les arts, aime le beau ; garde-toi seulement de l'exaltation exclusive... Quelqu'un vient, on m'interrompt...

« Enfant ! tu pars ! Le capitaine me fait dire que le vent est favorable, que c'est demain... de grand matin ! Non ! non ! pas demain ! pas de grand matin ! Mon Dieu ! au dernier moment, je te garderai peut-être.... Faiblesse ! j'ai dit que j'aimais ton âme à l'égal de la mienne, et je te laisserais dans un milieu où l'on te cacherait la vérité ? Non, je te renverrai, pauvre petite enfant, exprès, volontairement, malgré la fièvre qui me brûle !

Je veux pourtant achever cette lettre, que lu liras à vingt ans mais, quel tremblement dans ma main, quel désordre dans ma tête ! Je n'ai plus d'idées, ou plutôt je n'en ai qu'une : toi !.. Allons ! du calme, du calme. Reçois avec un grand respect ces conseils d'outre-tombe.

Je veux que tu n'agisses jamais par entraînement. Donne-toi le temps d'établir le silence quand tu te sens émue, empressée. Ne t'engage *par élan* ni avec toi-même, ni avec un homme, ni avec Dieu.

Ce que je te recommande encore, c'est de te méfier du charme que tu pourras trouver dans une amie légère. Rien n'est séduisant comme les gens superficiels ; ils n'ont aux lèvres que des mots joyeux. Mettant le plaisir à la place du devoir, leur aspect est gracieux, leurs discours rendent fastidieux tout autre discours. Les suivre est d'autant plus naturel qu'ils peuvent être sincères dans leur amitié, et dévoués passagèrement. Méfie-toi, une amie légère est *très-redoutable*. Oh ! si je devais vivre, que je t'évitais de blessures !

Au moment où tu lis ces lignes, tu es grande ; mais au moment où je les écris, tu es toute petite, jouant près de moi, me disant d'un air étonné : — Tu pleures ? Où as-tu mal ?

Où j'ai mal ? je souffre de tout ! le capitaine a dit : Demain ! La mer est là, je la regarde ; oh ! qu'elle est grande ! Tu vas dormir dans ton petit lit, blanc, tout à côté du mien, et puis ce sera fini ! Oh ! cette dernière nuit passée près de toi sur la terre !... je te mettrai tout près, encore*plus près, je te prendrai avec moi, j'amasserai des souvenirs pour ce peu de temps qui me reste. Mon Dieu ! si vous vouliez me prendre quand elle s'en ira !

J'ai là un coffre qui contient ce que j'ai fait pour toi. Ton linge, je l'ai renouvelé moi-même. Tes petites robes, je les ai taillées et cousues. J'en ai préparé de plus longues, afin qu'elles soient à ta mesure quand tu auras grandi... je mettrai aussi dans ce coffre les jouets que tu préfères. Je n'y enfermerai pas ce bel agneau, si-bien imité, qui se plaint comme s'il avait perdu sa mère ; tu l'emporteras toi-même, il te distraira quand tu penseras à moi... Enfant, tes yeux se ferment ; tu t'endors, tu vas m'oublier jusqu'à demain matin. Moi je te regarderai, je ne veux pas dormir, je veux avoir de la peine, mais te voir encore !

Si je m'embarquais ?.... Mais le navire n'arriverait pas à temps ; ce serait affreux ; tu verrais jeter mon corps à la mer, ou du moins tu l'entendrais tomber ; pauvre enfant, quel dur souvenir ! Au lieu de cela, un baiser que je te donnerai sans te dire adieu, sans pleurer comme si tu allais faire une promenade en mer avec nos bons amis Darfeuil... et puis ton beau mouton dans tes bras. Voilà comme je veux que tu partes... Il faut en finir ; cette lettre décousue, ardente, tu ne la comprendras pas, il faut être mère !.. Adieu ! va ! va ! je t'aime ! à trois ans, à vingt ans, toujours, je t'aime ! Ici, au ciel, partout, je t'aime !

Ta mère,
Caroline DE SOMBRAILLES. »

J'avais achevé la lecture et je ne remuais pas. Toute froide, j'écoutais mes larmes qui tombaient sur les cheveux blonds de ma mère, et je ne savais si ce que j'éprouvais s'appelait bonheur ou tristesse. La lueur de la lampe donnait sur son portrait ; je craignais de rompre le silence, et je remerciais Dieu de la vie ; puis, répétant ce doux mot que ma mère me laissait pour

adieu, je lui disais comme elle m'avait dit : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! »

J'entendis un bruit de pas, je reconnus l'approche de Mme Sainte-Hélène, et, le pourrait-on croire ? j'éprouvai une sorte de gêne. Était-ce de l'ingratitude ? Oh ! non ; c'était l'envahissement d'un sentiment nouveau. Moi, pauvre orpheline, je connaissais l'âme de ma mère, et même quelque chose de son être terrestre, et tandis que mes doigts touchaient par amour ses cheveux sympathiques, je me demandais de quel nom j'appellerais désormais l'amie dévouée que m'avait donnée la Providence ? Jusque-là, suivant l'usage établi dans la maison, je l'avais nommée mère ; mais à présent ?....Elle frappa doucement comme à la porte d'un blessé ; elle ne savait si elle devait, en me parlant, me faire du bien ou du mal. Je me relevai tout à coup, comme honteuse d'être surprise dans mon extase filiale. Mme Sainte-Hélène m'enveloppa, moi et mes trésors, de son regard si bon, et m'appela bien affectueusement : « Ma fille ! » Alors, je me sentis son enfant pour toujours, et, me jetant dans ses bras, je l'appelai par souvenir, par besoin peut être : *Ma mère !*

XV. — LA DERNIÈRE NUIT.

Le temps qui s'écoula entre les révélations et le départ fut un temps de véritable bonheur. Je gardais toutes mes joies, y joignant les douces pensées nées de ma situation. On m'entourait de cette affection vraie qui regrette sans égoïsme ; et je ne rencontrais que des regards disant avec bonté : — Vous allez être heureuse.

Il se fit en moi un changement notable. Je vis s'évanouir en quelques jours cette timidité un peu craintive qu'on m'avait souvent reprochée ; et je pris cette assurance posée qui permet de se dominer en toute circonstance. Je pense que le sentiment de ma position sociale y fut pour beaucoup ; désormais, je me sentais étayée par ces puissances qui se font partout respecter : un nom, une fortune.

La famille de Saint-Elme, aussitôt que la vérité m'eut été connue, se montra ce qu'elle était, toute bonne et dévouée. Marie-Aimée triomphait, nous allions vivre ensemble ! Quant à Fauvette, la distance d'âge ne tendait pas à s'effacer. Au contraire, la charmante enfant, si hardie au jeu, si rieuse toujours, devint embarrassée, et son enfantillage l'emporta cette fois sur sa raison. Je lui demandai pourquoi elle se sentait gênée avec moi depuis mes vingt ans, pourquoi elle ne voulait pas, ainsi que je l'en priais, m'appeler Valentine, et non *Mademoiselle Valentine*. Elle devint rouge comme une pomme d'api, baissa sa jolie tête, et, pressée par mes questions, finit par me répondre : — Papa dit que vous êtes quatre fois millionnaire ! »

Je ne pus m'empêcher de rire à cet aveu naïf, et, prenant dans mes mains cette chère petite pomme d'api, qu'on aurait croquée de bon cœur, je lui dis : — Sache bien, Fauvette, que si quatre millions t'empêchaient de m'aimer, ils ne seraient bons qu'à jeter par la fenêtre, entends-tu ? — La gaie pensionnaire me regarda, m'embrassa, et se remit tout bonnement à m'aimer, à sauter, à chanter.

Cependant, il fallait fixer moi-même le jour du départ.

Le cœur humain est ainsi fait : je reculais ce que désirais au fond. Le déchirement des adieux tempérerait la joie que j'avais de commencer une vie nouvelle. Je fixais une date, puis une autre. Mon respectable tuteur, le plus

indulgent des hommes, souriait de mes hésitations, et comprenait ce doux combat. Enfin, je me décidai à partir dans dix jours.

Alors, je me livrai tout entière à l'amitié. On fit pour moi, enfant de la maison, ce qu'on ne faisait pour personne ; on me laissa toute liberté dans le monastère, et je pus aller et venir à mon gré. Je fis mes visites d'adieu ; et je reçus de chacune de ces dames d'affectueuses paroles et d'aimables conseils. Mes compagnes aussi me témoignèrent des regrets ; mais à cette époque, toutes celles avec qui j'avais fait mes études étaient déjà retournées dans leurs familles, et les autres me regardaient comme une personne à part, dont la présence les étonnait. Thérèse eut la permission de venir plusieurs fois dans ma chambre, et je pus mieux que jamais apprécier ce joli caractère, cette gaieté franche et cette vertu déjà solide, sous des apparences encore puériles. Elle me promit de m'écrire de temps à autre, et de me dire toutes les nouvelles.

Les trois derniers jours qui me séparaient du monde furent donnés à Mme Sainte-Hélène. Elle fut ce qu'eût été ma mère, causa longuement avec moi, pour achever de préparer mon esprit à la transition, et me prédit avec une singulière finesse les impressions qui m'attendaient, les illusions, les oublis, les imprudences. Je vis alors qu'elle avait fait du cœur humain une sérieuse étude, et je lui promis de lui dire, pour compléter ses expériences, tout ce qui se passerait en moi, de venir la voir souvent, de lui écrire plus souvent encore... Son visage devint triste ; elle me regarda avec une grande bonté, et le sourire de l'incrédulité effleura ses lèvres. Elle me connaissait bien mieux que je ne me connaissais moi-même, et savait que je n'étais pas au-dessus des faiblesses communes aux âmes entourées des séductions de la fortune, et des séductions du plaisir.

La veille de mon départ, alors que tout mon être était remué par l'adieu et par l'espérance, j'obtins de Mme Sainte-Hélène une très-grande faveur, après avoir recouru toutefois à l'autorité de Mme la Supérieure, tant le privilège était rare. Il me fut permis d'accompagner ma mère adoptive à l'adoration nocturne, qu'elle faisait à son tour chaque semaine, suivant l'usage du monastère. J'avais désiré pendant de longues années cette faveur, qui, m'ayant toujours été refusée, devenait d'autant plus appréciable à mes yeux.

Un peu avant minuit, je m'entendis appeler dans mon sommeil, et je répondis comme Samuel enfant : — Me voici. — Mme Sainte-Hélène tenait à la main sa petite veilleuse, marchait sans bruit, et parlait bas, car tout

dormait. Cette veille au pied du tabernacle, la première de ma vie, se revêtait de la solennité que donnent à nos actes le silence, les ombres et le recueillement. Nous descendîmes lentement le grand escalier de pierre, et nous longeâmes les cloîtres qui conduisent à la chapelle.

Dans ce lieu béni, pas d'autre clarté que la lampe du sanctuaire, et celle que Mme Sainte-Hélène plaça entre elle et moi sur une crédence disposée à cet effet. Nous nous agenouillâmes, et je me retrouvai, après quinze ans, au pied de ce même autel, près de cette *dame noire* qui m'avait embrassée, toute petite enfant, parce que je pleurais. Oh ! quelle distance j'avais franchie ! Ma prière fut vraie. J'avais si bonne intention, et mon âme était si éloignée du mal ! Je repassais en ma mémoire ces quinze années de vie écoulées dans l'innocence, et dans cette obéissance facile qui préserve des grandes fautes. Il se passait en moi quelque chose d'étrange : le sentiment de ma responsabilité future me causait un peu de frayeur ; cependant j'étais bien résolue à ne pas abuser des dons de Dieu.

Nul bruit n'arrivait à mon oreille, que celui du balancier d'une horloge antique dont notre chapelle était ornée. Ce bruit familier, je l'aimais ; et à cette heure, rompant seul le religieux silence qui m'entourait, il me semblait une voix surhumaine qui disait lentement : « Adieu ! adieu ! » Tout mon cœur en était attristé. Des larmes montaient à mes yeux ; la paix et l'espérance se mêlaient à mon attendrissement.

Deux heures allaient sonner ; c'était le moment où devait finir notre veille. J'étais à genoux : je vis Mme Sainte-Hélène se lever ; son visage était grave, son regard imposant. Elle s'approcha et je me demandais ce qu'elle allait faire ? C'était encore un acte de bonté qui sortait de son cœur. O parfaite amie, que votre image est ineffaçable ! Elle vint tout près de moi, et dit d'une voix émue : — « Ma fille Valentine, c'est au pied de cet autel qu'autrefois je vous ai reçue ; c'est là aussi que je veux vous bénir. »

Je la regardai avec étonnement. Elle avait l'air d'un être supérieur qui protège un enfant, et je me sentais bien petite devant elle. Sa main se posa sur ma tête : — « Ma fille, dit-elle, soyez bénie ! que toutes les grâces nécessaires à votre âme vous soient données, et que jamais, jamais, le mal n'arrive jusqu'à vous ! » — Elle traça sur mon front le signe de la croix ; et moi, toute recueillie, je voyais à la lueur de la lampe son calme visage, empreint de la majesté de l'âge mûr. Deux, larmes coulaient sur ses joues ; c'était le côté humain qui fléchissait sous l'adieu. Devant le tabernacle je lui dis, comme j'avais dit pendant quinze ans : — Mère, je vous aimerai

toujours ! — Ce fut mon serment de fidélité. Pouvais-je m'égarer tant que le souvenir de ce bon ange dominerait en moi ?

L'horloge sonna ; j'entendis un bruit de pas, la porte s'ouvrit. Une autre adoratrice s'avança lentement pour remplacer Mme Sainte-Hélène, et continuer cette garde d'honneur, non interrompue volontairement depuis trois siècles.

Quelques instants après, je rentrai dans ma chambre et me recouchai. Ma mère adoptive, avec une affectueuse tristesse, prélude de notre séparation, me fit boire un peu de lait qu'elle avait tenu chaud sur des cendres ; me mit un manteau sur les pieds, afin de me préserver du froid, et m'embrassa en disant : — Dormez maintenant, chère fille, et ne vous levez pas avant que je ne vous appelle.

Puis elle regagna sa cellule, sans songer à sa propre fatigue. Son corps, qu'elle avait accoutumé dès la jeunesse aux salutaires austérités du cloître, servait son âme dans ses veilles fréquentes ; et elle avait acquis sur lui, par des efforts soutenus, une supériorité qui la rendait à peu près indépendante.

Il y avait longtemps que le soleil d'automne dorait les mille nuances des feuilles mortes, lorsque j'entendis ouvrir ma porte bien doucement. Il était plus de huit heures. Depuis quatre heures déjà, la vie s'était réveillée entre ces murs ; et quatre heures plus tard, je devais avoir franchi la porte de clôture pour la première fois. Je ne sais comment j'aurais passé ce temps si j'avais été livrée à moi-même ; mais on m'entourait, et les minutes volaient, entre les derniers apprêts du départ, sans me laisser le loisir de penser... Midi sonna ; j'entendis un coup de cloche, et je vis de ma fenêtre Marie-Aimée qui me tendait les bras. C'était encore l'amitié qui m'appelait.

Je descendis, accompagnée par Mme Sainte-Hélène, qui essayait de sourire, mais dont la pâleur disait ce qu'elle souffrait. On avait permis aux plus grandes élèves et à Thérèse de m'aider à porter jusqu'au seuil mon léger bagage. C'étaient mes livres d'étude, de la musique, ma boîte à ouvrage, un peu de linge, une robe noire, et puis des souvenirs, des emblèmes, des riens qu'on avait faits exprès, pour me dire au loin : — Ne nous oubliez pas.

À la porte du monastère, je trouvai réunies toutes les personnes qui m'avaient été le plus sympathiques. C'étaient aussi celles qui m'aimaient le mieux, car la sympathie est toujours réciproque. M. et Mme de Saint-Elme se tenaient de l'autre côté de la grille. Marie-Aimée, par son privilège d'ancienne élève, était seule entrée dans l'intérieur. Je pense que, sans sa

douce présence, mon trouble eût été affreux, car mon cœur saignait de toutes parts ; mais elle paraissait si heureuse de m'emmener qu'elle fit diversion à ma peine. Au moment où l'on m'ouvrait la porte, en me couvrant d'adieux, de baisers et des meilleurs souhaits, je voulus me jeter une dernière fois dans les bras de Mme Sainte-Hélène... elle n'était plus là. Je la vis qui s'en allaita pas pressés le long du grand cloître. Elle baissait la tête, et couvrait de ses deux mains son visage. Elle pleurait !.. Et j'entendis qu'elle ouvrait la porte de la chapelle pour aller dire au vrai Consolateur : « — Je souffre, elle s'en va ! »

XVI. — LA FAMILLE DE SAINT-ELME. — EVA.

Nos idées dépendent, en partie, du lieu et de l'entourage. J'éprouvai, en arrivant chez mon tuteur, un sentiment de curiosité. Je désirais connaître le monde, et d'abord un intérieur de famille ; or nul autre ne pouvait m'offrir un meilleur tableau de la paix et d'une vie facile et heureuse. Je fus vraiment touchée de la manière dont on me reçut. M. de Saint-Elme, fatigué par une vieillesse prématurée, me témoigna un intérêt véritable, et comme nos précédents rapports m'avaient déjà familiarisée avec lui, je me sentis à l'aise sous son toit.

Mme de Saint-Elme, beaucoup moins âgée que son mari, était la bonté même. Elle avait encore dans l'esprit tout l'entrain que peut désirer la jeunesse, et dans le caractère cette gaieté française à laquelle j'étais habituée, ayant toujours vécu dans un milieu plein d'animation.

Quelques semaines plus tôt, on avait changé d'appartement, afin de m'offrir une chambre belle et spacieuse. On me conduisit dans cette chambre dont l'élégance me charma, et je fus d'abord frappée d'un grand portrait à l'huile représentant un vieillard, dont le front entièrement chauve était plein de majesté. La douceur du regard tempérait l'aspect un peu austère de ce visage brun, aux traits accentués. Je regardai longtemps ce beau portrait, et quand je me retournai vers mon tuteur, il me dit : « Ma chère enfant, c'est votre grand-père, le marquis de Sombrailles. »

Que cette chambre me devint chère par la seule présence de cette image vénérée ! Il me semblait que je n'étais plus orpheline, et que ce beau vieillard me garderait lui-même.

Je demeurai longtemps dans ma chambre avec Marie-Aimée, dont la joie ne se peut dire. Elle s'empressait autour de moi, m'aidant à placer le peu que j'avais apporté, et mêlant à ces premiers instants cette grâce de l'amitié qui rend tout précieux. L'aspect de mes beaux meubles, de ce luxe de bon goût auquel je n'étais point accoutumée, et plus encore cette innocente liberté d'action qui m'était acquise, tout cet ensemble produisit en moi un effet singulier : je fus un peu étourdie ; et puis ce jour me parut long plus

qu'aucun autre jour, à cause de la multiplicité de mes sensations et de la distance qui se fit tout à coup entre ma vie passée et ma nouvelle vie.

Le dîner fut aimable, et Mme de Saint-Elme l'égaya par une bonne humeur qui était le trait distinctif de son caractère. Je finis moi-même par sourire, malgré la tristesse que l'adieu m'avait laissée.

On me parla beaucoup de ma famille et de l'empressement avec lequel j'y étais attendue. Je n'avais plus un seul parent du nom de Sombrailles ; mais ma grand mère maternelle avait laissé en France une sœur qui habitait Paris, avec ses enfants et petits-enfants, ce qui formait un noyau de société plein de charme, et dont la légèreté, enveloppée d'une entière bonhomie et d'une grande bonté de cœur, devait être pour moi une sérieuse épreuve.

Il va sans dire que ma famille désapprouvait hautement la direction de mon grand-père. Les rapports que mon tuteur n'avait cessé d'entretenir avec mes parents ne persuadaient à personne que je n'étais pas une victime, sacrifiée au bizarre caprice d'un vieillard fantasque et chagrin.

Au fond de l'âme, je désirais vivement, moi aussi, connaître ma famille, et pourtant, d'après ce que je savais, j'avais une secrète frayeur de cet esprit d'opposition qui allait me blesser dans mes sentiments les plus chers. Mon tuteur me dit qu'il avait hâte de me présenter et qu'il fallait, dès le lendemain, s'occuper activement du soin de ma toilette ; car la plus fine élégance était l'apanage de mes cousines, et rien en moi, pour leur être agréable, ne devait rappeler la pensionnaire de la veille.

Malgré mes idées sérieuses et mes fortes lectures, j'avoue tout simplement que je fus loin d'être insensible à ces apprêts de toilette, devenus pour moi un devoir de position. Mme de Saint-Elme avait tout prévu pour que, en deux jours, je fusse en état de paraître le plus avantageusement possible. Une des premières couturières de Paris se mettait à ma disposition, et de ses soins allaient dépendre en partie beaucoup de jugements portés sur ma personne. Déjà j'avais trouvé dans ma chambre des pièces d'étoffe à choisir, et le bon vouloir de ceux qui m'entouraient promettait un prompt succès dans l'œuvre de ma transformation extérieure.

Ces soins, d'un ordre si nouveau, me flattaient sans m'ôter ce poids de souvenirs qui m'oppressait. Je disais à Marie-Aimée :

« En quittant ma robe de laine noire, je garderai les pensées qu'elle me donne ; rien, rien au monde ne pourra jamais changer ce qui est véritablement moi-même ! »

Elle m'écoutait avec tendresse et me répondait d'un air tranquille :

Tu verras combien les goûts se modifient, et comme on devient autre au contact d'un autre milieu. »

— Tais-toi, disais-je encore, je ne subirai aucune influence étrangère ; je renfermerai soigneusement ma dernière robe de pensionnaire, ma longue ceinture de soie blanche, mes rubans, mon voile de mousseline, et si quelques esprits légers cherchaient à me subjuguier, un regard jeté sur ces objets me rendrait mes pensées d'aujourd'hui, celles que je veux avoir toujours. »

Ces causeries nous menèrent à l'heure où l'on se retira chacun chez soi. On avait la coutume de veiller en famille chez M. de Saint-Elme ; mais, par égard pour moi qui étais fatiguée d'émotion, tous se séparèrent de bonne heure ce jour-là.

A peine dans ma chambre j'entendis un grand coup de sonnette, puis le frôlement d'une robe de soie, et le hardi tapage de deux petites bottes féminines sur le parquet. Enfin une voix aimable et enjouée dit avec un entrain charmant : « Où est-elle ? où est-elle ? Je n'y puis plus tenir : il faut que je la voie dès ce soir, cette chère petite cousine ! »

Mon tuteur vint frapper discrètement à ma porte. J'ouvris, et je le vis introduire, d'un air courtois, une jeune femme de vingt-cinq ans, d'une beauté idéale et d'une élégance qui me causa une véritable surprise. Il me présenta avec une grande politesse à ma cousine, me la nomma, et se retira sur-le-champ.

J'offris un fauteuil à Mme de Nélis, balbutiant, non sans un peu de gaucherie : « Veuillez vous asseoir, ma cousine. »

Elle me dit avec une franche gaieté : « D'abord, tu vas me tutoyer, et m'appeler Eva ; sinon, nous serons brouillées à mort ; et comme je t'aime déjà, et que nous nous verrons tous les jours, ce sera fort gênant. »

Je souris à ces beaux yeux pleins de feu et de vie ; je m'enhardis, et la brouille à mort finit par un baiser. Nous restâmes ensemble au moins une heure, pendant laquelle je sentis bien que cette aimable jeune femme n'était pas une étrangère, car il y a dans le lien du sang de secrètes affinités.

La mère d'Eva avait connu ma mère, et pouvait par conséquent me donner sur elle mille détails dont j'avais soif. Rien que cette espérance m'eût fait désirer de répondre aux pressants appels de Mme de Nélis. Elle me regardait avec une attention minutieuse, touchait mes cheveux dont elle

vantait la finesse, tout en regrettant avec un sérieux comique que je ne susse pas me coiffer.

« Va, je te donnerai des leçons, ajouta-t-elle ; il faut quitter au plus vite cet affreux costume. Oh ! quel malheur d'avoir été ainsi ensevelie toute vivante ! Ma chère, tu as perdu cinq années de jouissance. Moi, à quinze ans, j'avais déjà une robe de bal. Que je te plains, pauvre recluse ! Enfin, tu sors de ta tombe ! »

Si je n'eusse connu, par Mme Sainte-Hélène, le caractère d'Eva, ces paroles m'eussent étonnée. Je lui répondis simplement :

« Eva, vous vous trompez, je n'étais pas ensevelie ; le lieu d'où je sors n'est pas une tombe ; la vie y déborde, et j'y étais heureuse !

— Heureuse ! heureuse sous cette robe noire ? ces bandeaux plats ? ce col d'uniforme ? Pauvre enfant ! À ton âge, avec ton nom, ta figure et ta fortune, on doit voler de plaisir en plaisir !... Ton tuteur doit être bien ennuyeux !

— Il est excellent.

— C'est un brave homme ; mais ce n'en est pas moins le roi des éteignoirs ! Et sa femme ! un peu monotone ? un peu tatillon ?

— Très-bonne, et d'un caractère fort gai.

— Tant mieux ! cela m'étonne. Et sa fille ! un peu sotte ? un peu nulle ?

— Marie-Aimée ? Oh ! elle est bonne, dévouée, raisonnable ; c'est ma sœur d'adoption.

— Tu l'aimes, je vois cela. Tu m'aimeras aussi, chère belle, et nous nous amuserons ; je m'y entends, va ! »

Je regardais cette forme séduisante, ce visage gracieux, et je me disais : Les pensées d'Eva ne sont pas mes pensées ; mais qu'elle est charmante !

À la fin de notre conversation, je crois que nous avions l'une de l'autre une idée exacte. Eva était si cordiale, si avenante, qu'en vérité il fallait une certaine dose de raison pour n'être pas fascinée par son léger babil. Une causticité amusante donnait un tour piquant à ses remarques, et rendait plaisant tout ce qu'elle disait ; j'étais décidée à ne lui accorder aucune confiance, à me méfier de ses conseils ; mais je passai malgré moi sous le charme, et quand elle m'embrassa en partant, et me répéta qu'elle m'avait depuis longtemps aimée et désirée, je lui répondis sans effort : Que tu es bonne, Eva !

XVII. — MA FAMILLE.

En me quittant, Eva m'avait fait promettre que, sans donner à ma couturière le temps de me faire une robe, j'irais dès le lendemain embrasser sa mère très-désireuse de me voir. Toute ma famille devait se réunir le soir et m'attendre. Je me sentais bien heureuse, moi qu'on n'avait jamais attendue !

Le lendemain, je dis à mon tuteur comment s'était passée la visite d'Eva, et nous convînmes que, le soir, il me conduirait chez ma tante de Ménilda.

Dès mon réveil, j'étais retournée par la pensée dans ma chère demeure, et j'y avais revu toutes les personnes que j'aimais. Avant le déjeuner, j'écrivis à Mme Sainte-Hélène, pour lui dire que ce premier jour et cette première nuit ne m'avaient apporté que de doux et heureux pressentiments, et un sommeil paisible. Je ne lui cachai pas que j'avais eu la visite d'Eva, et que sa cordialité affectueuse me charmait.

Tout le jour, il fut nécessairement question de ma toilette. Mme de Saint-Elme me donna la plus aimable direction, et me remit aux mains d'une couturière et d'une modiste toutes deux en renom. Elles me présentèrent des modèles qui déjà avaient reçu l'approbation de Mme de Saint-Elme ; ces modèles étaient élégants, mais d'un goût plutôt sévère que capricieux. Rien de hardi, rien d'excentrique ; on me conseillait le beau, le riche, les choses fines et recherchées, et l'on m'engageait à bannir les colifichets, le brillant, et ces singularités, d'ailleurs gracieuses, qui m'avaient frappée dans la parure d'Eva. Un instinct naturel et la modestie dans laquelle on m'avait élevée me portaient à préférer moi-même les costumes qui n'attirent point le regard et ne nuisent pas au respect.

La femme de chambre que mon tuteur plaça auprès de moi me coiffa selon la mode du moment, et j'avoue que mon miroir me fit un beau compliment sur le talent de Marceline.

Le jour se passa à prendre pour ainsi dire possession de ma nouvelle existence, et à causer avec la famille de Saint-Elme. Nous fîmes à quatre heures une promenade en voiture, dans les plus beaux quartiers. Ce bruit d'hommes et

de chevaux m'étonna, le calme ayant été jusqu'alors une des conditions de ma vie. Je sentis un peu d'effroi aux mouvements de ce corps gigantesque qu'on appelle Paris. Il me semblait faire connaissance avec un pays étranger, et je ne puis dire l'admiration que me causa l'aspect de nos monuments. Comme on m'avait fait étudier très-sérieusement l'histoire, l'intérêt de ce qui s'offrait à mes yeux était doublé par l'idée que j'y rattachais. Tout devenait pour ainsi dire vivant.

Notre vieille basilique me frappa ; je voulus descendre de voiture, et, pour la première fois, je priai sous les voûtes élevées d'une immense nef. L'impression du grandiose me saisit ; je me sentis peut-être moins recueillie que dans notre humble chapelle, mais plus petite encore devant Dieu.

Le soir, mon tuteur me mena, suivant nos conventions, chez ma tante de Ménilda. La maison qu'elle habitait lui appartenait ; c'était un élégant hôtel construit pour vivre en famille. La plus facile union régnait parmi ces esprits uniquement amis du plaisir. Pourvu que l'on s'amusât, on était content, et les caractères n'avaient ni le sujet ni le temps de s'aigrir, car on s'amusait d'un bout de l'année à l'autre.

Je fus reçue dans le grand salon de ma tante, où se trouvaient, près d'elle, Eva et son mari, les deux frères d'Eva, et leurs femmes, plus quelques beaux enfants à qui l'on dit qu'il fallait bien m'aimer, et qui vinrent m'embrasser en riant. La plus franche cordialité m'accueillit, car tout ce monde était vraiment bon. Ma tante, aimable jusque dans la vieillesse, me dit qu'elle avait une fille de plus, et que sa maison serait la mienne dès que je le voudrais.

Bien qu'un peu intimidée au premier abord, sous ma robe de pensionnaire, et devant ce cercle nouveau, je ne tardai pas à reprendre de l'assurance en voyant la bonté dont on m'entourait. Mon tuteur, par une extrême délicatesse, se retira, et ma tante promit de me faire reconduire chez lui à la fin de la soirée.

Le temps volait dans ce milieu. Pas un entretien, pas une idée ; rien que des mots heureux, des rires, des jeux, des plaisanteries. On s'attendait, paraît-il, à trouver en moi une pauvre fille éteinte par tant d'années de *prison* ! (c'est ainsi qu'on appelait ma belle et tranquille demeure). La bonne humeur de tous me gagnant, je leur prouvai que je savais aussi rire et plaisanter ;

En vérité, si je n'avais eu dès longtemps l'habitude de penser, j'aurais été ravie de ces premières heures en famille. On parla beaucoup des plaisirs

dont j'avais été privée. Ces esprits frivoles ne voyaient qu'une face de mon existence, et n'étaient pas capables de comprendre que le bonheur se fût mêlé à *l'affreuse austérité* où s'étaient écoulées mon enfance et mon adolescence. Essayer de les détromper était inutile. Les images de mes meilleures joies leur paraissaient des jeux de petite fille, et comme je les entendis traiter d'enfantillage l'amour respectueux et filial que j'avais pour Mme Sainte-Hélène, je résolus de leur cacher ce côté de mon cœur, et de ne plus leur parler un langage qu'ils ne pouvaient entendre.

Il fallait rire, je ris avec eux ; mais il me parut que j'étais à vingt ans plus sérieuse que tous, à cause de la forte base qui avait été posée d'abord en moi. Cependant je leur savais bien bon gré de vouloir me donner du bonheur, puisqu'ils croyaient qu'eux seuls sauraient le composer pour moi. Ma tante me dit que tous les mardis elle réunissait le soir un grand nombre *d'amis intimes*, et qu'on s'amusait jusqu'au jour ; elle comptait sur moi. Ses fils, ses belles-filles, m'invitèrent à leur tour ; mais Éva surtout me charma par la sympathie vraie que je trouvais en elle. D'ailleurs, le fond de mon âme était ému quand je la considérais attentivement, car je croyais voir dans cette beauté animée quelque chose de la miniature que j'avais entre les mains ; et comme je le dis à ma tante, elle m'assura qu'Éva était le portrait vivant de ma mère. J'éprouvais donc pour cette jeune femme un indéfinissable attrait. Non-seulement je répondais à ses avances, mais j'étais heureuse à l'idée de la voir sans cesse, et de reposer mes yeux sur une image parlante de celle que j'aurais tant aimée !

Ma tante, par bonté, me fit asseoir près d'elle vers la fin de la soirée, pour me parler de ma mère. Je l'en remerciai affectueusement, mais cet entretien ne me causa pas le bonheur que je m'en étais promis. Mme de Ménilda était une de ces personnes à qui les ans n'ont rien ôté de leur légèreté naturelle. D'ailleurs, elle n'avait connu ma bonne mère que pendant son enfance, et sa première jeunesse ; ce qu'elle m'en disait ne valait pas, à beaucoup près, ce que je savais déjà. J'apprenais mille détails insignifiants, qui ne me peignaient point cette force de la pensée, ce mâle courage uni à la plus touchante tendresse. Au contraire, il n'était question que des mutineries d'une enfance mal dirigée, puis des parures, des succès, du charme physique, et d'une foule de riens, qui sans doute me faisaient sourire, mais ne reconstituaient pas devant moi cette âme, belle entre toutes, qui s'était révélée avant la dernière heure dans l'amour le plus élevé pour moi, sa fille unique ! Ce qu'on me racontait, c'était l'histoire d'une folle jeune fille,

bonne par instinct, mais ne connaissant et n'acceptant qu'un côté de la vie : le plaisir.

Chaque fois que ma tante interrompait son récit, elle regardait la belle et spirituelle Éva, et ne manquait pas d'ajouter :

« Il me semble voir Caroline ; c'est elle absolument ; c'est ce même entrain, cette vivacité, cette surabondance de vie. Pauvre Caroline ! elle aussi, comme Éva semblait faite uniquement pour le plaisir. »

Ainsi parlait ma tante de Ménilda, et moi, recueillie sous mes beaux souvenirs, je disais en moi-même : — Merci, mère bien-aimée, d'avoir choisi pour moi le devoir quand vous avez eu compris, à force de souffrances, que le plaisir laisse en nous le vide.

Cette première soirée en famille me donna la mesure de ce que pourraient être mes rapports avec mes parents. Mes cousins, Oscar et Arthur, avaient été aux petits soins pour moi ; leurs femmes s'étaient montrées gracieuses. Le mari d'Éva, qui m'avait accompagnée chez mon tuteur, semblait déjà une ancienne connaissance ; ma tante avait été on ne peut plus bienveillante, et pourtant je sentais que, dans le cercle des Saint-Elme, je serais toujours plus véritablement moi-même que dans cet intérieur.

La maison des Ménilda ressemblait à un théâtre, dont les décors font tout le mérite d'une pièce sans but et sans idée, et dont les acteurs, n'ayant à traduire nul sentiment profond, ont mis leur talent à se bien costumer.

Avant de me coucher, j'allai embrasser dans son lit la tranquille Marie-Aimée. Je lui dis :

— Tous sont charmants, mais sous ce toit personne ne pense. Ils ont de l'esprit, du cœur et point de bon sens.

— Et Mme de Nélis ?

— Elle est ravissante ! mais je ne l'aimerai jamais comme je t'aime.

— Bien sûr ?

— Bien sûr. Ce sera ma compagne de jeux, mais non pas mon amie.

Elle me serra la main tout doucement ; je me retirai, et elle s'endormit bien calme.

XVIII. — SOMBRAILLES.

Le premier hiver se passa assez paisiblement. Je retournais au couvent aussi souvent que j'en avais le désir, et même j'allais chanter avec les élèves aux jours de grandes fêtes. Mme Sainte-Hélène me recevait avec toute la bonté imaginable, sans pourtant m'attirer ; elle écoulait avec intérêt toutes mes confidences, sans les provoquer. Elle cherchait à me déprendre de ces épanchements multipliés et encore un peu enfantins ; mais moi, j'avais besoin de lui tout dire, et je sentais bien qu'elle seule aurait en toute circonstance ma pensée *entière*. Que ces entretiens étaient doux, et que je me plaisais à revoir le lieu où j'avais grandi, dans le calme et l'étude.

Les Ménilda m'attirèrent avec l'empressement le plus aimable ; toutefois la sagesse de mon tuteur fut une digue salutaire contre cet empressement. Il me fit observer que, pour être le fidèle interprète des intentions de mon grand-père, il croyait ne pas devoir m'abandonner tout d'abord à ce cercle léger ; ajoutant que, l'année suivante, ma majorité mettrait fin à sa prudente dictature, et que je pourrais alors, non-seulement répondre aux avances de ma famille, mais encore opter entre le toit des Ménilda et le toit des Saint-Elme, sans que nos relations amicales en fussent troublées.

Ma tante, dont la bienveillance à mon égard se mêlait à une forte et ancienne prévention contre mon tuteur, fut blessée de ce qu'elle appelait son manque de procédés, et il fallut de ma part un peu d'adresse pour demeurer en bons termes avec les uns et les autres. Le cœur, plus que l'esprit, se montra diplomate : d'une part, il était dès longtemps engagé avec Marie-Aimée ; d'autre part, le charme répandu sur Eva attirait ce même cœur dans le camp opposé.

Du reste, ce premier hiver fut assez occupé par l'étude de la musique, sous un grand maître ; par mes leçons de danse et d'équitation, en compagnie de Marie-Aimée ; et par les relations de société : car mon tuteur, loin de mes équestres, me présentait à toutes ses connaissances, et sa femme prenait soin de me faire envisager le plaisir, non comme un tourbillon où l'âme doit nécessairement oublier son but, mais comme un délassement utile.

On m'invita à des soirées charmantes et périodiques, où tout le monde se rencontrait volontiers. Les toilettes étaient soignées, élégantes, sans être l'objet de préoccupations puériles et insensées. On veillait sans pâlir, n'attendant point que les bougies fussent près de s'éteindre pour regagner son foyer. On s'amusait sans cesser de se posséder, et sans se rendre incapable de s'occuper utilement le lendemain. Ces réunions servirent pour moi de transition entre le couvent et le grand monde.

Ma tante, après s'être fâchée outre mesure, comme font les esprits superficiels, finit par trouver que mon tuteur avait peut-être eu raison de m'initier peu à peu, et non tout à coup, à la vie bruyante et agitée, parce que mes joues avaient conservé un an de plus toute leur fraîcheur. Telle était la force des appréciations à l'hôtel de Ménilda. On se promettait d'ailleurs de me dédommager, l'hiver suivant, des privations qui m'étaient encore imposées, et par bonté on voulut obtenir de moi la promesse de demeurer chez ma tante aussitôt après ma majorité. Je ne dis ni oui ni non, me réservant l'indépendance du choix, mais convenant *in petto* qu'il serait doux de vivre au milieu de tant de personnes heureuses, dont les soucis semblaient ne pas approcher, et en qui l'on ne voyait jamais trace d'un regret, d'une appréhension, ou d'une lassitude.

M. de Saint-Elme, dès que le printemps commença de verdir les arbres, m'annonça notre prochain départ pour Sombrailles. J'étais impatiente de connaître cette résidence, où mon grand-père m'avait reçue enfant quand j'arrivais des Iles.

Je n'avais nulle idée de la paisible existence qu'on nomme vie de château ; néanmoins, j'étais attirée vers ce berceau de tous les miens, comme cela est naturel à ceux qui aiment les traditions. D'ailleurs, il me semblait qu'une habitation vaste et antique, entourée d'un parc, avait plus de rapports avec mes habitudes et mes goûts que le va et vient d'une grande ville.

Je partis donc bien volontiers pour Sombrailles. Quelle fut ma surprise lorsque, après quatre heures de voyage, j'aperçus au bas d'un coteau verdoyant un filet d'eau, serpentant à travers les prairies ; puis des masses de grands arbres, et enfin, au détour de la route, une sombre mais superbe construction, dont le grandiose était adouci par des corbeilles de rosiers de Bengale, primevères, violettes et marguerites jetées à profusion. Je tressaillis quand Marie-Aimée me dit tout bas, avec son calme sourire : « Valentine, c'est là ! »

Oui, là était née ma mère ! Ma première pensée fut pour elle, et je cherchais instinctivement qu'elle pouvait être la chambre qu'elle occupait, étant jeune fille. Mon tuteur me dit avec bonté qu'ayant connu de tout temps mon grand-père, il me donnerait toutes sortes de renseignements intimes, et il me fit remarquer, bien que le jour baissât, deux fenêtres de l'aile gauche, dont un balcon de fer, d'un magnifique travail, cachait à demi les vitres à châssis étroits.

« C'était, me dit-il, la chambre du marquis de Sombrailles, votre aïeul et mon digne ami. »

Un sentiment d'affectueux respect tenait mes yeux attachés sur ces fenêtres, et je regrettais que d'obscurité naissante me dérobat le beau travail du balcon, lorsque je vis venir à moi des hommes portant des torches ; leur démarche était empressée ; des femmes les suivaient, et de jeunes enfants, les mains pleines de violettes, couraient au-devant de mes chevaux dont le pas ralenti me laissa entourer de ces bons villageois. On leur avait dit que, ce soir là, devait enfin apparaître cette châtelaine de vingt ans qu'ils avaient vue toute petite ; et, les uns par souvenir, les autres par curiosité, tous se pressaient autour de moi.

Je fus interdite par cette réception inattendue ; mais je me rappelai les conseils de mon grand-père, et je tâchai de me faire pardonner, par l'aménité, d'être un peu au-dessus de cette population de travailleurs. Je pris dans la voiture le plus jeune des enfants, un gros garçon de quatre ans qui me présentait un bouquet de lilas encore plus gros que lui ; je l'embrassai, et lui donnai des bonbons, car la chère Marie-Aimée, qui pensait à tout, s'était munie sans rien dire d'un grand sac de pastilles, afin que j'eusse l'air d'apporter du bonheur à ces pauvres petits.

On me conduisit ainsi comme en triomphe jusqu'au perron. Avant de descendre de voiture, je demandai à voix basse à mon tuteur ce que je pourrais faire pour remercier ces braves gens ? Il aida mon inexpérience, et tandis que les serviteurs nous introduisaient, on dressa des tables dans la cour d'honneur, et l'on fit boire les villageois. Un peu plus tard, et d'eux mêmes, jeunes garçons et jeunes filles se mirent à danser aux chansons, et je les regardais, plus émue encore que joyeuse, du haut balcon de fer sur lequel s'était appuyé tant de fois le vieux seigneur de Sombrailles.

Les feux qui éclairaient cette fête improvisée jetaient des lueurs sur certaines parties du paysage, et laissaient dans l'ombre ces masses épaisses qui entouraient le château. Cela me fit penser que les jouissances de ma

nouvelle situation laissaient aussi dans l'ombre de grands devoirs à remplir ; car mon tuteur, tout en veillant sur mes propriétés avec une affection vraiment paternelle, ne pouvait avoir fait pour le village ce que je devais faire.

Pendant qu'on s'amusait sous mes fenêtres, je parcourus à la lueur des flambeaux le vieux manoir des Sombraillès, posé là comme un rude bloc de granit, faisant contraste aux grâces de la vallée. Les pièces du rez-de-chaussée étaient hautes et spacieuses, comme si nos anciens chevaliers eussent dû, en revenant des camps, s'y délasser encore, et conter aux damoiselles les faits d'armes et le dévouement des preux.

Pour nos temps modernes, si pleins de petites choses, je trouvais ces salles trop vastes, et j'eus le sentiment de mon insuffisance. Mme de Saint-Elme me conseilla de chercher à grandir par la valeur morale que je pouvais acquérir, plutôt qu'à amoindrir ce que mes aïeux laissaient entre mes mains. Je devins en ce premier jour plus sérieuse, plus femme. Je résolus d'être l'économe fidèle de la Providence, dans ce petit coin de la terre, et je me proposai d'étudier sans retard l'état moral de la vallée ; de sonder aussi ses plaies matérielles, de les guérir, si ce n'était pas impossible. Or, je pouvais beaucoup ; mon passage devait nécessairement adoucir de très-vives et très-longues souffrances. N'était-ce pas de cela que Mme Sainte-Hélène parlait, quand elle me répétait six mois auparavant : Ma fille, vous allez être heureuse ?

Parmi les serviteurs, il y avait un petit vieillard que j'avais remarqué au premier abord, à cause de l'expression particulière de son regard qui me suivait partout. C'était le vieux Madouard. Il avait servi mon grand-père, comme garde, pendant longues années. Lorsque M. de Saint-Elme me le présenta, une émotion très-vive me serra le cœur. Ce vieillard avait partagé la vie intime de mes parents ; il en savait certainement plus qu'un autre sur cette histoire de tous les jours que nul n'écrit, mais qui se grave dans la mémoire des inférieurs. Je pris ses deux mains dans les miennes, qu'il baisa respectueusement. Une larme passa dans ses yeux ; j'y répondis en disant : « Madouard, nous parlerons de ma famille. » Il s'en alla content, et depuis cette heure j'aimai le vieux Madouard.

On avait orné et préparé pour moi la chambre principale, celle qu'avait autrefois occupée ma grand'mère. Mais, ayant appris de mon tuteur que la chambre contiguë, plus petite et beaucoup moins belle, avait été celle de ma chère maman avant son départ pour les îles, j'en ne pus résister au désir

d'imposer en cela ma volonté. Je forçai pour ainsi dire Mme de Saint-Elme à s'établir dans la pièce principale, et j'entrai avec un bonheur indicible dans le lieu de repos que je me choisissais. Les tentures n'avaient point été changées ; je me disais : « Elle a regardé ces grands bouquets de fleurs des champs, se détachant sur ce fond chamois ; elle a posé son pied sur ce parquet ; elle a vu son doux visage se réfléchir dans cette glace ; elle s'est réchauffée à ce foyer. » Ces souvenirs remplissaient ma pensée ; et moi, qu'on appelait la châtelaine de Soinbrailles, j'étais moins frappée des grandeurs de ce vaste héritage que je n'étais attendrie du charme touchant de cette solitude. Je suspendis ma chère miniature tout près de mon chevet, et je disais à celle dont c'était l'image ; « Oh ! comme je me sens bien ta fille, entre ces murs que tu as aimés ! » Mon premier sommeil à Sombrailles fut aussi calme que celui de l'enfant dont la mère balance le berceau. Le lendemain, je dis à ma sœur d'adoption :

— Vois-tu, Marie-Aimée, tous ces grands biens ne me donnent pas tant de joie que cette chambre, parce que c'est la chambre de maman !

Le lendemain se passa tout entier à examiner en détail ce que j'avais aperçu la veille au soir. Cette résidence est réellement princière. Rien de mesquin. Il y a partout de l'ampleur, de l'air, de l'indépendance, et ce confort qui semble ne coûter aux possesseurs que l'expression d'un désir. Mon tuteur avait entretenu Sombrailles dans un état prospère. On n'y trouvait point ces traces de vétusté qu'enfante l'abandon ; et même j'appris que le bon Madouard, fidèle gardien du château, n'avait jamais cessé, depuis quinze ans, d'aérer cette belle demeure, et d'y prévenir les désastres intérieurs qu'entraîne la non-habitation. Je lui en sus bon gré, et je remerciai mon tuteur de sa sage et intelligente administration.

Par les conseils d'un habile dessinateur de jardins, M. de Saint-Elme, sans nuire au grandiose qui est le caractère particulier de ce beau domaine, avait jeté sur quelques parties du parc le charme riant du genre anglais. Cette adresse ne me laissa pas remarquer d'abord une teinte de mélancolie répandue sur ce lieu. Effectivement, on me dit que mon respectable aïeul, fatigué de sa vie de douleurs, se plaisait à laisser s'assombrir cette terre, où sa vieillesse s'éteignait dans l'isolement.

Sans doute, pour mes vingt ans, le même cadre eût été bien sévère ; c'est pourquoi M. de Saint-Elme avait ménagé des clairières au milieu des fourrés épais, et jeté des touffes de roses au pied des arbres séculaires qui ombragent le vieux Castel. Tout était sérieux sans tristesse. Si l'un était

tenté de trouver par trop sauvages les alentours de la glacière, ensevelie au fond d'une sorte d'entonnoir de lierre et de buis, et couronnée de vieux sapins noirâtres, on souriait en rencontrant à cent pas un banc de verdure dans un hémicycle de fleurs, tout près d'une pièce d'eau, où se jouaient deux beaux cygnes. Des plantes à larges feuilles, nées entre deux roches moussues, s'inclinaient sur cette eau ; une barque verte, amarrée à la rive, offrait le gai symbole du plaisir qui vous guette au passage, et, sur la pelouse, deux jolies chèvres s'ébattaient.

Une vaste ferme, attendant au parc, donnait à l'habitation la sécurité, le mouvement, et mêlait en une certaine mesure le positif de la vie des champs à la poésie d'une facile et heureuse existence.

M. de Saint-Elme voulut, dans la matinée, me conduire lui-même aux écuries, où les jeunes palefreniers m'attendaient, non sans un peu d'orgueil, car ils avaient donné tous leurs soins à cette partie du domaine qui était leur résidence. Leur chef, Bernard, homme de confiance, m'amena la fine et calme jument qu'il avait patiemment dressée à porter une femme. Je caressai avec un vrai plaisir ce joli animal, et Bernard me demanda quand je ferais ma première promenade à cheval, dans les bois de Sombrailles. Demain, lui répondis-je ; et je souriais avec complaisance devant cette joie nouvelle, me fiant volontiers à l'expérience de cet homme sûr et aux doux mouvements de la souple Ketty. Quel beau passe-temps ! Près de moi chevaucherait, calme toujours, Marie-Aimée, la chère ombre de ma vie ; M. et Mme de Saint-Elme nous accompagneraient en voiture. Chacun se faisait une fête de ces promenades, et moi, joyeuse, à chaque nouveau plaisir que l'on m'offrait, je répondais : Demain ! demain ! sans que mon esprit en fût aucunement ébloui. Je sentais une reconnaissance profonde des bienfaits de la Providence ; toutefois, j'avais été si fortement prémunie contre les séductions de l'opulence, qu'en vérité je restais bien maîtresse de moi-même, en face de ce bel avenir.

Mme de Saint-Elme était plus enthousiaste que moi ; ce fut elle surtout qui mit de l'entrain dans ces premiers temps. Mieux que sa fille aînée, elle s'amusait de tout, et l'on retrouvait, sous ses cheveux blanchissants, le franc rire et la plaisante humeur qui avait fait de sa petite Thérèse la jolie fauvette du couvent.

Dès que j'eus parcouru mon gracieux empire, je voulus visiter notre église, dont on voyait de mes fenêtres le clocher menaçant ruine. Que je fus douloureusement surprise ! Les murs humides étaient couverts de mousse ;

l'autel pauvre, les bancs à demi vermoulus ; le bénitier s'étant brisé, on l'avait remplacé par une sorte de coupe grossière, en faïence. Rien dans ce lieu ne rappelait la grandeur de Celui qui est tout. Le vieux pasteur, attristé, ne pouvait que gémir sur cette involontaire détresse. Pauvre lui-même, il consacrait le peu dont il disposait à soulager les malades. Quant à l'extérieur du culte, à la dignité du sanctuaire, il se contentait forcément d'attendre, répétant avec quelques bonnes âmes : « Peut-être... quand la châtelaine viendra ! »

Humiliée dans ma foi, je dis à Marie-Aimée : C'est la misère ! et moi, je suis riche !

Alors, je bénis le ciel de m'avoir dispensé cette facile puissance qui, avec quelques pièces d'or, tourne le labeur de l'ouvrier vers un but élevé. Il y avait au village des hommes robustes et adroits ; je les appelai, ils réparèrent l'église, et , en peu de temps, lui rendirent cette majesté des campagnes, empreinte d'une rusticité qui ne blesse pas les regards des laboureurs.

Nous fîmes venir de Paris quelques tentures, un peu de Loile fine, ce qu'il fallait pour que l'autel redevînt digne dans sa simplicité. Quant aux vases sacrés, mon grand-père les avait offerts lui-même. Les dégradations et la pauvreté venaient du temps, et aussi de l'indifférence, cette meurtrissure dont notre siècle ne voudrait pas guérir.

Mmes de Saint-Elme et moi, nous résolûmes de faire des fleurs, des garnitures d'autel. Quoi de plus beau pour occuper nos loisirs, pendant ces belles après-midi passées sous nos grands arbres ! En cela je réalisais un des vœux les plus chers de Mme Sainte-Hélène. Elle m'avait bien recommandé de perdre le moins de temps possible en ces futiles travaux d'aiguille qui ne se rapportent qu'à soi.

« Une femme riche, disait-elle, doit jeter sans parcimonie le salaire aux filles qui attendent de leur travail le pain quotidien. Pour vous, sachez coudre et broder ; mais que vos doigts ne se fatiguent que pour le pauvre et l'autel. »

Le temps vola dans ces premières semaines, où j'entrais en possession de mon vieux Sombrailles. Je me familiarisai promptement avec ses tourelles d'un autre âge, et son aspect demi-souriant, demi-grondeur. Même il m'arrivait de le regarder avec amour quand nous revenions de la forêt, au petit galop, Marie-Aimée et moi, et que nous aspirions les senteurs de l'héliotrope, croissant au pied du granit. Oui, elle est belle, cette demeure, et

ce n'est pas vainement que les pères mettent leurs complaisances dans le nid de la famille. Je plains l'homme qui se voit forcé d'échanger, contre des billets de banque, le patrimoine de ses aïeux ! Les pierres ont une voix qui nous parle, à nous enfants, et qui se tait devant l'acquéreur. Cette voix parle aussi, je le sais, elle parle aussi à l'amitié... O mon vieux Sombrailles ! puisses-tu demeurer et finir en des mains sympathiques ! Puisse ton sol n'être jamais touché par le pied d'un indifférent !

Il est très-facile de s'habituer au bonheur. Deux mois écoulés, j'étais si bien accoutumée à ma nouvelle vie qu'elle me paraissait toute simple ; Mon tuteur pesait le moins possible sur ma volonté ; sa direction ne consistait qu'en excellents conseils. Mme de Saint-Elme était, je l'ai dit, bonne et gaie ; ma sœur d'adoption s'amusait de ce qui m'amusait. Je me trouvais bien dans ce manoir sévère, qui s'animait sans perdre ce cachet grave qu'on admire, comme étant le sien propre.

De temps en temps, pour me faire apprécier mes joies tranquilles, je recevais une lettre de la belle et remuante Eva, qui me plaignait sincèrement :

« Que deviens-tu, petite cousine ? que deviens tu ? disait-elle ; n'es-tu point pétrifiée pour avoir passé déjà deux grands mois dans ce puits ténébreux qu'on appelle Sombrailles ? Quelle vie tu dois mener entre le clocher de ta paroisse et tes vieux chênes ! C'est une continuation de léthargie ; Quand donc t'éveilleras-tu ? quand te laissera-t-on sortir de tes langes ? Le temps passe, tu ne connais encore le plaisir que de nom. Tu ne sais ce que sont les émotions d'une existence brillante, et ce va et vient qui empêche de *penser*, de *souffrir*, de *s'appesantir* sur quoi que ce soit. Mon mari prétend qu'on a fait de toi une sensitive, qu'un rien te blesse, et que tu as peur de ton ombre. C'est une maladie dont nous te guérirons.

« Merci, chère Valentine, de nous inviter à passer chez toi quelques mois en famille. Je n'aime point les périphrases, c'est pourquoi je t'avoue tout simplement que nous préférons remettre cette joyeuse partie à l'année prochaine. Alors tu seras majeure, et la famille de ton tuteur ne t'entourera plus nécessairement, comme un triple mur de défense.. Maman te servira de chaperon, et nous t'apprendrons à t'amuser à la campagne, car tu ne sais pas t'amuser, pauvre enfant à qui l'on a toujours parlé raison ! Tiens, si tu n'avais Éva pour veiller sur toi, tu te laisserais endormir par tous ces bonnets de nuit-là. Ne les crois pas ; la vie est belle, et tu es faite pour en

jouir. Va, nous te gardons des surprises ! Déjà nous pensons à l'hiver, nous te préparons des fêtes dont tu seras reine !...

Walter, bien qu'il te classe parmi les sensitives, a beaucoup d'amitié pour toi ; nous voulons te marier dans peu, il a un *ami intime* qui est charmant !... Adieu, nous t'embrassons en famille. Ma petite Odette te prend par le cou, et te crie : Aime-moi » !.

« EVA. »

Ces lettres d'Éva m'amusaient. J'étais si parfaitement entourée, j'avais des plaisirs si doux et tant de beaux souvenirs, qu'en vérité je ne pouvais passer à mes propres yeux pour un être en léthargie ; je me contentais d'en rire.

M. de Saint-Elme, dès que nous fûmes installés, me fit faire connaissance avec les châteaux environnants, où l'on me reçut avec encore plus de grâce que de politesse, car je n'étais pour aucun une étrangère. Les personnes âgées avaient connu mon aïeul, et, tout en s'étonnant de ses résolutions à mon égard, ils avaient pour ce noble vieillard une estime profonde, et sentaient pour moi, son enfant, l'intérêt qu'inspire ordinairement la jeunesse. Quant aux nouveaux ménages, ils voyaient avec plaisir le grave Sombrailles sortir de son silence, et se promettaient de répondre avec empressement à mes invitations. Effectivement, il n'était pas rare de voir arriver dans la cour d'honneur de beaux équipages, et je pense qu'Éva eût trouvé ces allées et venues un peu bruyantes pour mon état de léthargie.

Nous fûmes invités à dîner, et je vis alors en détail d'autres propriétés. Je constatai que, dans ce pays, mon vieux Sombrailles est roi. Nulle part je ne trouvais cette mâle beauté, ces bois, ces prairies à perte de vue. Chaque fois que je rentrais chez moi, j'admirais cette résidence, où la fortune affecte un air sévère, comme pour se défendre de l'instabilité.

J'étais sensible aux réceptions bienveillantes et à l'empressement que les voisins me témoignaient ; néanmoins, j'avais trop vécu par le cœur et par la pensée pour qu'une vie éparpillée pût me satisfaire ; et si j'eusse été forcée de me livrer sans cesse au *far-niente*, je n'eusse pas été longtemps sans regretter la bonbonnière, petit trésor de souvenirs où mes heures si pleines passaient trop rapidement.

Mme de Saint-Elme, avec qui je causais souvent, comprenait ce besoin de ma nature, légère dans l'enfance, mais rendue sérieuse et posée par mon

éducation. Elle arrangeait toute chose de manière à ne me laisser envahir ni par les soins domestiques, ni par les relations de voisinage. Quant aux soins domestiques, elle m'engagea à me reposer, tout en me réservant la haute direction et une *surveillance journalière*, sur la gérance d'une femme de confiance qu'elle avait mise à la tête de la lingerie et de l'office.

« Ayez grand soin, me disait-elle gaiement, de ne point vous faire de votre fortune une charge accablante ; vous finiriez par envier le sort des pauvres femmes du village, qui du moins n'en portent pas si lourd. »

Je laissai donc à Mme Urbain le plus gros de la besogne, tout en conservant mes droits et *l'œil du maître*. Quant à la probité, c'était une femme incapable de me faire du tort sciemment. Restait le chapitre des négligences, des distractions, et du manque de prévision ; toutes choses pouvant amener un peu de gaspillage dans une grande maison. « C'est toujours fâcheux, me disait Mme de Saint-Elme ; cependant, s'il est un privilège commode, entre tous ceux que donne une fortune comme la vôtre, c'est de pouvoir, sans en convenir et sans paraître le tolérer, faire *la part du feu*. »

Donc, loin de m'identifier avec mon ménage, au point de perdre le goût des choses intellectuelles, j'appris sous Mme de Saint-Elme à conduire d'un peu haut, à me faire rendre compte de tout, mais à rester ordinairement en dehors de ces *menus détails*, qui consomment les heures et matérialisent par trop une grande existence.

Un de mes bonheurs en ces premiers temps, ce fut de causer avec le vieux Madouard. Son séjour chez moi ne devait plus être qu'une honorable retraite, bien due à ses longs et utiles services. Il habitait un petit pavillon, à l'entrée de la cour principale ; et pour que l'excellent homme n'eût pas le chagrin de se croire remplacé, mon tuteur m'engagea à créer en sa faveur une charge de garde en chef, véritable sinécure qui lui laissait tout le loisir que peut souhaiter un homme de labeur dans sa vieillesse. Sa femme, plus fatiguée que lui, se bornait à faire son ménage ; et le soir, prenant l'air, assis à leur porte, ou tisonnant au coin du feu, ils représentaient assez bien Philémon et Baucis.

Quelquefois, je demandais au vieux garde de m'accompagner dans la campagne, et nous faisions à nous deux, et à pas lents, d'assez longues promenades. Mon but secret était de faire parler le vieillard ; mais il était discret. Quand je le questionnais sur ma grand mère, il ne répondait que par monosyllabes, et presque toutes ses phrases finissaient par ces mots :

« Ah ! dame ! il était bien bon monsieur le marquis ! C'est bien dommage que... Enfin ! »

A force d'insister, je parvins à lui faire dire que je ressemblais beaucoup à ma grand mère ; qu'elle était, comme moi, grande et brune, aussi énergique, aussi décidée.

« Mais dame ! ajoutait Madouard avec un sourire fin, madame la marquise n'avait pas été élevée comme mademoiselle ! »

Ce peu de mots auraient suffi pour me faire bénir mon aïeul de son amour sévère et protecteur. Sans lui, j'eusse été très-certainement bercée dans la mollesse ; j'eusse grandi dans cette atmosphère où tourbillonnaient Éva et son futile entourage. Cette facilité d'existence, que donne une grande position, eût été dans mes mains ce qu'est aux mains d'un enfant une lame aux tranchants acérés.

Souvent je parlais de ma mère ; à son nom, le vieux garde ne manquait jamais de sourire.

« Elle était bien bonne, disait-il naïvement ; elle tenait de monsieur le marquis ! »

Un jour, je lui demandai si ma mère, avant son mariage aux îles, aimait comme moi la lecture, le calme, l'occupation.

« Oh ! non, répondit-il, madame la marquise l'avait élevée comme on élève apparemment les enfants dans son pays. Mais la chère demoiselle, ce n'était pas de sa faute ! Ah ! si on ne l'avait pas attirée là-bas, nous n'aurions pas été si malheureux à Sombrailles.

Quand Madouard faisait allusion à ma grand'mère, il disait *on*, et lorsqu'il parlait de son vieux maître, il disait nous ; j'en étais touchée. Je lui demandai encore s'il se rappelait mon arrivée.

Certainement, dit-il, mademoiselle avait trois ans. Ah ! si je m'en souviens ! une robe blanche, un mouton dans les bras ; c'était votre jeu favori, qui vous avait consolée tout le long du bateau. Une dame vous tenait par la main ; monsieur le marquis vous a prise sur ses genoux, et lui qui ne pleurait jamais, il a tant versé de larmes que ça fendait le cœur ! »

Aux paroles du vieux garde, je pensais aux lettres de ma mère, et je comprenais mieux encore de quel milieu, de quelle éducation, de quelles ignorances, son grand courage m'avait préservée.

Outre mes promenades à pied avec Madouard, j'en faisais souvent avec la famille de Saint-Elme. Toute la vallée me fut bientôt connue, et j'étais enchantée des chemins couverts qui nous donnaient de l'ombre en plein

midi. M. de Saint-Elme, supportant difficilement la marche, n'était des nôtres que quand nous montions en voiture ; et souvent il avait la bonté de nous accompagner lorsqu'une course à cheval nous entraînait au loin.

Il me souvient à ce propos d'une halte que nous fîmes un jour dans les bois. Nous étions descendues de cheval, ma sœur et moi, — j'appelais ainsi Marie-Aimée, et dans ma pensée elle n'a pas d'autre nom. — Bernard gardait nos montures, et nous avions pris place sur l'herbe, à côté de M. et de Mme de Saint-Elme, qui nous conviaient au plus joli goûter qu'on pût imaginer. Deux enfants de Sombraïlles vinrent à passer ; ils cherchaient des fraises de bois, et se régalaient quand ils en trouvaient, tout en remplissant le petit panier que chacun tenait à la main. J'eus du plaisir à voir ces beaux enfants, pauvrement vêtus, mais de bonne mine et de belle humeur ; je m'amusai à leur donner des gâteaux et à les faire causer... C'est là que m'attendait un des plus douloureux étonnements de ma vie ! Après les avoir questionnés sur toutes sortes de choses usuelles, et en avoir reçu des réponses d'un remarquable bon sens, pour leur âge, je dis à la petite fille qui se nommait Émilienne :

— Sais-tu que tu as une âme ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? répondit l'enfant d'un air surpris.

— Sais-tu où l'on va, quand on a bien travaillé dans ce monde ?

— Eh ben, on va se reposer dans le cimetière ; dame, on a le temps !

Saisie de tristesse, je me tournai vers le petit garçon :

— Comment t'appelles-tu ?

— Jean-Paul.

— Eh bien, Jean-Paul, veux-tu me répondre ?

— Quoi donc ! dit-il avec un bon sourire et un regard fin.

— Est-ce que tu ne sais pas, toi, qu'il y a un Dieu et un ciel ?

La bouche encore pleine de fraises, l'enfant innocent d'un père très-coupable me répondit en riant :

— Papa dit que tout ça, c'est des bêtises.

— Va, mon petit ami, repris-je avec une douleur profonde, moi je te dis que c'est bien vrai. J'ai appris beaucoup de choses, j'ai lu de bien beaux livres, tu peux me croire.

Alors, pour me mettre à leur portée, je leur parlai des fruits de la terre, des moissons, de ces fraises de bois si fraîches et si parfumées.

— Qui donc fait venir tout cela ?

— Dame ! faut de l'eau, et puis du soleil par dessus.

— Mais qui fait les saisons, la chaleur, la pluie ?
— C'est que ça doit arriver comme ça.
— Et le soleil, la lune, les étoiles ?
— Ça s'est trouvé comme ça.
— Vos parents ne vous mènent jamais à l'église ?
— Ah ben oui ! l'on n'a pas le temps !
— Mais le dimanche ! on ne travaille pas ?
— Tout de même. Faut-il pas manger comme les autres jours ?
— Allez, mes pauvres enfants, leur dis-je avec une émotion subite, allez cueillir des fraises, et soyez bons, bien bons ! Dieu fera la grâce qu'un jour vous sachiez que je vous ai dit la vérité.

Émilienne et Jean-Paul s'en allèrent continuer un peu plus loin leur matérielle existence, pauvres sophistes de huit ans !.. Et moi, tout en pleurs, moi l'enfant de Sombraillles, par mon sang, par mon nom, je me sentis devant Dieu châtelaine, et je dis à mon tuteur : — Non, je ne puis ni ne dois être *heureuse*, si je ne fais pas tout au monde pour empêcher que la foi ne s'éteigne absolument autour du tombeau de mes pères. Aidez-moi, instruisez-moi. En quoi puis-je remédier à ce grand mal que je ne savais pas ?

M. de Saint-Elme m'expliqua les causes principales de cette plaie. Ce village était resté jadis nombre d'années sans pasteur. Un homme sans foi avait longtemps tenu l'école, et élevé dans le matérialisme la génération qui maintenant donnait les pères de famille. Une vieille femme respectable apprenait à lire aux petites filles du temps de mon grand-père ; mais elle était morte, on ne l'avait pas remplacée, et les filles allaient à l'école des garçons, où le nouveau maître, bien que muni d'un diplôme, ne se mettait pas en peine de leur donner la moindre notion religieuse. « Cela regarde, disait-il, les parents. » Or, dans les intérieurs, la faible voix de la mère, peu instruite et peu convaincue, était bientôt couverte par les jurements ou les ricaneries du père.

Ainsi grandissait cette population, paisible d'ailleurs, exempte des vices qui attirent la répression et font du moins réfléchir ; mais s'en allant inévitablement à cette absence *complète* de croyance qui fait l'homme pareil à son cheval, à part l'instinct plus développé qui le porte à perfectionner les instruments de son bien-être et à se rendre utile à ses semblables.

D'après ce qu'on, m'exposait, c'était de l'éducation des filles qu'il fallait d'abord m'occuper, afin de préparer des mères. Je résolus de parler le jour même à notre vénérable pasteur, lui qui si longtemps avait dit : « Quand la châtelaine viendra !.. »

A cent pas du château, je possédais une maison de simple apparence, avec jardin clos de mur. Je voulus y établir des sœurs, et fonder pour toujours à Sombrailles un moyen de donner une base chrétienne à l'éducation élémentaire, suffisante au village, et de faire dire à l'enfant qui ne sait rien encore : « Mon Dieu, je vous aime parce que vous êtes bon !

A vingt ans, les désirs sont vifs. Autour de moi, tout facilitait les démarches et la réussite. Quant aux petites oppositions, au mauvais vouloir de certains gros bonnets de bas étage, je pouvais trancher bien des difficultés avec un peu d'argent ; et, sans m'inquiéter des frais que nécessitait l'exécution d'une pensée bonne et utile, j'appelais tout simplement cela *jouir de ma fortune*, et je m'en tenais à cet égard aux conseils de mon grand-père. Donc, un mois après la rencontre d'Émilienne et de son frère cherchant les fraises de bois, trois sœurs de Saint-Vincent de Paul étaient installées à Sombrailles. L'une tenait l'asile pour les tout petits enfants, garçons et filles ; l'autre faisait la classe, et la supérieure, qui se nommait sœur Louise, visitait et soignait les malades. Une servante les aidait aux soins du ménage, afin de laisser tout leur temps à la disposition des trois œuvres.

Un de mes plaisirs était d'aller de temps en temps chez les sœurs, pendant leur récréation de midi ou du soir. Je fus vivement frappée de la grandeur morale de leurs obscurs travaux, et de la douce gaieté qui présidait à tout ce qu'elles faisaient.

Au milieu de ces paisibles occupations et de ces distractions innocentes, je me trouvais extrêmement heureuse. Cependant le bonheur ne me faisait pas oublier le passé.

Tous les quinze jours à peu près, j'écrivais à Mme Sainte-Hélène, à qui j'avais un continuel besoin de raconter ma vie, de dire mes joies et mes surprises. Elle me répondait de loin en loin quelques lignes, jamais froides, oh ! non, certes ! mais un peu laconiques. On, eût dit qu'elle se cachait de moi, comme la mère qui sèvre l'enfant, parce que le temps est venu. Quand je la priais de me donner son avis sur telle ou telle exigence de ma position, sur un usage, une coutume, elle me répondait :

« Ma chère fille, j'ai tâché d'assurer les fondations de l'édifice ; pour ce qui est de la surface de l'âme, c'est-à-dire de ce qui doit apparaître au monde, l'expérience nie manque ; les conseils donnés à distance sont presque toujours imprudents. Consultez Mme de Saint-Elme.

Ce que me recommandait le plus dans ses lettres ma mère d'adoption, c'était de ne jamais me lier intimement avec une femme frivole. Sans qu'elle me nommât Mme de Nélis, je sentais bien qu'elle la désignait ainsi. Au contraire, elle m'engageait à m'entourer de personnes qui eussent un jugement sûr, et qui sussent ne pas confondre la distraction avec la dissipation. C'est pourquoi elle fut joyeuse quand je lui annonçai que j'avais invité Solanges à passer quelque temps à Sombrailles. Cette excellente amie fut attendue avec une grande impatience par Marie-Aimée et moi. Son âge un peu plus avancé, sa sagesse, sa haute raison, lui donnaient sur nous une douce supériorité ; nous l'aimions par choix et par souvenir.

XIX. — VIE INTIME.

Mon invitation fut acceptée par Solanges avec une joie sincère. La seule difficulté, c'était de faire voyager la vieille cousine que tout le monde appelait, comme dans son jeune temps, Mlle Herminie ; car elle avait tout immobilisé, jusqu'à ce nom qui semblait désigner un autre personnage.

Mlle Herminie avait du mouvement une horreur instinctive, et se croyait perdue si elle bougeait. C'était bien, du reste, la meilleure créature et la plus commode qui se pût rencontrer à vingt lieues à la ronde ; c'était aussi la plus peureuse. Un peu endormie par nature et par choix, ses dispositions pacifiques avaient quintuplé sous un excessif embonpoint. Elle portait bravement un mètre vingt de ceinture et en riait de tout son cœur. Aussi plaignait-elle hautement les personnes maigres. Elle les croyait malades, et les engageait à suivre un traitement. Le sien, qui lui avait parfaitement réussi, consistait à *habiter*, comme une résidence obligée, son fauteuil, monument solide qu'elle avait fait faire en donnant les mesures, et pour avoir ses coudées franches. Du monument, elle allait trois ou quatre fois par semaine au jardin, faire vingt pas en long et en large, et s'asseoir pour se reposer. Le dimanche, en vertu du commandement, elle partait pour la messe, croyant faire un acte héroïque.

Esprit doux et conciliant, Mlle Herminie, à moins qu'elle ne fût prise par la peur, laissait volontiers à chacun toute indépendance d'idée et d'action ; se sacrifiant pour les autres, se comptant pour rien, et paraissant n'avoir aucun goût personnel, à part celui de l'immobilité.

Sa distraction, quand elle était seule, ce qui arrivait assez fréquemment, c'était une certaine Minette, chatte blanche fort bien élevée, citée par les auteurs du temps pour avoir eu toutes les qualités possibles, et pas un défaut. De cette affection partielle et aveugle, on riait. La vieille cousine riait aussi, et n'en continuait pas moins ce doux commerce d'amitié, auquel la blanche Minette se montrait aussi sensible que fidèle.

Lorsque, de loin en loin, Solanges allait dîner chez une amie intime, Mlle Herminie se donnait la joie d'inviter madame Minette, et la régalaient de son mieux. Yvonne, la vieille cuisinière, avait, comme cela devait être, un culte pour cette bête si spirituelle et si bonne personne. Le jardinier subissait le

charme, quoiqu'il s'en défendît par fierté masculine ; ne vantant jamais que son grand courage a poursuivre les souris jusque dans leurs retranchements. Vraiment sa majesté fourrée tenait une large place au logis, et, à l'exception de Solanges, qui hélas ! n'aimait point les chats, tous la croyaient à peu près nécessaire à leur bonheur. Et pourtant il advint qu'elle mourut, la pauvre ! Toutefois, au moment où nous sommes, il était question de la mettre en wagon ; car si à cette époque Solanges ne pouvait voyager sans la cousine, la cousine à son tour ne pouvait voyager sans la chatte. Connaissant cette faiblesse, j'avais adressé une invitation spéciale à Minette.

On ne se figure pas le trouble que jeta dans la baie aux Ifs la pensée d'un départ. Solanges trouvait que c'était la chose du monde la plus simple ; on lui prouva le contraire. Enfin, après huit jours d'hésitation, huit de préparatifs, et huit d'indécision, Mlle Herminie se résolut à tenter l'expédition, flanquée d'une quantité raisonnable de colis, et portant au bras Minette en un panier rond. On avait embarqué avec elle un morceau de veau cuit à point, et deux ou trois biscuits de bonne mine. Du tout elle se moqua, ne pensant le long du voyage qu'à la sottise des chats qui laissent leur maison pour celle d'un autre. Sans être poète, elle sentait *qu'il n'est point de petit chez soi*.

Lorsque Solanges arriva à Sombrailles, mon bonheur fut au comble. Nous nous retrouvions en trio, comme autrefois au couvent. La distance d'âge n'existait plus, et nous nous promîmes de jouir à notre aise d'une aussi douce Intimité.

J'avoue que l'idée de recevoir Mlle Herminie m'avait un peu gênée. De quoi vais-je lui parler ? me demandai-je avec anxiété. Mon trouble cessa au premier tête-à-tête, et je vis que la vieille demoiselle avait toujours sur le tapis deux sujets de conversation, sujets très-distincts, et néanmoins qui s'enchevêtraient à plaisir : *ma chatte* et *mon neveu*. Elle disait mon neveu parce qu'elle avait bientôt trois fois l'âge du jeune cousin, qu'elle aimait comme un fils. Ne sachant donc plus comment dire, elle l'appelait mon neveu, et lui, à l'exemple de sa sœur, l'appelait ma tante, suivant en cela la jolie mode de Bretagne.

Minette et Maximilien !... Ces deux noms revenaient sur les lèvres de la vieille fille sans qu'elle y songeât ; et il me fut d'autant plus facile d'entretenir la conversation qu'il ne s'agissait que d'écouter. Avec moi, la cousine se sentait à son aise ; nous avions, comme on dit, des atomes crochus. Elle profitait de ces crochets pour se plaindre à moi de

Maximilien, qui avait un grand défaut, un défaut capital, une manie, une originalité, une idée fixe : il ne voulait pas se marier ! C'était la question délicate, qui entretenait une guerre permanente entre Mlle Herminie et l'entêté célibataire ; et toute discussion finissait par cet oracle : — Que voulez-vous, ma tante ! je suis né vieux garçon. Le bonheur intime se sent plutôt qu'il ne se décrit ; c'est pourquoi j'aime mieux vous dire simplement : J'étais heureuse à Sombrailles, que de vous apprendre comment et pourquoi j'étais heureuse. Qu'était-ce en effet ? des riens qui ne s'écrivent pas : nous nous levions toutes trois à la fraîcheur, et nous nous donnions rendez-vous dans le parc, juste à l'heure où les oiseaux chantaient. Nous chantions aussi, et nous disions : Si Fauvette était là ! — Oui, elle eût été à sa place dans ce cadre sévère que formait le vieux château ; son regard eût illuminé ces allées sombres ; sa nature candide et rieuse eût complété l'ensemble. Mais il fallait attendre trois ans. Son père voulait qu'elle mûrit à l'ombre, et que, à part quelques semaines de vacances, elle ne quittât le couvent qu'à dix-huit ans.

Quand nous avions respiré l'air du matin, nous allions à l'église ; puis, après le premier déjeuner servi sous un bosquet, chacune se mettait à l'ouvrage, car nous avions été élevées dans le mépris de l'oisiveté. De temps en temps, nous nous donnions le plaisir de monter à cheval ; et comme je proposai à Solanges d'être de la partie, je vis Mlle Herminie perdre tout son sang-froid, et lui déclarer que cette innovation passait en témérité ce qu'on pouvait imaginer ; et qu'elle se devrait tenir pour certaine d'être rapportée sur une civière, les bras cassés et les jambes aussi. S'agissait-il des choses ordinaires de lavie, la cousine laissait à notre amie une latitude que méritait la sûreté de son jugement ; mais, en face de ce qu'elle appelait un danger, elle opposait la force d'inertie d'une borne. C'est pourquoi la bonne Solanges, par esprit de condescendance, ne voulut point monter à cheval.

A midi, nous déjeunions en famille ; après quoi, M. de Saint-Elme avait la bonté de nous faire en un quart d'heure un habile résumé de son journal, de peur que nous ne crussions, disait-il, que l'univers finit aux limites de Sombrailles, illusion qui aurait pu nous atteindre, car notre existence de campagne, par ce mélange de la vie intellectuelle et de la vie matérielle, était peu favorable aux combinaisons de la diplomatie ; et j'ai souvent pensé que toute passion politique se calmerait en face des animaux, des fleurs et de l'herbe ; mais hélas !... utopie !

Nos journées se passaient en lectures, musique, promenades et travaux à l'aiguille. Quelquefois une excursion dans les environs, ou une visite au loin. Tout était distraction, mais la pêche fut pour Solanges le plus doux plaisir. Elle restait des heures au bord de la petite rivière qui traverse le parc, et sa patience était assez souvent couronnée de succès. Mlle Herminie, ayant assisté en personne à cet exercice, n'avait pas pu venir à bout de le trouver dangereux ; et la passion se communiquant, nous finîmes par pêcher ensemble, sous les yeux de la cousine, qui approuvait fortement tout plaisir dont le mouvement n'est point la base. Elle était servie à souhait, car Solanges et sa ligne ne remuaient qu'à la dernière extrémité.

Vint le temps des moissons. Je trouvais beaucoup d'intérêt à considérer ces grands travaux, qui laissent à l'homme l'air, l'espace et la lumière. Thérèse vint passer ses vacances à Sombrailles, et mit le comble à la joie de tous. Nous allions de bonne heure aux champs, voir coucher dans le sillon ces belles-gerbes pour lesquelles on avait si souvent redouté les orages. A notre approche, les faux se taisaient ; les moissonneurs se reposaient un moment, nous échangeions quelques mots, et j'apprenais d'eux ces choses ignorées dans les villes et dont je ne me doutais pas. Nous leur portions quelquefois un petit régal, du vin meilleur que le leur ; ils étaient contents, et se remettaient au travail plus volontiers. Que mon rôle était doux à remplir ! Comment ne pas faire ce qui est facile ! adoucir le labeur de ceux à qui souvent ne manque, pour être bons, que d'être regardés sans indifférence et sans fierté.

L'usage en ce pays est que maître et moissonneurs finissent ensemble par un fête les travaux des champs. Je me hâtai de remettre en vigueur à Sombrailles cette coutume, forcément interrompue. Donc, le dernier jour de la moisson sur nos terres, je donnai rendez-vous aux paysans pour le lendemain matin ; et, après avoir réparé par le sommeil des forces qui semblaient épuisées, toute cette jeunesse me prouva qu'elle en tenait beaucoup en réserve pour s'amuser. Je fis dresser une tente, les femmes et les filles arrivèrent en costume de moissonneuses, mais bien fraîches, les cheveux soigneusement tressés, et couronnées d'épis et de fleurs des champs. Les garçons portaient aussi des épis à la boutonnière. Il y eut sous les arbres un déjeuner, où nous prîmes place. Ensuite on forma une ronde, et nous quatre, parmi les jeunes glaneuses, dansâmes un moment. Fauvette était ravie ! Puis nous laissâmes s'amuser en liberté notre société

champêtre, qui parut tout oublier dans ses joyeux ébats. Nous avions préparé des jeux de boule, de tonneau, un tir ; on en profita gaiement.

De peur que la joie ne dégénérait en licence, ce qui est inévitable lorsque manque l'éducation, mon tuteur me conseilla de terminer la fête bien avant le soir. Je vins donc au milieu des moissonneurs, et les congédiai, en tâchant de n'y pas mettre trop de mauvaise grâce. Je pense que, les bouteilles succédant aux bouteilles et les danses aux danses, ils fussent restés là volontiers jusqu'à minuit. Tout se passa selon mes désirs, et le matin du jour suivant, pas un garçon ne fut hors d'état de reprendre ses travaux.

Ces détails, je les retrouve en feuilletant mon journal, car j'avais pris l'habitude d'écrire fréquemment quelques lignes, où se photographiait pour ainsi dire ma vie. C'est en les relisant que je la refais pour vous, très-chère amie, qui me l'avez demandé, et qui m'aimez assez pour y donner quelque attention.

Nos voisins de campagne trouvaient Solanges fort sensée et spirituelle. J'étais Aère de cette, amie, et aussi de ma douce Marie-Aimée, qui dans sa lenteur de parole et de mouvements, semblait être le calme génie de Sombraïlles. Elle avait peu de goût pour la société, bien qu'elle s'y montrât sous un jour aimable. Son plus grand bonheur, en dehors de nos joies d'intimité, c'était de consacrer des heures à distraire son père qu'un peu de faiblesse attristait. Ce bon père n'acceptait qu'avec peine le gracieux dévouement de sa fille, et voulait avant tout qu'elle fût ma compagne déplaisir. C'est pourquoi, après le départ de Thérèse, notre gaie pensionnaire, Solanges nous ayant demandé de finir la saison chez elle, au bord de la mer, M. de Saint-Elme exigea, en se fâchant pour rire, que Marie-Aimée y vînt avec sa mère et moi. J'en fus bien heureuse, et je me faisais une fête de quelques semaines passées à la baie aux Ifs.

Au moment de partir, je pus juger de ce qu'était dans l'esprit de la cousine Herminie tout changement de résidence et d'habitude. Elle commença ses caisses, chefs-d'œuvre du genre, assez à temps pour n'avoir plus à sa disposition qu'un mouchoir de poche, quatre jours à l'avance. Toujours inquiète, elle s'étonnait du sang-froid de sa compagne de voyage, et pensait qu'elle lui ferait manquer le chemin de fer. Quant à nous, vu la différence d'âge et de mœurs, il nous parut opportun de profiter des derniers jours pour nous bien amuser. Il y eut à Sombraïlles de grands dîners, pas assez grands pour être ennuyeux. Mme de Saint-Elme savait prendre la mesure, connaissant depuis longues années l'entourage, elle me faisait

inviter ensemble des voisins qui, se retrouvant avec joie, s'égayaient volontiers. M'apprendre à recevoir sans fatigue et sans préoccupations, c'était le soin constant de Mme Saint-Elme, qui avait de l'aisance dans les manières et beaucoup de largeur dans l'esprit. Elle me disait souvent qu'un des inconvénients d'une grande fortune est de procurer de grands ennuis, si l'on s'attache trop aux détails, et si l'on s'assujettit aux choses, au lieu d'en jouir plus simplement.

Dans ces réunions, où je commençais à me sentir moins gênée, on se plaisait à faire des promenades en barque, au clair de lune. Ces messieurs ramaient, chantaient ; c'était un plaisir aimable. Le comique obligé était toujours la peur de la cousine, qui, se taisant par bonté, et un peu par respect humain, trépignait sur le bord de notre calme rivière, tandis que nous nous amusions.

Le temps volait. On se mit en devoir de transporter au chemin de fer Mlle Herminie, de plus en plus pressée, ses caisses et sa chatte. Minette ne parut point mécontente de son séjour chez moi, ce qui acheva de me gagner le cœur de sa paisible maîtresse. La bonne cousine me témoigna vraiment de l'amitié, et dans notre dernier tête-à-tête, tout ayant été dit sur la chatte, elle parla uniquement du neveu.

Si vous le connaissiez ! Ah ! je vous en supplie, quand vous le verrez, ne le jugez pas sur l'apparence. Il est si froid, si grave ! Maximilien, voyez-vous, c'est un trésor caché. Personne ne l'apprécie à sa juste valeur, parce qu'il est extrêmement modeste, et même un peu sauvage. Mon neveu, je puis le dire, est partout à sa place ; mais l'intimité est la seule où il se plaise. Quel cœur ! même dans l'enfance, il n'a pas coûté une larme à ceux qui l'ont aimé. Plus tard, il n'a connu que l'étude et la passion du bien. Moi, quand il vient passer quelque temps à la Baie, je serais au comble du bonheur si je pouvais oublier qu'il s'en ira ! »

Ainsi me parlait-elle de l'abondance du cœur, ayant soin de terminer le discours par le grand défaut, le défaut capital : « Il me désole ! Il ne veut pas se marier ! Lui parler d'une femme, c'est lui faire peur. Hélas ! je le pressens, il mourra vieux garçon ! »

De ce malheur, la cousine, bien que vieille fille, ne se fût pas consolée. A vrai dire, ces confidences m'amusaient beaucoup. Je m'accoutumais à juger favorablement cet homme à l'écorce rude ; ce que je savais de lui me donnait le désir de le rencontrer. Néanmoins, il ne devait point cette année

se trouver à la baie aux Ifs pendant notre séjour, car ses occupations le retenaient à Paris..

Les absents nous manquaient. Thérèse, en retournant au couvent, nous avait laissé des regrets ; et souvent nous répétions sous l'ombrage les noms de ceux qui n'étaient pas là. Solanges disait : *Maximilien* ; Marie-Aimée disait : *Fauvette* ; et moi je me plaignais de ne pouvoir réunir à Sombrailles les affections de tous ceux qui m'aimaient.

Au moment où nous allions nous séparer des chères habitantes de la baie aux Ifs, il arriva précisément une lettre de notre gaie pensionnaire, qu'on lut en famille, et que je retrouve jointe aux pages de mon journal. Thérèse, c'était une petite personne étrange ; un composé d'enfantillage et de sérieux, d'espièglerie et de sensibilité. Mme Sainte-Hélène la définissait : un cœur doux et bon, sous un éclat de rire. Voici sa lettre :

« Ma chère Valentine,

Votre petit billet, écrit entre deux parties dépêche, m'a fait tant de plaisir que j'ai demandé la faveur insigne de vous répondre tout de suite. On me l'a accordée, cette faveur insigne, parce que j'ai depuis hier *le grand cordon d'honneur*. Le miracle a frappé tous les yeux ; on m'honore !...

Me voilà donc, causant avec vous pendant que mes compagnes, simples mortelles, cherchent la solution d'un affreux problème d'arithmétique, que vient de leur poser Mme Sainte-Ursule. On dirait qu'elle les fait faire exprès. L'autre jour, c'était un boulet de canon dont il fallait préciser la vitesse ; je vous demande si

cela nous regarde ! Aujourd'hui, il tourne d'un chien qui a perdu son maître, je pense, car il trotte depuis six heures, et il est sur les dents, c'est bien naturel. Or, il s'agit de compter les pas qu'il a faits, étant donné le nombre de ceux qu'il fait en une heure ; question oiseuse s'il en fut ! Pauvre bête ! s'il était là, il s'étonnerait bien de ce que lui seul tire la langue ! Mme Sainte-Ursulene sait plus qu'inventer. Elle assure que le calcul, nous forçant à raisonner, forme notre jugement. C'est possible, je veux néanmoins déraisonner un peu avec vous, c'est si amusant. Vous n'êtes pas sévère ; vous savez ce que c'est qu'une pensionnaire, et vous lui passez ses enfantillages. Que vous avez raison !

Je vais vous dire les nouvelles du pensionnat, car vous avez beau avoir vingt ans, et être dame de Sombrailles, je sais bien, moi, que tout ce qui se

passé ici vous intéresse.

D'abord, je me suis mesurée hier à la porte du jardinier ; j'ai grandi, le croiriez-vous, d'un centimètre et demi, cet hiver ! je suis aussi grande que Virginie, plus grande même, car en se mesurant elle a gardé ses souliers, et moi je n'avais que mes bas. Je suis bien contente !

On nous a donné la semaine dernière une composition de style, qui m'a beaucoup amusée. C'était un sujet bien triste ; mais j'aime la tristesse, quoique je sois très-gaie. Une femme de pêcheur est sur la rive, avec son enfant. A travers la tempête, elle voit revenir la barque de son mari ; un coup de vent rompt le mât, la barque se brise sous les yeux de la malheureuse qui, toute à son désespoir, ne s'aperçoit pas que l'enfant est lui-même entraîné par les flots.

Ce sujet était si attristant que j'ai pleuré malgré moi en pensant que cela pourrait arriver. Quand je me suis vue à la dernière page de ma composition, je n'ai eu le courage de noyer personne. Je me suis arrangée avec une planche, qui a jeté le pauvre marin sur le rivage, et avec un bon chien, qui connaissait l'enfant pour avoir partagé sa soupe et qui l'a ramenée à sa maman en la tirant par sa robe. (C'était une petite fille, pour plus de commodité.) Ah ! que ne puis-je ainsi *composer* toutes les choses de la vie ! On ne verrait jamais pleurer personne. Tous les enfants conserveraient leur papa, leur maman, et toutes les femmes, leur mari. Je pense que ce doit être bien bon, un mari, ma chère maman aime tant mon papa !

Voulez-vous savoir de mes nouvelles, à moi ? Eh bien, j'aime toujours beaucoup la vie ; mais beaucoup, beaucoup ! cela vient peut-être de ce qu'on m'a nommée Fauvette, parce que mon cœur est naturellement joyeux.

Pendant que j'y pense, il faut que je vous parle de l'oiseau de la classe. Vous l'avez connu, ce cher pierrot à qui l'on a fait les honneurs d'une belle prison peinte en vert, dont il se serait si bien passé ! Vous étiez encore dans *la bonbonnière* quand nous l'avons attrapé, presque au sortir du nid. Il a grandi, grossi, il est charmant...pour un pierrot. C'est moi toute seule qui le soigne. Entre nous, je vous dirai que c'est fort ennuyeux, parce que cela revient tous les jours ; mais j'aime mieux m'ennuyer pour lui que de le voir manquer d'eau. Or, je me suis aperçue, et lui aussi, que quand il était soigné par la classe, chacune comptait sur sa voisine pendant que lui pâtissait. Il chantait le même air, faute d'en savoir un autre ; mais en lui-même il y

mettait d'autres paroles. Moi, j'entends la plainte dans toutes les langues, et j'ai dit : Compte sur moi, Pierrot. » Et Pierrot compte sur Fauvette.

Ma chère, il y a eu une affaire-incroyable ! Vous vous rappelez Cécile, la jolie petite espiègle, avec ses cheveux blonds qui lui tombent sur le cou ? Vous savez que c'est ce qu'on appelle ici *un bon diable*. Rumeur inouïe à propos de Mlle Cécile, et de ses petits sept ans. Mardi dernier, au beau milieu d'une leçon qui l'ennuyait un peu plus que de coutume, mademoiselle vase promener mi instant, avec permission. Elle aime le nouveau, l'inconnu. Sa jolie petite tête a résolu une action d'éclat. Elle imagine de tirer la corde de la cloche qui passe, comme vous savez, par le corridor, en perçant le plafond et le plancher. Voilà la cloche qui croit devoir sonner. Émoi général ! La communauté tout entière dresse l'oreille, et conclut à l'arrivée subite de quelque prélat de pays lointain, seul, cas où l'on appelle à l'improviste les religieuses au lieu ordinaire des réunions. Toutes, excepté les maîtresses de classe, quittent brusquement leurs occupations. La cloche parle, tout doit céder.

On accourt avec l'élan que donne l'obéissance, doublée cette fois du mystère ; chacune entre en silence, selon l'usage, dans la salle de communauté. On se salue sans mot dire, robe détroussée, manches baissées, grande tenue ! On attend... rien. Les vieilles s'étonnent, les jeunes ont envie de rire. La plus avisée finit par dire à la cantonnade : Mais, qu'est-ce que nous attendons ? — Personne ne répond. On éclate *in petto*, puis vient le fou rire, en même temps que madame, la supérieure, qui dépose toute solennité pour dire gaiement : — Allons-nous en, mes sœurs ; reprenons l'aiguille ou la plume ; c'est un tour de la petite Cécile. »

« Jusque-là, c'est le comique ; mais comme l'ordre du monastère avait été troublé, ce qui ne peut avoir lieu dans le cours des siècles qu'en cas d'incendie ou de révolution, on voulut faire un exemple. Mme la supérieure, accompagnée de deux personnages, choisis sur la raquette pour garder leur sérieux, monta à la petite classe ; elle y fit son entrée, avec la majesté que vous lui connaissez. On dit qu'il y avait de quoi rentrer sous terre ! Cécile, qui n'y rentra point, fut dans la même minute accusée, jugée et convaincue. Elle n'eut pour défenseurs que ses larmes et ses cheveux blonds !

Hélas ! ni larmes ni cheveux blonds ne furent entendus ! La sentence, une fois prononcée, s'exécuta sur l'heure, et l'infortunée fut impitoyablement coiffée de son petit bonnet de nuit pour trois jours. Trois jours de bonnet de

nuît ! Cela ne s'était jamais vu. Ce joli minois rose, tout attrapé d'être là-dessous au grand soleil, pleura beaucoup, puis alla demander grâce le matin du troisième jour ; et, après un discours bien senti, on lui accorda la faveur de finir sa punition à midi et demi, précisément à l'heure où l'on jouait *au chat perché*. Cécile fut reconnaissante, et, pour preuve, elle se percha.

Il y aurait encore beaucoup d'autres nouvelles à vous apprendre ; mais il faut croire que ce malheureux caniche, après lequel courait toute la classe, a retrouvé son maître, car la leçon de calcul est finie, et voilà, pour comble de bonheur, Mme Sainte-Claire qui nous arrive sa fatale *Grammaire des grammaires* entre les bras ! Or, elle n'entend pas la plaisanterie. Par conséquent adieu, ma chère Valentine, je vous remercie de vouloir bien m'écrire comme si j'étais, dites-vous, votre petite sœur. Veuillez offrir mon tendre respect à papa et à maman. Quant à Marie-Aimée, ayez soin de lui répéter trois ou quatre fois que j'ai le grand cordon d'honneur et qu'elle doit m'en complimenter par écrit.

Vous, chère Valentine, ne m'oubliez pas en vous promenant sous vos grands arbres ou en barque. Je tiens tant à votre amitié ! Si je pouvais penser que vous aimez mieux la pêche que moi, je me ferais poisson... En attendant je suis encore »

« FAUVETTE. »

XX. — CHEZ SOLANGES, LA MER, UN BON MÉNAGE.

Il était convenu que nous laisserions à Mlle Herminie le temps de se réinstaller dans son grand fauteuil, et que nous lui arriverions aussitôt qu'elle nous ferait signe. En effet, nous reçûmes une petite lettre tout affectueuse, et je partis avec un vif plaisir.

L'aspect de la baie aux Ifs eût été assez aride, si la mer, comme une grande âme, ne vivifiait tout ce qui l'entoure. La maison de Solanges, maison qu'elle tenait de ses parents, était grande, commode, et bien meublée ; on y vivait dans cette aisance large qui permet de passer la vie sans inquiétude et sans nul souci d'avenir. Mlle Herminie, de son siège monumental gouvernait si habilement qu'elle semblait prévenir tous les désirs de ses invités. Rentrée dans ses habitudes, et ne voyant rien qui lui fit peur, la bonne cousine recouvrait son calme, et me, paraissait, malgré ses petites manies, plus attachante que jamais. J'avais du plaisir à causer avec elle, et, pour tout dire, son influence fut persuasive au point que je me mis, sans m'en douter, à aimer d'amour tendre... sa chatte.

Il y a peu de caractères aussi charmants que celui de Mlle Herminie. On sortait, on rentrait, et jamais on ne voyait sur le visage de la vieille cousine un signe d'exigence ou de contrariété. Entourée : de deux ou trois petites tables supportant son tricot, ses livres, son pupitre, elle vivait au milieu de ces choses comme un préfet dans son département, pouvant atteindre à tout sans se remuer. Il y avait autour du fauteuil modèle ce qui suffisait à la partie intelligente et cultivée. Quant à la distraction extérieure, au repos des yeux et des doigts, aux délassements qu'exige une vie occupée, Minette se chargeait de tout.

La vie était douce à la Baie : du cœur, de l'esprit, deux bons serviteurs, une bibliothèque intéressante, le grand air, la plage, et des voisins.

Ce dernier point me préoccupait vivement. Solanges m'avait dit maintes fois qu'elle avait d'excellents voisins, avec qui elle nous ferait faire connaissance. C'était un des plaisirs que nous nous promettions, et Mme de Saint-Elme était particulièrement contente de me voir pénétrer dans un

intérieur calme et heureux. Les Alphy vivaient très-unis. On ne les citait ni comme de grands personnages, ni comme de riches industriels, ni comme de fastueux propriétaires ; on disait d'eux simplement : « C'est un bon ménage. » Il fut convenu que, sans tarder, nous irions leur faire une visite. Mais d'abord il fallait saluer cette principale habitante que je ne connaissais pas, et qui pourtant faisait tout vivre, tout produire, je veux dire la mer.

Quand elle m'apparut, cette grande chose qu'on appelle la mer, je ne sentis qu'un étonnement mêlé d'effroi. C'était un soir, à la marée haute ; elle accourait comme une ennemie qui veut en finir, et je me reculais instinctivement. Il y avait sur le rivage, à ce moment où les ombres descendent, des pêcheurs qui s'embarquaient. Pour ces hommes robustes que leurs compagnes attendaient, la mer était une intermédiaire entre la famille et la Providence ; elle leur donnait tous les jours du pain pour leurs enfants. A cause de cela, ils se fiaient à elle ; même ils la défendaient quand je disais qu'elle était effrayante. C'est qu'en effet elle n'était que troublée. Sa forte voix appelait les marins, leur promettant une pêche abondante ; ils sautaient dans leurs bateaux et s'en allaient contents.

Tous les jours je retournai sur le rivage et, pendant que je regardais la mer se soulever comme la poitrine d'un géant, il arriva que mes yeux, s'étant accoutumés à ces soulèvements, finirent par se reposer sur les flots, et ne virent plus de la mer que les beautés. Alors les réflexions me venaient en foule, et j'en notai quelques-unes dans mon journal. A la vue de l'Océan, je disais en moi : « Je te salue, créature d'eau, selon le terme de la sainte Écriture, créature d'eau que Dieu a bénie, et dont il a dit que cela était bon. En touchant du regard l'horizon, nous pensons que tu finis là, dans cette ligne grisâtre ; si nous gravissons la montagne, nous te voyons grandir, et, à mesure que nous montons, tu t'en vas ! tu t'en vas toujours !

« Ta course est-elle illimitée ? Non, c'est ton maître et le mien qui t'enferma dans ces ravins, où la vie s'agite en des myriades d'êtres organisés. Que tu me surprends, monde de la mer, baleine ou coquillage, remuant, glissant, sans rompre le silence de ces profondes demeures ?

Tes feux ? à qui les as-tu dérobés ? Mer, qui te fait phosphorescente ? Quand la nuit étend son grand voile, tu es plus belle encore sous ta parure d'étincelles.

Tes colères ? pourquoi te mets-tu en colère ? Combien d'hommes as-tu ballottés comme tes herbes marines, puis donnés en pâture à tes monstres !

Pourquoi es-tu à la fois trésor, route et tombeau ? Pourquoi ? Tu l'as dit ce mot encore plus grand sorti de toi si grande : — J'obéis.

Oui, tu n'es qu'un moyen. Celui qui te balance te fait calme, houleuse, terrible. Tu vas porter là ou là ce qu'il y envoie. Force aveugle, ta puissance est hors de toi, bien que tu sois ce qu'il y a de plus vaste sur ce globe où je ne suis qu'un atome. Et pourtant, des êtres qui me ressemblent t'ont défiée ; ils ont ; uni des planches, dressé des mâts, hissé des voilés ; ils t'ont bravée, et se sont enveloppés dans tes vagues, pour arriver jusqu'au dernier rivage. C'est l'atome qui fait cela parce qu'il pense, et que tu ne penses pas ; parce qu'il est âme et matière, et que tu es matière seule. Né ignorant, il s'instruit et se bat, jusqu'au temps où ce qui est chose plie devant ce qui est homme.

Qu'est-ce donc que l'homme ? Supérieur à la nature, parce qu'il espère plus qu'elle ne peut lui donner, il est formé de contrastes ; le présent ne le contient pas. En me considérant moi-même, je suis effrayée de ma grandeur et de ma petitesse. La nuit, si j'interroge cette voûte qui couvre ce que je sais, je me trouve en face de ce que je ne sais pas, et je dis : qu'est-ce que cela ?

Raison humaine, fière pourtant, et à juste titre, mes pressentiments te dépassent. Quand tu t'élances dans le vide, tu reviens tout émue d'avoir touché des créations, et tu m'apportes des doutes, des peut-être !... Ah ! laisse donc à l'homme la révélation ; laisse-lui la concision de la Genèse. Un nom a suffi à Moïse pour tout expliquer, dans une certaine mesure, car il a été fait plus que l'homme ne peut et ne pourra jamais comprendre ; c'est le nom de Celui qui est à la fois point de départ, voie, et but » :

« Dieu ! mon Dieu ! mer sans fond, océan sans rivage,
Salut ! Être infini dont la voix est l'orage,
Un souffle la tempête, un regard le soleil,
Salut ! Père des temps, à qui rien n'est pareil,
Qui traînes dans l'espace et les cieux et les mondes,
Toi dont l'œil sut mêler et féconder les ondes,
Dont la main secoua les cratères brûlants
Et sillonna les airs d'astres étincelants,
Salut ! mon front, altier jusque dans la poussière,
Est à jamais vaincu par toi, force première !

En tous lieux je ne vois que ta gloire, ô mon Roi,
Et dans l'immensité deux points : mon âme et Toi. »

Tels sont les souvenirs que je retrouve en feuilletant mon journal. Ces lignés, écrites sous une forte impression, me rendent mes pensées d'alors ; j'étais ravie du spectacle des flots. Ce qui m'est resté, c'est, pour la mer, une admiration calme, au fond de laquelle je sens plus d'effroi que de sympathie. Des champs à perte de vue reposent mieux mon esprit que cette immensité remuante et grondeuse. Je trouve le laboureur plus heureux que le marin, et s'il m'avait fallu choisir pour demeure stable le rivage ou la prairie, j'aurais choisi la prairie.

Mais je veux vous parler des voisins de Solanges, car celle image non plus ne s'est pas effacée ; elle vit en moi et me charme encore. Reverrai-je cette famille paisible et joyeuse ? Je ne sais ; mais l'oubli n'est pas possible, et, de tous mes souvenirs, celui-ci est un des meilleurs.

A peu de distance de la maison de notre amie, au point le plus élevé de la baie aux Ifs, simple village de pêcheurs, se trouve une construction moderne d'un aspect riant, véritable lieu de plaisance ; le caprice de l'architecte lui a donné l'apparence d'un chalet. La première fois que je vis ces persiennes vertes, ces balcons tournants, ces escaliers extérieurs, je fus charmée, et je dis à Solanges : « Il doit faire bon vivre là ? — Oui, me répondit-elle, il y fait bon vivre, et je vous y mènerai souvent. »

Ce confortable chalet était habité, comme il l'est encore, par une famille heureuse et bienveillante qui me reçut en amie, à cause de ceux dont j'étais entourée. Ah ! j'ai lu de belles pages dans ce livre de la vie qui s'ouvrait si facilement devant moi ; je crois encore aujourd'hui que la plus belle, c'est le chalet ! Bons habitants de cette simple et gracieuse demeure, bien plus que l'opulence et le grand monde, vous m'avez arrêtée au passage. Ce que vous avez touché en moi, ce n'est ni l'esprit, ni la vanité, c'est le cœur.

J'ai dit que l'habitation de Solanges est voisine de la mer ; le chalet de ses amis, construit sur les hauteurs, fait face aussi à l'Océan, mais d'assez loin pour que la végétation reprenne ses droits, car il y a comme une opposition tacite entre les gazons et la mer. On dirait que la nature craint de ne pouvoir distraire l'homme du spectacle de l'immensité. Après avoir gravi pendant cinq à six minutes une côte douce par un chemin tournant, on se trouve au centre d'un panorama splendide. Derrière soi, des sommets couronnés de verdure ; à droite et à gauche, des allées jeunes encore, mais

déjà ombreuses ; au milieu, le chalet simple comme le réveil d'un poète qui a vu en songe la Suisse. Tout autour, des fleurs, et là-bas, dans ce beau lointain qui paraît toucher le ciel, un énorme lit dans le sable, où se couche la mer toujours agitée, fiévreuse, et qui semble hésiter sans cesse entre nous fuir et nous chercher.

Quand, à la marée haute, on aperçoit quelques bateaux pêcheurs et que la lune dessine leurs silhouettes noires et leurs blanches voiles, l'âme s'éprend d'amour pour la vie, de cet amour élevé qui domine le monde matériel, et ne voit en ses splendeurs qu'une salle d'attente.

Je me rappelle ces beaux tons de verdure, diversifiés comme les nuances d'une tapisserie ; ces routes se bifurquant pour aboutir à quelques habitations isolées, ou à quelque vieux sanctuaire élevé par les pères qui croyaient, et gardé par les fils qui doutent, jusqu'à ce que la douleur leur arrache un cri à Notre-Dame de Pitié. Je vois ces sentiers qui se croisent sous les pas des rares promeneurs, ces coins charmants où la nature s'est fait des bosquets pour jouer avec la brise ; ces jardins qui s'en vont à mi-côte ; tous étonnés eux-mêmes de leur pente et des festons que l'art y a jetés. J'ai passé de bien belles heures à traduire mot à mot ce grand livre de la création, que vous avez signé, mon Dieu ! je me sentais toute petite devant ces lointains, et j'appréciais ce sentiment de l'existence qui dépose en nous la certitude des lointains à venir.

D'en haut, tout s'adoucit dans-les tableaux terrestres. Ce qui me frappait sur ces hauteurs, quand venait le soir, c'était de n'entendre plus rien de vulgaire ; nul cri d'enfant malheureux ou battu, pas même la plainte des animaux. Le soir tout dort. C'est alors qu'il fait bon regarder, l'image ôtée, ce beau cadre dans lequel nous sommes enfermés. Rien n'apparaît encore à l'horizon de l'âme ; mais on a fait taire ce qui se heurtait, et quand elle écoute, elle entend Dieu.

Il y a, en ce monde, des contrastes. Souvent l'aigreur et l'injustice se trouvent au milieu d'un cercle de fleurs. Au chalet, tout était harmonieux. Les tons du paysage ne se fondaient pas mieux que les caractères des bons habitants. M. et Mme Alphy avaient l'un pour l'autre cette amitié sûre, qui va d'un pas égal entre les événements de la vie. Ils s'étaient mariés sans enthousiasme, mais avec ce consentement parfait qu'on donne à ce qui est sympathique, et se connaissant assez pour apprécier les nuances et ne pas se faire illusion sur les petits défauts inhérents à chacun de nous, que l'exaltation ne voit qu'au lendemain.

Les caractères des deux époux, tout en se faisant des concessions, avaient gardé ce qui leur était propre, mais sans absolutisme. Très différent à la surface, ils se complétaient plus qu'ils ne se gênaient. Vingt ans avaient passé sur cette union ; une fille unique était déjà mariée, et revenait au chalet comme ces oiseaux captifs qui ont aimé la cage, et y rentrent exprès de temps en temps quand on leur a donné la liberté.

Cette fille unique et bien-aimée avait, lorsque je la vis pour la première fois, un petit enfant dans les bras. Mère et enfant, tout cela était si jeune, si frais, si charmant, que j'en demeurai ravie. La maman avait au plus dix-neuf ans ; le bébé, deux mois à peine ; il était si court, si mince, si léger ; presque rien ! assez seulement pour qu'on pût dire, d'un air de béatitude : — Je suis grand mère !

La chère Mme Alphy se redressait fièrement quand elle prononçait ce nom, qui ne semblait pas fait pour elle. Nous en riions tous. Pas un cheveu blanc pas une ride, pas une habitude ; de plus, elle était petite et rondelette, avec la physionomie la plus ouverte et la plus gaie qui se pût voir.

N'ayant donc point le physique de la charge, Mme Alphy n'en promettait pas moins delà remplir avec une rare perfection. Elle y mettait son beau cœur tout entier, et se surprenait à sentir les mêmes joies qu'aux premiers temps de son heureux mariage. Quand elle berçait le petit Christian, il lui semblait encore bercer Noélie ; et deux fois l'aimant, pour lui et pour sa mère, elle lui chantait la chanson qui autrefois endormait sa petite maman ; et le bébé dormait aussi, ne sachant rien encore que le balancement de ces genoux bien-aimés, qu'il ne distinguait pas quand il passait des uns aux autres. Heureux Christian, tu m'as charmée. Le premier tu m'as fait entendre ces voix qui parlent à la jeune fille des plus saintes espérances. Endormi tout près des roses, en face de la mer, tu semblais me dire : — Jeune chrétienne, Dieu cachera sous d'autres formes enfantines des âmes immortelles, et le les confiera peut-être.

Moi, sans frayeur, je répondais tout bas : Enfant, qu'elle est grande ta mère ! Te protéger, t'armer pour le combat ; puis, à force de t'aimer, décider presque la victoire. Voilà donc ce qu'est le mariage chrétien ? — Tu t'éveillais quelquefois en pleurant, petit ami ; alors je cueillais une rose, j'en ôtais les épines et je la faisais courir légèrement sur ta robe blanche ; tu oubliais tes peines sans apparence et sans nom, et tu regardais la rose.

La grand mère du cher petit était, malgré son titre vénérable, l'amie intime de Solanges. L'une étant jeune de caractère, l'autre d'une raison

prématurée, la distance n'existait plus. On se voyait deux ou trois fois chaque semaine. Tout menait au chalet, tout menait chez Solanges. Ces allées et venues étaient la distraction, d'un bout de l'année à l'autre ; un repas tous ensemble, une excursion lointaine, c'étaient les fêtes.

M. et Mme Alphy ne passaient point pour être riches ; mais ils avaient, comme Solanges, cette aisance large qui rend indépendant, et s'étaient gardés de ce fléau envahissant qu'on nomme le luxe, et qui fait souvent de la vie, intime une prison dorée. Tout était propre, soigné, mais d'un entretien peu coûteux. On évitait ainsi la fâcheuse nécessité d'avoir un nombreux personnel. Chez les Alphy, il y avait un peu plus que le nécessaire, et l'on trouvait que c'était assez. Ils n'étaient pas installés d'une façon brillante ; mais un ou deux amis ne les gênaient pas. Les enfants venaient chez leurs parents sans être attendus, et recevaient l'hospitalité pour autant de jours qu'ils la demandaient. Au chalet, il y avait toujours place à table et au foyer. On n'appelait pas cela être riche, mais être heureux. En réalité ; on faisait beaucoup avec une fortune médiocre, gérée par deux bonnes têtes et deux grands cœurs.

A l'angle droit de la maison se trouvait un kiosque, dont l'amie de Solanges avait fait son domicile particulier. Bien que tout lui appartînt, Mme Alphy ne disait *chez moi* qu'en parlant de ce kiosque, et tout le monde répétait par imitation chez madame. Rien d'aimable comme ce kiosque, avec sa parure de fleurs et ses fantaisies orientales. Un peu de luxe était permis, mais là seulement ; et les amis du chalet se faisaient un jeu d'embellir cette jolie résidence, par ces inutilités gracieuses qui redisent les noms de ceux qui nous aiment.

Le kiosque, c'était le caprice unique de Mme Alphy ; n'en trouvant qu'un, son mari l'avait adopté ; s'il en eût trouvé deux, il les eût mis à la porte.

On le voyait au contraire prendre plaisir à orner lui-même cet élégant réduit, à y réunir tout ce qui pouvait être agréable à la chère *grand mère*. Il faut dire que ce nom charmait Mme Alphy, à ce point que, depuis la naissance de Christian, les intimes l'appelaient grand mère avec un sérieux risible. Moi-même, je finis par oser me servir de cette appellation, qui ne manquait jamais de faire prendre un tour agréable à l'entretien.

Souvent Solanges, Marie-Aimée et moi, nous allions au chalet passer l'après-midi, et nous y emportions notre ouvrage. On commençait par s'établir dans le kiosque, dont les glaces sans tain laissaient voir les pentes

fleuries qui nous entouraient, les lointains et la mer. On s'installait si bien qu'on aurait été pris du désir de ne plus remuer, s'il n'y avait eu au dehors mille attraites qui motivaient l'inconstance, entre autres un excellent piano au salon.

On organisait de petits concerts d'amateurs, précisément ceux dont on dit qu'il faut se méfier. Solanges était l'orchestre obligé, et nous chantions. Marie-Aimée, qui n'avait pas de voix, nous rendait le service d'écouter, c'en est un grand. M. Alphy faisait la basse, *grand mère* le médium, et moi le soprano ; nous nous en tirions comme nous pouvions, nous trompant quelquefois tous les trois ensemble. Nous n'en trouvions pas moins un plaisir bien réel à déchiffrer de belles partitions, ou des chœurs de musique sacrée. Il n'était défendu ni de rire, ni de s'arrêter court, on ne s'en gênait point.

Les années suivantes, le bon Maximilien se trouvait au milieu de nous, la chose prenait un tour plus sérieux ; il chantait de sa voix parlante et sympathique ces beaux airs dont on ne se lasse pas, et qu'on redit longtemps en sa mémoire quand le cœur est touché d'amitié pour toujours.

Parmi les distractions journalières qui jetaient du mouvement autour du chalet, il y avait de jolis animaux, tous heureux d'être là. En ce lieu, on ne sentait pas la captivité, tant étaient souples les chaînes. Il paraît que dans ce royaume microscopique, dont Mme Alphy était reine, les sujets se montraient assez raisonnables pour qu'on leur accordât, sans leur nuire, beaucoup de liberté. Ils ne se mangeaient pas les uns les autres ; les petits respectaient les gros ; les gros protégeaient les petits ; c'est bien de l'esprit pour des bêtes ! les hommes en conviendront.

Un perroquet trônait sur un perchoir, d'un air de grand seigneur ; comme il savait son monde, on lui permettait de faire les cent pas sur la pelouse, et sa robe grise, aux reflets chatoyants, y faisait fort bonne figure ; de temps à autres, il parlait à la cantonna de d'un ton solennel qui donnait envie de rire. Du reste, il riait lui-même aux éclats, toussait, sifflait, éternuait, et finissait par pleurer pour achever de nous ressembler.

Un joli lapin blanc se promenait à ses heures entre les fleurs et la verdure. Il n'aimait pas le perroquet ; on ne se saluait pas. A son cou, un collier rouge portant grelots ; sur sa robe de neige, pas une tache ; de la tenue, de l'élégance, un vrai personnage digne et réservé. Ayant reçu des maîtres le droit de toucher à tout, il se montrait discret comme les gens heureux et quelque peu blasés. Souvent, quand nous nous promenions, il nous suivait,

se prenant je crois pour un chien. Mais la nature est toujours là : si l'un de nous frappait dans ses mains, le lapin gentilhomme redoutait une catastrophe, fourrait sa tête sous une touffe d'herbe, et se jugeait prudent. Qui donc aurait voulu te faire du mal, pauvre petit ? je crois d'ailleurs qu'au chalet les plus mauvaises natures se fussent réformées, car la bonté engendre la bonté.

Dans cette belle campagne, on se sentait vivre. Ce n'était pas la mollesse, c'était la paix. M. Alphy jardinait avec un goût toujours croissant, et obtenait de fort beaux résultats. Autour de lui on travaillait, on lisait, on occupait le temps d'une façon souvent utile, toujours intéressante, et les jours étaient bien employés.

C'est dans cette jolie solitude que je me suis formé l'idée la plus juste de ce qu'on appelle *un bon ménage*. M. et Mme Alphy restent en mon souvenir comme un type de ces unions heureuses et paisibles qui honorent la société. Ils faisaient peu de bruit ; mais que de simple et réel bonheur dans cette vie calme et pleine ! Au chalet, la douceur de l'existence ne rendait point égoïste ; on se félicitait d'être heureux, et pour en remercier Dieu, on faisait du bien. Plus d'une fois, à la manière dont le pauvre se vit secouru, il dut se dire : — On est riche au chalet !

Heureux chalet, doux enclos, bon ménage, c'est jusqu'au soir de ma vie que je vous aimerai, et que, retournant en esprit sous la tente de l'amitié, je bénirai la Providence qui m'y conduisit pour me faire voir sous son jour le plus vrai la bonté, la franchise, et toutes les vertus du foyer.

XXI. — EN ITALIE.

De retour à Sombrailles, nous trouvâmes mon tuteur souffrant, et Marie-Aimée n'eut plus d'autre pensée que de le distraire. Ce qui contrariait le plus M. de Saint-Elme, c'était de ne pouvoir me faire voyager en Italie, car je le désirais vivement. Mais, je me fusse reproché toute ma vie d'accepter ses offres, et de lui occasionner des fatigues qui eussent certainement aggravé son état maladif.

Sur ces entrefaites, j'atteignis ma majorité. Un an s'était écoulé depuis ma sortie du couvent, et il me semblait qu'il y en avait dix, tant j'avais vu et compris de choses, tant mon esprit s'était ouvert à de nouvelles idées. Néanmoins, les jours avaient été si faciles que je ne les avais pas senti couler ; c'est la double et contradictoire sensation que j'ai constatée mille fois par rapport à l'appréciation de la durée du temps.

Rien n'était plus raisonnable ni plus doux que l'autorité de mon tuteur. Loin de m'en plaindre, j'étais, comme je le suis encore, on ne peut plus reconnaissante de ses soins, de l'habileté avec laquelle il avait géré et doublé ma fortune, et surtout de la protection et de l'amitié que je trouvais sous son toit.

Dans ma pensée, nos rapports, bien que j'eusse vingt et un ans, ne devaient point changer ; je le lui dis avec chaleur lorsqu'il me rendit mes comptes. Encore inexpérimentée, je m'appuyais sur lui, comme le faible sur le fort. Cependant, avec cette finesse d'observation qui se cachait sous la bonhomie, il paraissait ne pas ajouter foi entière à mes paroles ; non qu'il doutât de ma sincérité, mais il se méfiait, disait-il, de ma belle cousine et de l'hôtel de Ménilda. Alors je me fâchais, et lui n'en continuait pas moins de dire :

« Ma chère enfant, vous ne savez pas combien il est facile de se laisser séduire par l'esprit du monde, qui est un esprit de fascination ! vous ne vous connaissez pas encore, croyez-moi. La lutte approche ; je l'ai retardée autant que j'ai pu ; maintenant il faut vous battre. »

La lutte vint, hélas ! et je ne sus pas la soutenir. Quelques semaines après l'époque de ma majorité, je reçus de ma tante de Ménilda une aimable lettre m'appelant auprès d'elle, et me disant que, d'après le désir souvent

manifesté par moi de voir l'Italie, elle espérait que je voudrais bien compléter la famille, et aller avec eux tous y passer l'hiver. On m'attendait, on ne partirait pas sans moi. Éva se réjouissait à cette seule pensée ; Oscar, Arthur, les deux jeunes femmes, les enfants eux-mêmes, et en particulier la jolie petite Odette, tous me suppliaient, et je fus extrêmement sensible à cet appel.

Aucune occasion meilleure ne pouvait à coup sûr se présenter ; un refus eût été un froissement ; j'acceptai, et il fut arrêté que je partirais de Paris avec ma tante et ses enfants la semaine suivante.

Je ne saurais dire la tristesse de Marie-Aimée pendant ces quelques jours. J'avais beau lui répéter que ce n'était qu'une absence momentanée ; elle me répondait : « Tu aimeras tant ta cousine de Nélis que tu ne voudras plus la quitter ! » — Je me moquais d'elle en l'embrassant, et ne cessais de lui redire qu'à mon retour de Naples je reprendrais ma belle chambre de Paris et ma douce vie sous le toit de son père. Elle avait tant besoin de me croire qu'elle se laissa persuader.

Avant de partir, j'allai dire adieu à Mme Sainte-Hélène ; je la trouvai inquiète à mon sujet : elle aussi me prédit l'influence qu'allait avoir sur moi Mme de Nélis, entourée de son cercle intime. Cependant elle fut loin de me désapprouver, puisque mes relations avec ma famille étaient dans l'ordre de la Providence.

Je lui appris qu'à Naples, où nous passerions l'hiver, on retrouverait un ami de mon cousin Walter, celui précisément qu'on voulait me présenter, et que ma tante regardait comme un excellent parti pour moi. Ma mère adoptive ne répondit point, mais poussa un soupir profond, comme une femme qui voit que son enfant va souffrir, et qui ne peut le soustraire à la douleur. En la quittant, je répétais ce que j'avais dit à Marie-Aimée. Cependant je ne parvins pas à dissiper le nuage ; ce départ semblait à Mme Sainte-Hélène beaucoup plus triste que celui qui m'avait séparée d'elle à vingt ans.

Enfin, je m'arrachai à cet amour sérieux qui m'enveloppait de toutes parts, et je dis adieu à Paris, un jour de brume, pour m'en aller dans la plus aimable compagnie, vers cette ville dont les poètes ont dit : Voir Naples, et mourir.

Le propre des voyages est de changer le cours des idées, d'en faire naître de nouvelles à la vue des sites nouveaux, et de rejeter dans un lointain toujours fuyant les pensées qui, au départ, occupaient uniquement l'esprit.

Qu'on juge de ce que j'éprouvai au milieu d'un groupe de voyageurs, les plus gais, les plus charmants ! Je n'entreprendrai pas de vous parler de l'Italie et de ses beautés, de Naples et de ses enchantements. D'autres ont dit infiniment mieux que je ne pourrais le dire ce qu'est cette terre des surprises, qui garde à chacun ce qu'il aurait choisi. Ciel pur, beau climat, suaves parfums, doux parler, tout me charma, et quand je rencontrais des bandes de jeunes filles, au teint brun et lumineux, aux colliers de perles, aux couleurs éclatantes, il me semblait que je voyais s'animer un paysage d'un de ces grands peintres qui ont idéalisé la nature.

Mes cousins de Ménilda, en vrais touristes français, m'apprenaient en jouant une foule de choses que j'ignorais, et comme je ne leur demandais pas d'être des hommes sérieux, je ne les trouvais jamais en défaut. Je gagnai vraiment dans ces entretiens, que l'on supportait autour de moi à cause de leur forme enjouée. Mes cousines, Adèle et Lucie, se moquaient bravement de messieurs leurs maris, dès qu'ils laissaient prendre à la conversation ce ton grave dont moi seule je sentais le besoin ; les enfants venaient tirer les pans de leurs habits, et l'on recommençait à rire.

De tous ces caractères jeunes, le plus jeune était certainement celui de ma tante elle-même ; c'était une de ces natures très-bonnes, indulgentes, serviables, mais en qui *l'enfantillage* demeure à l'état latent, et reparaît en toute occasion. Cette bonne tante, me trouvant trop réfléchie, avait entrepris de me rajeunir, comme elle disait, car la jeunesse était pour elle le synonyme de la folie. Bien qu'elle fût d'un âge assez avancé, elle ne redoutait aucune fatigue ; on la trouvait toujours disposée à un plaisir quelconque ; une seule chose était absolument au dessus de ses forces : être seule. Le silence, l'immobilité, la réflexion, ces trois choses lui étaient également antipathiques ; et, dans la sphère où (je gravitais, si Mlle Herminie était le pôle nord, ma tante pouvait assurément passer pour le pôle sud. Quel singulier contraste formaient ces deux existences !

Éva était aussi légère sans doute, aussi irréfléchie que la société qui l'entourait ; mais elle les surpassait tous par le cœur. Son éducation, brillante à la surface, s'était faite un peu partout, particulièrement dans les romans et au théâtre. Sa mère, avec les meilleures intentions, avait prétendu ne la contraindre en rien. Elle suivait donc le flot, pauvre jeune femme, honnête par instinct, mais éprise de cette fumée enivrante qu'on appelle *le succès*. Bien pardonnable en sa vanité, car elle ignorait à peu près les choses qui ne sont pas de la terre, elle bornait son ambition aux hommages, à

l'encens ; et ces hommages et cet encens lui venaient de tous côtés. Riche, belle, aimable, nul ne la voyait avec indifférence. Moi-même, en cherchant ce que je trouvais de plus enchanteur sous le ciel d'Italie, je finis par lui dire : « C'est toi. »

Elle n'avait ni la platitude d'esprit de la coquette, ni la petitesse de la femme jalouse. Partout elle se sentait reine, et régnait, mais simplement, comme ayant droit. Cela se faisait sans écraser, sans exciter l'envie. Tous les regards se tournaient vers elle dès qu'elle apparaissait dans un lieu public ; et les autres femmes, à part les esprits étroits, avouaient qu'elle était avant tout sympathique. Et puis dans ce cœur, qu'on n'avait pas formé, Dieu avait jeté des trésors de bonté, de générosité ! Éva était bonne par besoin ; elle avait grand pitié des malheureux. Elle ne les cherchait point, parce que c'eût été gênant et ennuyeux ; mais quand elle croyait en avoir rencontré, elle avait une véritable peine, et voulait aussitôt les soulager, même en se trompant, même en y mettant cette chaleureuse et subite imprudence qui est le fait des âmes facilement émues.

Quand j'eus passé quelques semaines au milieu de ma famille, je me sentis tout autre. La légèreté d'esprit dont j'étais entourée me faisait paraître à mes propres yeux par trop calme et par trop raisonnable. Adèle et Lucie ne cessaient de se moquer de ce qu'elles appelaient mon austérité monacale ; et, quoique je n'attachasse pas beaucoup de prix à leurs paroles, je finis par me trouver si différente des autres, à l'intérieur surtout, qu'insensiblement je crus aussi qu'il y avait en moi quelque chose d'excessif.

Notre vie était un en l'air sans fin. Les Ménilda connaissaient toute la terre, et surtout la société étrangère qui, à Paris, faisait le noyau de leurs relations. Je me trouvai donc lancée dans un tourbillon.

Nous vivions plus chez les autres que chez nous ; c'était ce que ma tante appelait : *aller voir la lanterne magique*. Elle trouvait que, quand on reste en famille, on ne sait que dire et l'on s'ennuie. Elle s'ennuyait, il est vrai, dès que lui manquaient le bruit, le mouvement, les nouvelles, et ces histoires piquantes que l'on se passe l'un à l'autre, en parlant tout bas, et que tout le monde sait le soir.

Il y avait à peu près un mois que je vivais dans cet entrain, lorsque me fut très-sérieusement présenté par ma tante le plus élégant cavalier que j'eusse encore vu. Beaux traits, beau port, façons princières, tout se trouvait réuni. C'était un Italien, vivant à Paris, et mêlé à la société du sport, dont faisaient partie mes cousins. Rien de plus propre à fasciner que cette nature souple,

affectant je ne sais quoi de doux et de calme, qui ressemblait à la possession de soi-même. On ne me parlait de lui qu'avec de pompeux éloges ; et ma tante en faisait tout bonnement *un saint*, parce qu'elle l'avait aperçu un dimanche à Saint-Janvier, dans un moment où il ne lorgnait personne.

Ce jeune homme, qui d'abord ne voyait intimement que Walter, avait commencé à fréquenter l'hôtel de Ménilda vers le temps où j'allais sortir du couvent, et où l'on parlait dans ce cercle d'une riche héritière élevée derrière une grille, et victime de la bizarre volonté d'un aïeul. Dès lors, l'étranger s'était rapproché plus encore de Walter, esprit doux et facile à subjuguer.

Staoli avait sur mon cousin le grand avantage de la dissimulation, tandis que M. de Nélis, uniquement rieur et léger, agissait toujours sans habileté comme sans malice. L'étranger passait pour un homme riche, très-bien posé, digne d'une haute considération ; on lui tendait la main, on le saluait, on tenait à honneur d'être distingué par lui. Ma tante était subjuguée par ses manières doucereuses, et le piquant de son accent méridional. Il parlait agréablement, avait de l'esprit naturel, chantait l'italien avec un rare talent, et dansait à ravir. Donc, ce devait être un mari modèle ! c'était la conclusion de tout mon entourage. Je ne le pensais pas ; mais je me laissai bientôt circonvenir par ces jolis riens qui donnent le change. Je le voyais sous le jour le plus favorable. Ce que je voulais, il le voulait aussi. Comme j'avais appris un peu d'italien au couvent, il entreprit de me faire progresser ; et souvent il m'aidait à traduire. Je ne voyais, sous cette fine enveloppe, rien de ce qui nous choque, nous étonne, ou nous lasse. Le bon Walter disait : — « Ce diable de Staoli ! je ne sais pas comment il fait son compte ; on ne lui connaît pas un défaut. »

Inutile de dire que l'Italien se trouvait partout où nous allions. Habitant le même hôtel, nous nous rencontrions, comme fortuitement, quatre ou cinq fois par jour. Il nous saluait avec infiniment de grâce, nous offrait ses services ; et ma tante ne manquait jamais de me dire en riant, dès qu'il était parti : « Ce Staoli me ferait perdre la tête, si j'avais seulement cinquante ans de moins ! ma chère, il faut que la tienne soit solide ; je t'en fais mon compliment. »

Ces plaisanteries me laissaient impassible, à cause de la grande habitude que j'avais de maîtriser mes impressions ; mais ma tête était elle réellement bien solide ?

Éva n'était pas dupe de mon calme apparent ; et, sans approfondir quoi que ce fût, elle se demandait déjà quelle toilette ravissante elle porterait le jour de mes noces.

Oui, l'ami de Walter fut pour moi un écueil dangereux, contre lequel je me fusse brisée, si la bonté de Dieu n'eût détourné d'un coup de vent mon esquif. A force d'entendre vanter Staoli, de le voir mêlé à notre intimité, tantôt chantant ses douces barcarolles, tantôt me lisant en italien de beaux passages de Métastase ou d'Alfieri, je finis par m'accoutumer à sa présence. Il y a dans un homme faux qui a entrepris de se rendre aimable et de se faire agréer, une singulière puissance de volonté. Jamais il ne sort de sa voie ; ce qu'on prend pour hasard est amené de loin ; et ce rôle, mieux il est joué, plus aisément nous captive. Staoli était bon acteur.

A vrai dire, la patrie de Dante et de Pétrarque ne fut pas pour moi ce qu'elle eût été si j'eusse eu l'esprit parfaitement libre. J'avais eu l'intention de voyager en prenant des notes, et de reconstruire à tête reposée mon voyage ; mais on tournait en ridicule tout projet d'étude et de réflexion. D'ailleurs, la vie commune était à l'ordre du jour ; et c'est à peine si je trouvais un quart d'heure de silence et de solitude pour écrire de loin en loin à Mme Sainte-Hélène et à Marie-Aimée, Elles me répondaient ; leurs lettres étaient toujours une joie. Cependant j'avoue que mes sentiments n'étaient plus absolument les mêmes.

Cette vie d'Italie, entourée de ma famille, avait changé, non le fond de mon être, mais la surface. Je voyais dans les ombres du passé ces années que j'avais crues belles, et qui me semblaient maintenant bien sévères. Je comparais l'animation de mes compagnons de voyage à l'existence un peu grave des Saint-Elme, les saillies et la piquante vivacité d'Éva à la lenteur aimable de ma sœur adoptive. La séduction de l'heure présente était telle qu'en vérité j'eus pour un temps un bandeau sur les yeux. On m'offrait l'image d'une vie si gracieuse ! *S'amuser*, voilà tout.

Quelquefois ma tante, en admirant avec moi la situation de Naples, parlait de s'y fixer pour toujours. Si je paraissais partager ce caprice, Staoli entraînait aussitôt dans mon idée. Moi, désarmée devant le grand combat que j'avais dès longtemps engagé contre l'esprit frivole et contre la mollesse, je regardais cette belle nature, et je me surprenais à rêver, moi aussi, le bonheur sur la terre, à oublier les calmes plaisirs de mon adolescence, et à croire aux paroles vaines et menteuses.

C'est dans ce trouble de mon esprit qu'il fallut revenir à Paris, et donner ou refuser mon consentement au projet de ma tante et de tous mes parents.

Éva ne doutait plus. Elle rêvait nos deux vies comme entrelacées par mon prochain mariage. Walter et Staoli s'aimaient comme des frères, disait-elle ; nous passerions ensemble nos plus belles heures ! C'était le rêve d'une femme qui n'avait pas encore souffert. Tout en elle était spontané, ardent, et allait à l'extrême. Elle croyait si bien à l'amitié de Staoli pour mon cousin ! Tout ce qu'on peut faire pour hâter un dénouement, elle le fit, et je lui en sus gré, voyant toute la bonne foi qui l'animait. D'ailleurs, je l'aimais assez déjà pour ne plus pouvoir lui dire : — Rends-moi ma liberté, mes jours utiles et pleins, mes sérieux conseillers ; rends-moi tout ce que m'a donné ma mère, ma pauvre mère qui te ressemblait !

On revint à Paris. Éva fut plus pressante. Ma tante eut des larmes dans les yeux quand je parlai de rentrer sous le toit des Saint-Elme. Tous me supplièrent de rester au milieu d'eux. On avait préparé dans l'hôtel un appartement pour me recevoir, et la petite Odette me dit en sanglotant : « Si tu t'en vas, cousine, je ne t'aimerai plus jamais, jamais ; tu seras trop méchante ! »

Je voulus réfléchir, on ne m'en laissa pas le temps ; on m'entoura, on retarda exprès ma visite aux Saint-Elme. Le soir même, on exigea doucement la promesse d'achever du moins en famille la saison de Paris. Le carnaval avait été court, on voulait donner des fêtes après Pâques, et ma tante comptait sur moi. Tous me priaient, j'hésitais. Éva insista je restai.

XXII. — J'AVAIS ÉTÉ BÉNIE !

Je ne saurais dire la bonté avec laquelle mes véritables amis me reçurent, quand j'allai leur annoncer que je cédaï pour quelques semaines aux nouvelles instances de ma famille. M. de Saint-Elme n'en parut point étonné ; sa femme me répéta que rien n'était changé. Elle me conduisit dans ma chambre, comme pour m'en faire remarquer le bon ordre, mais en réalité pour me remettre sous les yeux cette vie, à la fois occupée et distraite, qu'elle m'avait fait connaître. Je retrouvai dans ma bibliothèque les livres de prières et les livres d'étude que j'avais apportés du couvent ; sur la table, ma corbeille à ouvrage dont je me servais dans *la bonbonnière*. Ces objets ressemblaient à des amis, tant nous avions passé de jours ensemble. Ce qui-me frappa le plus, ce fut le beau portrait de mon grand-père ; mais déjà je ne sentais plus en moi cette solidité de pensée qui sympathisait avec celle du sage vieillard. Et pourtant, dans mon milieu, on me reprochait la retenue de mes conversations, et même *mes scrupules* ; c'est ainsi qu'on appelait ces retours sur mon passé, et ce reste de recueillement qui m'était naturel, à moi élevée dans l'habitude de compter chaque jour avec mon âme. Je me rassurais donc en mesurant la distance qu'il y avait encore entre mes cousines et moi. Je le dis à Marie-Aimée, dont l'angélique douceur donnait à sa tristesse quelque chose de touchant. Elle ne me blâmait point. Ce cœur est tellement pur d'égoïsme qu'elle aurait souffert en silence, si sa peine n'eût été mêlée de crainte.

« Chère Valentine, me disait-elle, si tu avais aimé Solanges plus que moi, je n'aurais pas pleuré ; elle m'est si supérieure ! mais c'est la folle Éva que tu m'as préférée ! Je ne te le reproche pas ; mais prends garde, ne va pas imiter Mme de Nélis !

Comme je cherchais à lui persuader que je n'aimais pas ma cousine plus qu'elle, ni même autant qu'elle : « Je le sais, répondit cette âme naïve et bonne, Éva c'est l'amie des beaux jours ; si tu étais malheureuse, ce serait moi qu'il te faudrait ! Va, je suis timide, je suis lente ; mais je sais si bien aimer ! »

Je ne quittai les Saint-Elme qu'après leur avoir demandé tout simplement de venir une fois par semaine dîner avec eux. La réponse fut un baiser de

tous les trois.

De là, je me rendis au couvent. L'aspect de ces hauts murs, qui m'avaient si longtemps enfermée, me parut sombre et triste. Puis cette uniformité de vie, ces figures toujours les mêmes que je retrouvais aux mêmes places et dans les mêmes fonctions ; ce costume pareil à celui que portait la fondatrice il y a trois cents ans, cette cloche toujours sonnant aux mêmes heures les mêmes exercices, cet ensemble monotone me fit l'effet d'un point dans l'espace où, comme dans les vieilles légendes, quelque génie aurait tout immobilisé.

Quand Mme Sainte-Hélène vint à moi, je ne pus la revoir sans attendrissement ; mais pour la première fois j'imaginai de la plaindre, de trouver sa vie trop dure, trop sevrée de plaisirs. Je lui racontai l'Italie et le décousu de cette belle existence. Elle m'entendit avec un intérêt silencieux, et répondit en me parlant, non des choses de la terre, mais de l'âme et du ciel. Elle aussi avait fait du chemin, et s'était approchée de Dieu, car je sentais dans sa parole encore plus de chaleur et d'élévation ; ce calme visage était plus calme encore, et pendant que j'avais perdu, au frottement des esprits légers, beaucoup de ma force morale, elle avait grandi. Son indulgence était la même, rien ne l'étonnait ; mais elle écoutait mon récit comme on écoute un joli conte qui finit tristement.

Quelques mots sur la prudence, quelques conseils pleins d'amitié, voilà tout ce qu'elle opposa à mes enchantements ; mais quand je parlai, non sans un peu d'enthousiasme, de Staoli, elle devint triste, mortellement triste, me serra dans ses bras, et me dit avec une véhémence qui ne lui était pas ordinaire :

— Ma fille Valentine, promettez-moi de ne pas dire *oui* avant d'avoir relu et médité la lettre de votre mère.

Je le promis.

Dès les premiers temps de mon séjour à l'hôtel de Ménilda, je fus frappée du désordre de l'administration. On dépensait sans compter, satisfaisant tous les caprices du moment et se laissant envahir par un gaspillage dont je n'avais aucune idée. Ce qui était sérieux, on l'appelait *ennui*, et d'ailleurs tout s'arrangeait, disait-on, avec un peu d'argent. Ma tante, pour se dispenser du tracas des affaires, avait partagé sa fortune entre ses trois enfants, ne se réservant que le droit de les voir jouir et de jouir avec eux. C'était en elle le cœur qui conduisait, et non la tête ; or le cœur est un mauvais banquier.

Mes cousins avaient du moins un peu d'esprit de conduite relativement aux affaires ; ils savaient même gronder leur femme quand une modiste ou une couturière envoyait un mémoire de quinze cents francs. En pareil cas, le trop faible Walter jetait feu et flamme pendant cinq minutes, et se laissait vaincre par deux ou trois mots d'Éva, et un petit coup d'éventail bien à propos qui ne manquait jamais son effet. Cependant la fortune se ressentait du manque de direction ; on ne faisait aucune difficulté de toucher au capital, on exposait facilement des fonds ; en un mot, on gérait avec une imprudence qui me semblait impardonnable, vu les patientes leçons que m'avait données mon tuteur sur les placements hasardés et sur l'administration d'une fortune. Il m'arrivait d'en plaisanter avec Éva et de m'ériger en prophète de malheur. Cela la mettait en joie. « Fais-moi, disait-elle, un prône sur l'économie domestique ; il va me sembler entendre ton tuteur ruminer sa vieille morale ; ce sera très-amusant, mais ne te fâche pas si je m'endors. »

Éva finit par me dire un jour en riant : « Si nous perdons un peu d'argent, qu'importe ? Slaoli n'est-il pas là pour tripler nos capitaux ?

— Comment ? serait-ce possible ?

— Hé quoi ? ne le savais-tu pas ? Il a décidé mon mari à engager la meilleure partie de notre fortune dans une affaire dont l'avenir est féérique ! Déjà nous touchons des intérêts énormes, plus de vingt pour cent ! Avec cela, on peut bien se passer ses fantaisies ; c'est ce que nous faisons.

— Mais mon tuteur me dit qu'il faut se méfier de ces entreprises colossales qui promettent monts et merveilles.

— Ton tuteur est un éteignoir. »

Telle était la conclusion de tous nos entretiens sur ce sujet délicat, et je me rappelai souvent que M. de Saint-Elme, si sage observateur, m'avait dit : « Les Nélis se ruineront ; leur enfant n'aura pas de quoi vivre. »

Du reste, rien ne pouvait être plus agréable pour moi que l'intérieur des Ménilda : bonne vie, point de méchanceté, point de médisance ; de la gaieté, de la bonté ; un grand fonds de bienveillance venant de la bonne humeur et du bien-être. La plus entière tolérance pour les opinions des autres. Aucun parti pris contre les idées religieuses ; au contraire, la coutume d'aller à la messe le dimanche et de faire maigre le vendredi, à moins d'avoir mal à l'estomac, ce qui arrivait presque toutes les semaines. Je me disais quelquefois : « ils ne font pas de mal, ils s'amusent ; ils jouissent des avantages que donne la fortune, voilà tout. »

Il y avait cependant des heures où, quelque séduite et entraînée que je fusse, il me prenait une sorte de frayeur de cette existence si commode, si éloignée du combat des chrétiens. C'était surtout quand je considérais les enfants qu'on élevait dans la maison, ou plutôt qui y grandissaient, car on ne les *élevait* pas. Odette me tenait au cœur, comme étant la fille d'Éva. Il m'arrivait de chercher en cette jolie enfant la trace d'une pensée maternelle, d'une leçon de morale, d'un exemple pieux et utile. Je ne trouvais que des cheveux noirs soigneusement tressés ; une toilette ridiculement prétentieuse, et déjà l'habitude de *poser*.

Odette attirait l'attention des étrangers par, des reparties pleines de hardiesse, le regard par des danses qui n'étaient pas les sauts mesurés de l'enfance, mais un coquet apprentissage des manières d'une femme affectée. Elle savait veiller, et se moquait des petites filles qu'on envoyait se coucher à huit heures. Le monde lui ouvrait son théâtre dans la maison paternelle, et elle y jouait un rôle important. Je me disais : « Voilà comme on devient nécessairement frivole, vaniteuse, ennemie du devoir. C'est ainsi que, sans le courage surhumain de ma mère, j'aurais été élevée... » Puis je sortais avec Éva, je chantais avec Walter, je riais avec ma tante, j'écoutais Staoli, et ma pensée, embarrassée dans ces filets constamment tendus, perdait jour par jour de son indépendance, s'effrayait de ses élans vers le passé, et cherchait à oublier.

Gomment vous peindre ce que j'éprouvai entre notre retour d'Italie et notre départ pour Sombraïlles ? Six semaines au plus, mais six semaines d'étourdissement.

Ma famille s'était réellement accoutumée à l'idée que j'épouserais Staoli. Donc, il fallait, croyait-on, m'offrir des fêtes ; on appelait cela me donner le temps de *réfléchir*, et de me décider enfin, car on me trouvait singulièrement indécise. Si mon entourage se figurait avoir fixé mon avenir, l'Italien se le figurait plus clairement encore. Il était d'ailleurs trop infatué de sa personne, pour imaginer de ma part une ombre d'hésitation. Qui donc eût été mieux fait, mieux mis ? qui donc eût mieux valsé ?

Hormis la soirée que je m'étais réservée chaque semaine pour dîner chez les Saint-Elme, je ne me sentais plus vivre. Visites, promenades, courses, matinées musicales, concerts, théâtres, tout dévorait mes heures. Je n'ouvrais pas un livre, je n'avais le temps ni d'écrire ni de penser. On s'habillait, on montait en voiture, on allait et venait ; salué, saluant ; invité, invitant ; faisant de la nuit le jour, et par conséquent se levant à midi. Si l'on

se reposait, c'était en lisant à haute voix quelque roman, dont le héros ressemblait toujours au personnage que jouait Staoli.

Ces lectures affadissantes, si nouvelles pour moi, achevaient, avec la morale facile du théâtre, de troubler mon jugement, d'amollir ma volonté ; je n'étais plus moi, et, ce que je ne me pardonnerai jamais, je passai ces six semaines de folie sans aller voir Mme de Sainte-Hélène et sans lui écrire une seule fois ! Je souffrais à la seule pensée de trouver en ses conseils une digue, un obstacle. C'était l'évanouissement de la partie la plus élevée de mon être ; je ne sentais plus mon mal, et je ne voulais pas reprendre connaissance.

Cependant, il était question de partir en famille pour Sombrailles ; on me pressait de donner mon consentement au projet de ma tante ; et, pour m'aider à la *réflexion*, Éva imagina de donner une fête dont on parlerait dans tout Paris, et dont je serais reine. On voulait m'entraîner, les yeux fermés, sur une pente fleurie, et je résistais bien faiblement. Cette alliance était entourée de prestiges, j'étais comme éblouie par ce qui brillait à l'extérieur. Infidèle à la prière, à la lecture des livres saints, je ne méritais pas la grâce qui me fut accordée... mais j'avais été bénie !

Le jour du grand bal, l'hôtel de Ménilda fut transformé en palais enchanté. On jeta l'or à pleines mains, on prodigua les fleurs, les lustres, les draperies. Tout ce que Paris peut fournir en luxe, en élégance, se donna rendez-vous chez Éva. Elle-même voulut me parer, et, afin de me faire valoir, elle prit pour elle un costume simple, sans aucune recherche.

Oui, je me sentis reine la nuit, à travers ces flots de lumière et de guirlandes ; je vis venir à moi tous les hommages. On semblait ne remarquer dans cette foule brillante que l'héritière de Sombrailles ; c'est ainsi que me désignaient tout bas ces indifférents. Que de saluts, de sourires, de compliments, bien fades pour la plupart !

Je savais que ces côtés chatoyants de la vie ne sont pas la vie elle-même ; que le grand monde est un grand fou ; que le plaisir a des ailes ; que la beauté n'a qu'un temps ; je savais tout cela ! et pourtant, je me laissais envahir d'heure en heure par l'illusion. L'orchestre excitait au plaisir, les danses se succédaient ; ces symphonies, ce mouvement cadencé, ces gazes transparentes, ces fleurs, ces diamants, ces parfums, ces perles fines, ces voix humaines, le dirai-je ?... ce Staoli, présenté par ma tante, et si empressé près de moi ; tout cela me fascina. Il se fit comme une coupure entre mon passé et mon avenir ; je voulus vivre aussi, moi, de cette ivresse voilée

qu'apporte à l'esprit l'entraînement du plaisir ; je voulus me sevrer de ces breuvages salubres, mais toujours amers, que pendant longues années on m'avait fait boire ; je voulus savourer le nectar de la flatterie, du succès...

Éva me rejoignant, m'apportait les murmures flatteurs qu'elle avait recueillis. On me trouvait belle ; Éva le répétait avec une amitié sincère. Qu'admirait en moi cette foule ? je ne sais. Peut-être la dignité qui m'était naturelle ; peut-être ce nuage de tulle rose dont on m'avait enveloppée, ces fleurs posées sur ma tête ; peut-être mon titre d'héritière ?.. La veille encore j'eusse jugé plus sainement ; mais, en cette nuit magique, l'agitation passait de mon corps à mon âme ; je n'étais plus la fille du silence et de la solitude, j'aurais volontiers immobilisé ces heures passées près d'Éva, dans ce tourbillon. Naples et ses délices me revenaient en mémoire. Sous mon air digne et presque froid, je rêvais ; et lorsque Mme de Nélis, penchant sa tête de sirène, murmura à mon oreille : « Quand donc diras-tu oui ? » je répondis, comme glissant des deux pieds à la fois sur la pente fatale : « Demain » Puis, Staoli me demanda une sixième valse. Haletante sous mon diadème de roses, je tournais, vite, vite... c'était le vertige...mais j'avais été bénie !

Au paroxysme de cette fièvre, une image passa tout au fond de moi-même : c'était *la Vierge du grand cloître*, avec ses yeux baissés, ses bras étendus, et les chastes plis qui, même à la pierre, impriment un cachet d'innocence et de recueillement. Je la vis comme en un songe, sans paraître sortir du sommeil où mon âme s'était plongée. Je continuai machinalement à décrire ces courbes incessantes, figurant le dédale où l'on m'avait jetée ; mais le silence se faisait en moi, et j'entendis alors les voix amies de mon enfance dire que l'oubli n'est pas possible quand on a connu, compris, aimé la vérité ! Je ne voulais pas écouter : ces voix devinrent assez fortes pour couvrir les bruits de la terre, et, pendant que mes pieds effleuraient à peine le sol, mon cœur était grave et triste comme le cœur d'un exilé... Une idée traversa mon esprit, vite, comme un fer qui s'enfonce et restera dans la plaie ; mais de cela je ne parlai à personne que bien longtemps après. Une pâleur affreuse couvrit mon visage ; je dis à Staoli que je souffrais ; il me reconduisit près de ma tante, je disparus dans la foule et je regagnai ma chambre à coucher.

Quand Marceline eut détaché les roses mêlées à mes cheveux, posé sur le divan ma robe de tulle et les guirlandes qui relevaient ma tunique, je la congédiai, je fermai ma porte à clef, et, m'enveloppant d'un manteau, je

m'agenouillai au pied démon lit, inquiète et agitée. J'allais dans quelques heures dire *oui* ; j e l'avais promis à Éva.

Quel était donc cet homme, à qui l'on confiait si étourdiment mon existence ? Ce choix n'avait l'approbation ni de Mme Sainte-Hélène, ni de la famille de Saint-Elme. Enfin qu'était Staoli, son moral, sa foi, sa manière de vivre ? N'avais-je pas perdu même la faculté de le juger ? Ne m'étais-je pas laissé circonvenir par la vanité, le rien, le charme extérieur ? Avais-je mérité que Dieu m'aidât à faire ce grand pas, après lequel on suit la route jusqu'au bout ? M'offrait-on quelque base solide pour asseoir mon estime ? Que savais-je de Staoli ? Il chantait, il valsait... Tout me prouvait sa légèreté sous une forme douce et adroite ; rien ne me faisait pressentir le chef prudent et sûr qui devait me guider.

A la folie du triomphe, succéda l'épouvante. J'eus peur de ce terrible *oui*, et, me ressouvenant avec amour de mon enfance et de Mme Sainte-Hélène, je versai des larmes et demandai pardon ! Pardon d'avoir négligé depuis longtemps de revêtir cette armure des chrétiens qu'on appelle la prière, la méditation, les sacrements ! Pardon d'avoir trempé mes lèvres sans méfiance au calice où buvait cette foule éprise de la terre, mais qui ne savait pas comme moi ce que vaut une âme ! Pardon d'avoir parlé, agi, rêvé, en dehors de la paix où le ciel avait établi mon cœur, fait pour d'autres beautés, pour d'autres épanchements... La nuit passait, l'orchestre m'envoyait ses lointaines harmonies, je n'entendais plus rien. Le matin me trouva prosternée, recueillie, lisant avec un calme et saint respect la lettre de ma mère ; et, quand l'hôtel de Ménilda rentra enfin dans le silence, je dis en moi avec une pleine et parfaite volonté : *Non*.

XXIII. — PARIS A LA CAMPAGNE. — UN SONGE.

Effrayée de l'orage qui allait fondre sur moi, je ne savais comment m'y prendre pour annoncer que je ne me rendrais pas au vœu de ma famille ; mais Éva n'avait pas oublié ma promesse, et quand, après un long repos, elle vint savoir de mes nouvelles, ses larmes coulèrent sur ce qu'elle appelait mon refus du bonheur, car elle sentait à ma tristesse, à mon embarras, au sérieux qui avait remplacé mon exaltation, que tout était fini entre mon avenir et celui du brillant et léger Staoli.

Ma bonne tante me reprocha affectueusement de ne pas entrer dans ses idées ; ses enfants s'étonnèrent ; un seul fut froissé, le bon Walter, celui qui m'était le plus dévoué et le plus sympathique. Cependant, tout ce monde était si ennemi de la contrainte, que je retrouvai promptement les bonnes grâces de chacun.

C'était à qui ne se chargerait pas de communiquer ma réponse définitive. Ma tante prétextait ma santé, chancelante depuis quelque temps ; et comme j'avais un tempérament de fer et très-bonne mine, l'Italien ne s'y trompa point, Il cessa de fréquenter les Ménilda, et se borna à rencontrer journellement Walter au cercle. Il était menacé, disait de bonne foi le mari d'Éva, de tomber dans un état de spleen très-dangereux ; mais je l'avais vu d'assez près dans notre intimité de voyage pour le connaître du moins un peu. Or, jamais rien en lui ne m'avait révélé un cœur assez candide pour s'attrister profondément d'un refus de ce genre. Je ne crus pas à sa douleur ; mais bien à son amour-propre blessé et à sa piquante déception. Oh ! non, ce n'était pas Valentine qu'il avait désiré pour compagne ; C'était l'héritière de Sombrailles !

Dès le lendemain, j'allai voir Mme Sainte-Hélène, si complètement délaissée depuis mon retour à Paris. Elle me reçut comme si je n'avais pas été oublieuse et froide, et me témoigna cet intérêt ardent que l'on sent pour le naufragé qui revient à la rive. Ma mère chérie me rappela qu'elle s'était attendue à ce moment de fascination et ne s'étonnait pas de ce que ma force morale eût fléchi passagèrement. C'était surtout, me dit-elle, en vue des

séductions de mon cercle intime que la volonté de ma mère et la prudence de mon aïeul m'avaient préservée si longtemps du contact du monde. Peut-être avais-je eu la présomption de croire échapper à toute faiblesse ? Devenue humble par les défaillances de mon âme, élevée cependant sous le parvis du temple, j'aurais désormais plus de fidélité à la prière et moins de confiance en moi-même.

En me parlant, ma mère adoptive me couvrait de ce regard si bon qui avait gardé mon enfance. Elle me faisait admirer la louche de la grâce, qui m'avait empêchée de m'engager imprudemment, et m'avait cherchée quand, moi, je ne la cherchais plus ! Sa parole sage et sensée descendait en mon cœur sans secousse ; elle savait panser les blessures sans faire de mal ; et moi, dans ma reconnaissance, pour expliquer ce secours inattendu qui, à l'heure même du vertige, m'avait rappelée à la plus froide raison, je lui disais uniquement : — Vous m'aviez bénie !

Malgré le désir que j'avais de reprendre ma chambre chez les Saint-Elme, je n'osais en parler à ma tante, parce que notre départ était fixé à la semaine suivante ; mais j'allais tous les jours chez ces parfaits amis me retremper dans les entretiens de mon tuteur, et m'éclairer des conseils pratiques de Mme de Saint-Elme.

Ma sœur Marie-Aimée était restée au point où je l'avais laissée ; fidèle en amitié jusqu'à l'oubli de toute personnalité. Mon refus ne l'étonnait point ; et elle me disait avec cette douceur qui rend la tendresse plus précieuse encore : « Je savais que tu n'accepterais pas cet Italien pour ton mari. Quelque chose me disait : elle ne s'enchaînera pas à ce qui fait tant de bruit ; je lui ai si bien appris à être aimée dans le silence ! »

Chaque fois que je causais avec ma sœur, j'étais plus décidée à ne donner à mon frivole entourage que ces dehors qui ne sont pas nous-même. Quelle distance entre elle et Éva ! Et pourtant, j'aimais Éva qui me faisait penser à ma chère maman, telle qu'elle devait être avant que Dieu l'eût avertie par la douleur, cette messagère de la vérité. Huit jours passés, nous partîmes pour Sombrailles, et l'arrivée bruyante de tant de gens remuants fut une véritable avalanche. Je revis avec plaisir le vieux château et le bon serviteur. Madouard était stupéfait de recevoir tant de monde à la fois ; il en perdait la tête. Ce fut bien une autre surprise quand il vit le tour que prenaient les choses. On voulait s'amuser ; mais pour cette société, aussi peu campagnarde que possible, s'amuser voulait dire créer dans Sombrailles un

petit Paris, avec ses veilles, ses agitations, ses toilettes, ses dîners et ses danses.

Ma tante, qui occupait bien entendu la chambre de ma grand mère, avait à ma demande accepté la direction de la maison, et je ne faisais que transmettre ses ordres à Mme Urbain, qui, chaque fois, levait les yeux au ciel d'un air de détresse, ne pouvant se plier sans une aigreur assez mal contenue à tant de folles exigences. Il ne s'agissait plus, comme me le conseillait Mme de Saint-Elme, de faire *la pari du feu* ; le feu prenait tout.

Les Ménilda n'étaient contents que quand tous nos voisins accouraient ensemble, et qu'on s'agitait comme piqués de la tarentulle, sans se donner le temps de respirer. Nous, femmes, passions une bonne partie de nos journées à changer de toilette. Il y avait des négligés du matin, fort différents des négligés de midi, lesquels ne ressemblaient point à ceux de quatre heures, suivis de la grande toilette du soir. Le vieux Madouard disait naïvement :

— Ah ! comme on se déshabille souvent ! c'est comme du temps de Mme la marquise.

Un jour que le bon serviteur aperçut notre belle Éva dans sa plus élégante parure, il s'écria : « On dirait voir Mlle Caroline ! voilà comme elle était avant de s'en aller là-bas. »

Au milieu de ces distractions incessantes, je n'entendais plus me livrer complètement à l'entraînement extérieur ; et, quoi qu'on en pût dire, je me fis des lieux de repos. D'abord la chambre de maman, qui de plus en plus m'était chère ; puis notre petite église, et enfin la maison des sœurs. Adèle et Lucie ne pouvaient s'empêcher de rire quand elles me voyaient prendre un vif intérêt à tout ce qui se faisait au village, par les mains, la tête et le cœur de sœur Louise. Je les laissais rire et profitais de mon indépendance. C'est alors que j'eus la joie d'entendre balbutier le nom de Dieu aux petits enfants de l'asile. Ces pauvres petits, ils ont prié pour moi !...

Quand nous eûmes passé environ deux mois en famille à Sombrailles, il m'arriva, après une de ces journées à la fois fatigantes et oisives, qui composaient alors ma vie, de sentir un frisson dans mes membres ; j'y fis peu d'attention ; et le soir je demurai assise dans le parc à la fraîcheur. Le lendemain, la fièvre me prit ; trois jours après j'étais sérieusement malade.

Une épidémie sévissait alors dans les villages voisins ; on crut que j'allais en être atteinte, et je suppliai ma tante de retourner en hâte à Paris avec ses enfants, ses petits enfants et ses domestiques. Éva, toujours bonne

au milieu de sa frivolité, ne voulait pas me quitter ; je la conjurai de me laisser entre le vieux Madouard et Mme Urbain, aux soins et sous la garde de sœur Louise, qui était venue s'établir au château, dans une chambre contiguë à la mienne. Il fallut l'intervention de Walter, qui, saisi de frayeur et cédant à ma prière, emmena sa femme ; car l'épidémie que l'on redoutait était de celles qui emportent quelquefois la vie, et souvent la beauté.

Demeurée seule avec sœur Louise, j'eus le loisir de connaître à fond cette âme toute de charité qui, sous la cornette des filles de Saint-Vincent de Paul, cache une distinction réelle d'esprit et de manières, et le souvenir d'une adolescence accueillie par une société de choix. Elle fait tout bien simplement, sœur Louise ; même ce don journalier de son être aux ignorances, aux misères ou aux douleurs que la Providence met sur sa route. C'est une âme paisible, et une tête qui ne s'effraye de rien.

Cependant, la bonne Mme de Saint-Elme était accourue reprendre auprès de moi ce poste que l'amitié seule lui confiait, et sœur Louise n'en continuait pas moins ses visites quotidiennes. Ma maladie n'était pas ce qu'on avait cru d'abord ; j'en fus quitte pour la peur et huit jours de fièvre. Ce temps me servit à sortir complètement de ma vie agitée. Je reprenais pleine possession de moi-même ; on me faisait de belles et attachantes lectures ; je causais alternativement avec mes deux aimables gardiennes, et je m'assimilais chaque jour quelque chose de ce qui était en elles. Souvent je comparais la vie folle et sans but que dans ma famille on prétendait me faire mener, à la vie cachée, laborieuse, utile, que menait l'humble fille de Saint-Vincent dont le monde ne savait même plus le nom. Je regardais sœur Louise avec un sentiment de profond respect, et depuis lors ce respect n'a fait que s'accroître.

Pour me distraire, je recevais des lettres, tantôt de Marie-Aimée, tantôt de Solanges, quelquefois de la joyeuse Thérèse, me plaignant fort, disait-elle, d'être couchée la nuit, et puis encore le jour ! Ce qui arrêta le mouvement et les chansons surprenait cet esprit mobile ; cependant sa gaieté n'était point la légèreté qui rit de tout, et qui jamais ne pense. Notre jolie Thérèse, c'est une perle fine qui s'est formée dans le secret, comme on dit qu'elles se forment toutes, à la longue et sans bruit.

Ma seule peine en ce temps fut la tristesse des insomnies. Pour les combattre, on employait parfois des substances qui, agissant sur le cerveau, m'apportaient en effet le sommeil, mais sans calme et mêlé d'un effroi maladif.

Une nuit, je m'en souviendrai toujours, ce fut affreux. Longtemps agitée, je m'endormis enfin, mais je tombai en même temps dans cet état pénible où les sens, égarés par l'illusion, croient voir, entendre, toucher. Quel songe !...

Un grand bruit venait d'un abîme ; penchée sur le bord, je sus que là était l'enfer. Une atmosphère épaisse pesait sur ce gouffre, éclairé d'un feu sombre qui, ressemblant au remords, ne s'éteignait pas. Les damnés blasphémaient. Leurs yeux étaient pareils à deux lampes ternes au fond d'une tombe. Dans leur esprit une lucidité effrayante ; dans leur corps, une puissance de douleur dont nous n'avons pas idée. Satan haineux parcourait son empire avec la vitesse du regard. A son approche, les misérables étaient plus misérables ; ils auraient voulu le néant, mais l'éternité se levait comme un spectre qui grandit.

Leur peine était beaucoup dans la mémoire et dans l'intelligence. Ils concevaient, à travers leur désespoir, une félicité sans précédent, sans nom, et se lamentaient. La sensation du malheur était parfois si poignante que tout s'immobilisait ; puis un cri renaissait du silence, et, ainsi qu'une sphère bouillante tournant sur son axe de feu, ces êtres pressés, haletants, s'élançaient, cherchant le bien connu, le bien compris, et, pour ne pas l'avoir cherché dans le temps, ils ne le trouvaient pas dans l'éternité ! Cette recherche anxieuse n'était pas celle de l'amour. En ces expiations, il n'est d'amour que par le souvenir qui devient fouet sanglant.

Des profondeurs montait le bruit de la fatale horloge qui sonnait l'heure unique de la désespérance, parce que l'Infini s'est détourné, lui source et terme de l'espoir. De grands coupables s'agitaient dans une ivresse infernale ; tous s'en allaient rouler, de précipice en précipice, jusqu'à la base, et, la base s'effondrant sous leurs pieds surpris, ils tombaient plus bas, plus bas, où Dieu n'a pas regardé.

Il y avait encore, vers les hauteurs, des âmes qui sur la terre avaient compris la vérité, l'avaient d'abord servie, puis volontairement méprisée. Jugées, perdues, elles n'avaient eu rien à dire pour leur défense. Je me rappelais ce chant de la terre que j'avais entendu dans mon enfance ; après avoir crié Grâce ! grâce ! l'âme comblée de bienfaits disait :

« Tu m'avais par la main conduit dès ma naissance ;
Sur ma faiblesse en vain je voudrais m'excuser.

Tu m'avais fait, Seigneur, goûter ta connaissance,
Hélas ! et de tes dons je n'ai fait qu'abuser ! »

Ainsi sentaient-elles que tout avait été préparé pour qu'elles fussent heureuses. Leurs larmes tombaient, tombaient, mais ne les lavaient plus ! De tous ces pardons offerts, il n'en restait plus un seul... Pendant que je les regardais, je sentis l'attouchement de deux mains, symboles du bien et du mal ; l'une me poussait, l'autre me retenait. La main qui me poussait redoubla son effort, je résistai avec énergie, puis faiblement ; enfin je ne résistai plus, et j'entendis un grand bruit, c'était le bruit pesant de mon corps tombé dans la caverne... Je m'éveillai.

Sommeil fatal où j'ai touché la limite de la souffrance ! A part les formes terrestres dont mon imagination surexcitée a recouvert l'inconnu, il est vrai, il est certain qu'au delà de cette vie est un lieu d'effroyable misère, où l'homme jette son âme exprès quand il se moque *sciemment* de sa fin.

Si, détournant mon esprit de la mystérieuse peine du *sens*, je pense à la seule peine du *dam* qui est la privation de Dieu, je frissonne. O peine, que tu m'épouvantes ! L'homme, dégagé de la matière qui l'alourdit, voit que Dieu est à l'âme ce que la lumière est à l'œil. Il a perdu Dieu. Son malheur est si grand qu'il en voudrait mourir...Il est immortel.

XXIV. — MON NEVEU, LA FIANCÉE DU VAL DES ROSES.

Ma convalescence était lente ; on me conseilla l'air de la mer, et Solanges nous appela. On pensait que M. de Saint-Elme aussi s'en trouverait bien ; nous partîmes donc tous les quatre, et nous fûmes reçus avec le sourire de l'amitié. Je retrouvai Solanges aussi aimable, Mlle Herminie aussi bonne, et le ménage Alphy toujours offrant l'image de ce bonheur tranquille, le meilleur souvenir que l'homme ait retenu de son premier état.

Mlle Herminie n'ayant depuis longtemps ouvert son cœur à personne, car son entourage connaissait par trop ses histoires, s'était promis de causer avec moi bien au long sur ses deux thèmes favoris : l'un commençait par *ma chatte*, l'autre par *mon neveu*. Elle comptait se plaindre de celui-ci tout à son aise ; effectivement elle ne l'épargna point.

« C'est, disait-elle, un être tout à fait insupportable ! et d'autant plus insupportable, qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer, malgré ses gros défauts qui se voient d'une lieue. Doué d'un tel sang-froid qu'il en est impatientant, rien ne l'étonné, rien ne l'émeut ; il est calme en toute occasion. Il parle peu, quoiqu'il sache beaucoup. Il est grand, brun, d'un aspect froid, d'un abord assez cérémonieux ; peu occupé de plaire, et simplement poli ; franc de manières et de ton, même un peu brusque parfois, car, je vous l'avoue... Minette a peur de lui !

Eh bien, ma chère enfant, tel que je vous le dépeins, c'est le cœur le plus sensible ; incapable de faire la plus petite peine à qui que ce fût. Il est bon, foncièrement chrétien ; cherchant à se rendre utile, et sans se mettre en évidence, puisqu'il ne se soucie que du témoignage d'une bonne conscience et du regard de Dieu. Ne pensez-vous pas que je doive souffrir de la résolution *inébranlable* qu'il a prise ? Un homme si parfaitement digne, à tous égards, d'être chef de famille ! Il faut qu'il se condamne par une sotte bizarrerie, par je ne sais quelle originalité déplorable, au célibat !... C'est affreux ! Non, je n'ai aucune espérance, et je neveux même plus lui en parler, car j'ai déjà échoué huit fois ! Il s'évertue à faire naître des obstacles ; il lui faudrait une femme faite exprès, la statue de Pygmalion ! Et quand je

lui reproche le chagrin qu'il me cause, il me répond de son air impassible : Que voulez-vous, ma tante ? Je suis né vieux garçon. « Enfin je vous le dis, il est insupportable, mon neveu ; et je m'en veux réellement de l'aimer par-dessus tout. »

C'est par ces confidences, mélanges d'éloges et de blâme, que j'eus le loisir d'étudier M. de Gemmy, à travers la vieille cousine. Dès que nous nous trouvions seules, je faisais tomber la conversation sur la chatte, dont l'histoire pouvait se dire en quelques mots affectueux, et de là on passait sans effort, et comme nécessairement, à l'histoire infiniment plus longue de *mon neveu* ; celle-ci, avec les prologues et annotations, aurait fourni la matière d'un gros volume.

Mlle Herminie s'enhardit au point de me proposer de lui lire à haute voix, vu la faiblesse de ses yeux, les lettres que Maximilien lui écrivait autrefois du collège ; je les lus, ces lettres naïves, dont l'écriture et l'orthographe se modifiaient d'année en année ; l'enfant grandissait devant moi, devenait homme, et restait plein de vérité, de bonhomie. Je plongeais jusqu'au fond de ce cœur, qui s'ouvrait lui-même ; je suivais Maximilien dans ses études, dans ses jeux, ses succès, et ses petits mécomptes. Cet esprit délicat avait échappé à l'imitation, à la vulgarité, fléaux des vies d'association ; j'en étais frappée, et cela me donnait envie de connaître un homme dont on me livrait, à huis clos, les secrets enfantins, pour l'unique plaisir de parler de *mon neveu*.

Un jour, Solanges reçut une lettre de Paris, lui annonçant que son frère allait venir passer quelque temps à la Baie. Grande joie ! On prépara cette heureuse arrivée par ces mille soins du cœur dont le voyageur ne se doute pas, mais qui lui donnent bien-être et satisfaction. M. de Gemmy aimait les fleurs ; sa sœur en mit jusque dans l'escalier, partout, comme dans les contes de Perrault ; c'est une si aimable fée que Solanges, ! Et puis, c'était le roi qu'on attendait ; car dans cet enclos son souvenir animait tout. On disait : s'il était là, il ferait ainsi... Quand il viendra, il verra cela.

M. de Gemmy se présenta à nous avec une aisance grave qui ne me déplut pas. Il embrassa Mlle Herminie et Solanges, comme s'il les avait vues le matin, fut poli à notre égard, mais d'un froid déconcertant. Toutefois, comme par ses lettres d'enfant j'avais la clef de ce cœur si bien fermé, j'étais disposée à la bienveillance. L'extérieur de cet homme sérieux était intimidant ; mais quand il souriait, ce sourire éclairait son visage de

tant de bonté qu'on ne pouvait s'y méprendre ; et, Marie-Aimée et moi, nous dûmes le soir à Solanges : — Qu'il a l'air bon, ton frère !

Entre M. de Saint-Elme et Maximilien, les conversations prirent souvent un tour qui contribua à former mon jugement. Il y eut à cette époque de fréquentes réunions d'intimité. Nous allions tous ensemble chez les Alphy et l'on se retrouvait avec bonheur. Le jeune ménage était là, avec le beau petit Christian, qui m'attirait de toute la puissance de ses bras tendus vers moi. Il m'aimait, je ne sais pourquoi, me cherchait des yeux quand il avait quelque peine, et se consolait facilement sur mes genoux. Ce triomphe était bien doux ! Oh ! bien plus doux que mes succès de reine à l'hôtel de Ménilda !

Dans le milieu calme et intelligent où je vivais, je comprenais combien j'étais peu faite pour la nullité d'une existence futile ; et je me fortifiais des beaux exemples qui m'entouraient. Je regardais avec un intérêt profond les Alphy. Cette neige, qui couvrait déjà le front du grand'père, lui donnait la consécration qui commande le respect, bien que la régularité et même une certaine austérité de vie lui conservassent la vigueur, l'agilité, et cette pointe de gaieté française que nos pères appelaient le sel gaulois. Sa femme était un type : toujours souriante, elle voulait qu'on sût qu'elle se trouvait heureuse ; heureuse par son mari, par sa fille, par son gendre, et par ce beau petit garçon qui lui avait apporté si gracieusement son titre de grand mère.

M. de Gemmy, lié avec les voisins depuis l'enfance, se laissait volontiers taquiner par Mme Alphy, qui détestait son air froid, et avait pour emploi spécial de le dérider et de l'amener par degrés jusqu'à une sorte d'enfantillage, car il avait le cœur très-jeune. Sous le penseur chrétien, sous le savant, je retrouvais parfois l'enfant candide dont j'avais lu les lettres. Cette nature m'étonnait et m'intéressait. Jusque-là j'avais trouvé, à droite et à gauche, du charme, de l'esprit, des talents ; mais cette foi forte et pratique, ce fond riche, cette instruction solide, ce goût des choses substantielles, tout ce côté véritablement viril, je ne savais pas qu'il pût exister dans un jeune homme de vingt-huit ans.

Mlle Herminie ne manqua pas la première occasion de me dire : « Comment trouvez-vous mon neveu ? » Avant que j'eusse seulement pu tourner une réponse, elle ajouta : « N'est-ce pas qu'il est bien ? » N'ayant donc qu'à opiner du bonnet, j'écoutai la suite de l'histoire qui, comme celles des *Mille et une Nuits* ne finissait jamais.

Le plaisant de la chose, c'est qu'elle me parlait absolument comme si j'eusse été une autre. En effet, la bonne cousine se croyait autorisée à ne pas me compter ; et cela, pour deux raisons : d'une part, la résolution *inébranlable* ; de l'autre la déclaration qu'avait faite le neveu, mainte fois, de ne jamais épouser, si par impossible il se mariait, une femme qui eût plus de fortune que lui. J'étais donc classée, par le fait même de mes quatre millions, dans la catégorie des filles qui ne comptent pas. C'est un rôle commode ; on peut observer beaucoup, et dire beaucoup. Donc, entre nous, et dans nos tête-à-tête, on ne se gênait point et l'impossible mariage du bon Maximilien était toujours sur le tapis, comme ces grandes questions politiques qui regardent tout le monde en général, et personne en particulier.

Oh ! que la vie était douce à la Baie ! Il nous arrivait de passer de longues heures sur la plage, sans éprouver de lassitude. Maximilien, en dépit de son air froid, n'en était pas moins un lien entre nous.

Dans notre cercle nombreux, il se formait souvent des apartés. Marie-Aimée causait volontiers avec le frère de Solanges, parce qu'elle désirait s'instruire, et qu'il n'est étranger à rien ; ma sœur, simple comme la violette et timide comme elle, se sentait à l'aise avec lui. Elle a dans l'ensemble une sorte de somnolence gracieuse ; et dans l'esprit une ombre d'originalité, qui semblaient plaire au grave Gemmy, Delà, vive alerte au grand fauteuil où demeurait Mlle Herminie ! En moins de trois jours, Marie-Aimée fut portée sur la liste officielle des fiancées de *mon neveu*, et inscrite sous le numéro 9. Ceci rendait ma position fort nette ; je devenais la confidente obligée de la vieille cousine qui, n'osant encore communiquer ses impressions au récalcitrant personnage, déversait en moi le trop-plein de ses espérances. D'épanchement en épanchement elle en vint à regarder la chose comme faite.

Il est certain que toutes les convenances se trouvaient réunies ; on pouvait être assuré du consentement de M. et Mme de Saint-Elme ; il n'y avait donc plus qu'une chose à faire : triompher du célibataire entêté. Ce fut bientôt le secret de la comédie, et, à l'exception de mon tuteur, de sa femme, et des deux intéressés, notre petit cercle ne fit pas autre chose pendant plus de deux mois que dresser des batteries, ouvrir des tranchées, et tenter l'assaut de cette place inexpugnable. Le brave Maximilien ne bronchait pas, et si par hasard une circonstance semblait avancer tant soit peu l'affaire, vite l'air froid revenait, comme la tête de la terrible gorgone, nous méduser pour trois jours.

Solanges souriait à nos pensées ; mais, connaissant mieux son frère, elle savait que nous nous trompions. — « Il s'est fait, disait-elle, des théories impossibles sur le bonheur domestique, se formant à lui-même un idéal que nulle femme ne réalisera ; et rien jusqu'ici, pas même la vue des heureux habitants du chalet, n'a pu triompher de son goût pour l'indépendance. Quand je hasarde quelques mots sur ce

sujet, il me répond brusquement : Tais-toi. »

A vrai dire, Solanges n'avait pas le droit de faire de la morale à son frère, car de bonne heure elle s'était posée en femme ; affectant une mise beaucoup plus sérieuse que son âge, partageant la vie d'une parente âgée, et ne témoignant nul désir de changer de position. Son extérieur, un peu viril, prêtait à l'illusion, et tout le monde la prenait pour une personne dont l'avenir est fixé. La bonne Mlle Herminie, pour qui les idées de Solanges étaient une garantie de bonheur, en avait pris facilement son parti ; c'est pourquoi ses rêves matrimoniaux s'étaient concentrés sur Maximilien. Dans les circonstances où nous nous trouvions, elle espérait du meilleur de son cœur, et avait pris en subite amitié ma sœur d'adoption, vantant sa figure, sa tournure, ses talents, sa douceur et même sa lenteur ; l'appelant tout le jour ma mie, mon ange, etc., etc. Je pense que la nuit, en dormant, elle disait tout bonnement *ma nièce*.

Cette innocente conspiration ne fut pas ébruitée. Ni Maximilien, ni ma sœur ne s'en doutaient ; ils demeuraient donc exempts de toute gêne mutuelle. Nous faisons souvent de la musique : M. de Gemmy chantait, Marie-Aimée l'accompagnait. Quel que fût le sens des paroles, la cousine Herminie n'en prenait pas moins son mouchoir, attendrie devant ce qui n'était encore que dans son imagination. Entre les amis et leurs voisins, je me sentais extrêmement heureuse. Autant le décousu des Ménilda m'avait étourdie et ébranlée, autant ce que je trouvais au bord de la mer, dans ce cercle béni, me fixait et me reposait.

De toutes les personnes que je voyais intimement, la simple et aimable Mme Alphy était celle dont l'exemple avait le plus d'empire sur moi. En la regardant, je sentais que le dévouement de l'épouse et de la mère de famille est très-pur d'égoïsme, et très-conforme au vœu du Créateur.

Par Mme Alphy, je voyais toute une tribu s'élevant à l'abri des passions mauvaises ; un homme, violent par nature, demeuré calme parmi bien des vicissitudes, parce qu'il avait trouvé un secours suffisant dans la patiente énergie de sa compagne ; une jeune femme, l'aimante Noélie, se formant

sur le modèle de sa mère aux vertus domestiques ; un gendre se croyant, au chalet, dans sa propre famille ; un enfant reçu à bras ouverts comme un ange tombé de Dieu, qui pourrait s'égarer si l'on ne lui montrait le chemin par lequel on retourne à Lui. Cette mission d'épouse et de mère me paraissait vraiment digne et sérieuse, quoique entourée chez Mme Alphy de tout ce qu'y joignent l'aisance de la vie, la grâce de la forme et je dirai la joyeuseté de la manière, car tout se faisait gaiement, et l'on pensait bien plus à remercier Dieu du bonheur qu'il envoyait, qu'à se plaindre des soucis inhérents à la condition humaine.

Le temps fuyait entre les secrètes observations et les plaisirs simples. Il régnait tant de bonhomie dans ce petit coin de la terre qu'en vérité on y oubliait que l'on pût être méchant. M. de Genmy lisait souvent à haute voix ; nous l'écoutions, notre ouvrage en mains. Il n'était plus question de ces romans à effet, dont nous nous servions à Naples pour *tuer le temps* ; on lisait d'intéressants récits, des voyages, quelques nouvelles d'une morale très pure, et des tragédies anciennes dont notre lecteur, par son talent de déclamation, nous rendait les beautés. Nous avions fait, sans parole et sans écrit, une sorte de pacte, en vertu duquel chacun gardait autant que possible sa liberté ; et l'on ne croyait pas devoir recourir nécessairement à l'oisiveté pour se distraire.

Quel plaisir lorsque le facteur apportait une lettre de Thérèse ! Ce bon petit cœur écrivait très-souvent, soit à ses parents, soit à moi. Ne pouvant faire que cela, elle le faisait. Ces lettres moitié plaisantes, moitié sérieuses, étaient lues en présence de toute la petite colonie. La gaie pensionnaire y laissait voir tous les côtés charmants de sa nature à part. Quelquefois, elle racontait un rien, c'était l'enfant ; puis dans la même page, le style s'élevait sous l'impression d'une fête chrétienne, ou d'une émotion du cœur, c'était la femme. Ah ! notre Fauvette, c'est le type de la française, en ce qu'elle a de meilleur et de plus amusant.

Il semble que notre horizon dût être sans nuages. Il y avait pourtant menace de tempête de loin en loin. Oui, on voyait le front de Maximilien devenir sombre et soucieux ; c'était quand la pauvre Mlle Herminie succombant sous ses réticences, et manquant de courage pour tenir quantité de résolutions énergiques, lui parlait en général de ses nombreuses fiancées ! Il répondait d'abord avec un flegme digne d'un enfant d'Albion : — « Vous savez bien que je ne me marierai jamais. » Mais si elle insistait, il se fâchait, et donnait cent mauvaises raisons qui n'en valaient pas une bonne.

Un jour Mme Alphy se mêla de la petite guerre, car elle avait, je l'ai dit, le privilège unique de taquiner Maximilien. Elle osa, sous le voile de la plaisanterie, personnifier dans un tête-à-tête ce qui jusqu'ici n'avait été qu'un mythe ; elle prononça le nom de Marie-Aimée. L'inébranlable célibataire se retrancha derrière sa propre indignité ; et désormais, ce fut son plan de défense. Il convint d'ailleurs de ses qualités, avoua qu'il aimait sa conversation ; mais à chaque nouvelle insinuation de Mme Alphy, il se contentait de répondre avec un sourire fin et un air humble : — « Hélas ! Madame, un autre sera plus digne. Quant à moi, je suis né vieux garçon ! »

J'avais du plaisir à rêver un doux avenir pour ma sœur adoptive, mais pour moi l'heure de la décision ne venait point. Je ne me sentais pas encore capable de m'engager pour toujours. Ce calme qu'avait exigé ma mère n'était pas complet. Je voulais garder quelque temps la neutralité ; et, fatiguée des demandes que me valait hélas ! mon cadre d'or, j'avais prié mon tuteur de m'épargner ces mortels ennuis, et de ne plus même m'en parler jusqu'à ce que je lui témoignasse le désir de fixer irrévocablement mon existence. Quand cet excellent ami m'engageait avec bonté à ne pas trop tarder, de peur de m'accoutumer à une indépendance de vie qui ne pouvait pas durer, je lui répondais : — Je vous promets de me décider avant l'âge de vingt-cinq ans.

Comment aurais-je eu hâte d'en finir ? J'étais si doucement protégée, entourée. L'amitié veillait sur ma santé, sur ma fortune, et Marie-Aimée se collait à moi comme l'ombre de mes jours tranquilles. Nous faisons autour de la Baie de longues promenades, quelquefois avec Mme de Saint-Elme, plus souvent avec Mme Alphy qui aimait les courses à pied. Le plus ordinairement nous côtoyions la mer, jouissant de ce spectacle toujours mobile dont Marie-Aimée s'était éprise, ce qui nous semblait de bon augure, à nous gens du complot. A certains jours, nous quitions le rivage, et nous gagnions la campagne. Je retrouve dans mon journal les souvenirs de ces excursions. Celui qui plus qu'aucun autre m'est présent, c'est une image vive du bonheur et de l'espérance, se heurtant contre une force supérieure à nos décisions.

Un soir, nous rencontrâmes la douleur sous une forme qui ne m'était pas encore apparue. Nous avons consacré deux belles heures au repos, sur la lisière d'un bois de jeunes chênes qu'on appelait, je ne sais pourquoi, le *Bois-Fleuri*. L'air était pur, pas un nuage, pas un bruit, sinon celui de la clochette que portait une chèvre broutant le long du chemin. Sans cette

chèvre, on aurait pu se croire loin de toute habitation ; mais au détour d'un sentier bordé d'une haie vive, on apercevait, se dessinant avec une sorte de coquetterie rustique, une maison étroite et basse, qu'un réseau de verdure enveloppait. La chèvre se dirigeait, calme et insouciante, vers cette riante demeure, au seuil de laquelle était assise une fille très-pâle, dont le négligé élégant et l'altitude gracieuse contrastaient avec la rudesse aimable de sa compagne.

Cette compagne allait et venait, tantôt la servant avec empressement, tantôt s'asseyant près d'elle, comme une sœur.

Incertaines sur le chemin que nous devions prendre, nous convînmes d'aller jusqu'à la maisonnette, et d'y demander quel était le plus court pour regagner ; la Baie aux ifs, car la nuit tombait. Nous nous adressâmes donc aux deux inconnues ; ce fut la villageoise qui répondit. L'autre nous regardait avec une anxiété malade, et la profondeur de son regard me pénétrait d'intérêt. Évidemment une grande distance séparait ces deux femmes, à ne considérer que le côté extérieur de la vie ; évidemment aussi, il n'y avait plus de distance parce qu'elles s'aimaient.

La jeune malade tenait à la main une rose fanée. — « Brigitte, dit-elle, avec une politesse toute bienveillante à notre égard, tu devrais descendre avec ces dames jusqu'à la mare aux chasseurs ; de là, tu leur indiquerais le chemin des noisetiers, qui les conduirait promptement à la Baie aux ifs. — Je veux bien, répondit Brigitte en riant, je suis toujours prête pour la promenade, moi.

Elle riait, mais son rire était une feinte. Nous saluâmes l'étrangère en la remerciant ; et pendant qu'une dame, d'un extérieur distingué, entrouvrait du dedans la porte de la maisonnette, nous nous retirâmes.

C'est sa mère dit la jeune paysanne dès que nous eûmes fait quelques pas. Pauvre dame, elle a le cœur ben gros !

— Qu'a donc cette jeune fille ? demanda Marie-Aimée.

— Elle a un mal en elle.

— Si jeune, elle guérira.

— Oh ! quand on a un mal en soi, on a ben de la peine à s'en réchapper !

— Qu'ordonnent les médecins ?

— Du lait, du beau temps, du bonheur. Elle a tout ça, et cependant, tant plus elle va, tant plus elle empire ! Que voulez-vous ! On dit que les mariages sont écrits dans le ciel ; celui-là ne l'était pas, faut croire ?

— Elle allait se marier ?

— Comment ? vous ne le saviez pas ? Ah I c'est vrai, vous n'êtes pas du pays, mesdames, excusez. C'est la fiancée du Val-des-Roses, c'est comme ça qu'on l'appelle. Moi, je suis sa sœur de lait.

— Dites-nous son histoire, s'il n'y a pas d'indiscrétion ?

— Pour ça ! tout le monde la sait, son histoire ; elle n'est pas longue. Elle a grandi au Val-des-Roses, comme moi au Bois-Fleuri ; elle se nomme Hélène, comme moi Brigitte.

Tout près d'ici, il y avait un jeune monsieur, du beau monde comme elle, qui était né aux Roches-Noires, tenez là-bas derrière les chênes ; ils avaient joué ensemble étant petits, même qu'ils se taquinaient toujours. Ensuite il a été dans les collèges, longtemps, longtemps, pour apprendre les langues qu'on ne parle plus ; et pendant ce temps-là, elle apprenait à jouer de la musique, et tout, et tout ! Quand il est revenu pour tout à fait, il la regardait toujours ; personne n'y voyait goutte, excepté la nourrice. Maman me disait à la dernière Noël : M'est avis qu'au Val-des-Roses, il y aura du nouveau entre la Chandeleur et Pâques fleuries. » Ça s'est fait comme elle avait dit. Le jeune monsieur la voulait pour sa dame. Il l'a demandée à la maman, puisque c'est comme ça dans le beau monde ; elle a répondu : — Moi, je veux bien ; mais vous savez, faut qu'elle veuille aussi. » — Et elle a bien voulu, ça va sans dire. Quand on a joué ensemble, l'on est porté l'un pour l'autre, sans le savoir quasiment ! Dame, ils étaient ben contents, comme de juste !

Mais il y avait déjà longtemps que ma sœur de lait s'asseyait dès qu'elle avait fait un petit bout de chemin. Elle n'avait jamais été d'un beau rouge comme moi ; mais elle devenait toute blanche ; et puis elle toussait, sitôt qu'elle se mouvait.

Ah ! mes chères dames, tant fort soit le mal que l'on a, faudrait guérir quand on nous aime ! Ma sœur de lait qu'on aime au Val-des-Roses, au Bois-Fleuri, aux Roches-Noires, partout, la voilà qui s'en va ! Madame a eu peur, elle a consulté. On change la tisane tous les jours, et le médecin toutes les semaines.... C'est comme si l'on chantait ! Ils ont dit que la chute des feuilles, c'est mauvais pour elle... et pour nous ! Mon Dieu, mon Dieu, c'est y dur !

Elle a des idées de malade, elle se figure qu'on dort mieux au Bois-Fleuri qu'au Val-des-Roses. C'est pourquoi sa maman l'a amenée chez nous ; mais elle ne dort pas plus qu'en bas. Quand on a un mal en soi, on l'emporte, même chez la nourrice !

Son fiancé vient la voir chez nous ; tous les jours il lui apporte une rose. Il est ben comme il faut, M. Salvator, pas fier du tout !

— Laisse-t-elle voir sa tristesse à ceux qui l'entourent ? demanda Mme de Saint-Elme.

— Non, rien qu'à moi. Les autres, ça serait grand dommage ! Moi, au contraire, je ne suis que la sœur de lait ; que j'aie de la peine ou non, cane fait rien. Aussi je lui dis toujours : — Vous n'avez pas besoin de vous gêner. — Dame, quand elle a senti son mal augmenter, elle s'est fâchée pour de bon contre la maladie, et quasiment contre le bon Dieu ; mais quand les feuilles sont devenues jaunes, il lui a semblé (elle a de si drôles d'idées !) il lui a semblé que les fenilles lui parlaient. Alors elle a dit au bon Dieu : — Eh ben, comme vous voudrez, quand il vous plaira ! — M. le curé dit que c'est un ange, il a ben raison !

Elle n'est pas comme il y en a qui ne pensent qu'à leur mal, elle pense à tout.

Hier elle me disait : — Brigitte, quand je serai partie, — elle dit toujours partie, — tu me feras une belle couronne de fleurs blanches, rien que des blanches ; maman la mettra sur mon front, et puis elle la lui donnera à lui, pour qu'il reste bien bon.

— Pauvre enfant ! Croyez-vous qu'elle souffre beaucoup à ridée que son fiancé en épousera une autre ?

— Un petit brin ; mais pas tant qu'à l'idée qu'il n'épouserait personne, parce qu'elle croit que, tout seul, il aurait plus de mal à arriver dans le ciel. Dame ! elle l'aime comme nos anges gardiens nous aiment. Je crois qu'elle plaint sa mère plus que son fiancé ; et dans le fait elle a raison, car il y a ben des filles sur la terre, mais pour la mère, n'est-ce pas, il n'y en a qu'une ?... Là, mes belles dames, voilà la mare aux chasseurs, et voilà les noisetiers. »

Nous merciâmes l'enfant du Bois-Fleuri ; elle s'en retourna, et je ne la revis plus. Un mois après, une grande tristesse enveloppa le Val-des-Roses. Nous entendîmes une cloche qui sonnait d'heure en heure ; je demandai pourquoi ; on me le dit.

Le soir, Marie-Aimée rêva longtemps, se rappelant le naïf récit de la paysanne, la lutte, les roses, l'adieu. Elle jeta sur le papier ces images, ces souvenirs. Je retrouve dans mon journal ces pensées réunies par elles, et mesurées sans art, sous l'entraînement de son cœur.

Hélène, un soir d'automne, à l'heure où tout repose,
Pleurant sur son destin, seule se consumait.
Sa main tremblante et froide effeuillait une rose,
Hommage affectueux d'une âme qui l'aimait.

« Pauvre fleur, disait-elle, à l'aurore naissante
Tu penchais sur mon sein ton beau calice en pleurs ;
La nuit commence à peine, et te voilà mourante.
Oh ! qu'on souffre ici-bas, jeunes filles et fleurs !

Il fut beau, mon passage en ce monde éphémère.
Ici tout me charmait : jeux, plaisir et devoir.
Au berceau, j'avais pris Salvator pour mon frère,
Et mon cœur innocent l'aimait sans le savoir !

Un soir, entre le lis et la triste pervenche,
Marchant près de ma mère, et mon bras sur le sien,
Je l'entends murmurer : — A la fleur qui se penche,
Hélène, Salvator dit qu'il faut un soutien ? —

S'il réclame d'Hélène, à cette heure suprême,
Un nom plus saint encor que le doux nom de sœur,
Dis-je en parlant tout bas, répondez-lui vous-même ?
Ma mère nous bénit, et je donnai mon cœur.

Et depuis ce soir-là, rêveuse et languissante,
Pas à pas, vers la tombe, en secret je descends.
Deux voix parlent sans cesse à mon âme hésitante.
Salvator dit : Je t'aime. — Et la mort : Je t'attends.

Lui qui jamais pourtant ne trompa mon enfance,
Hier en souriant me répétait tout bas :
— Vois, le soleil est beau ! Courage et confiance.
Mais jusques à mon cœur, ces mots n'arrivaient pas.

Car, pendant que sa voix caressante et plaintive
Ainsi me consolait, de nos pâles ormeaux
Les feuilles en tombant frémissaient sur la rive ;
Et j'écoutais ce bruit, messenger des tombeaux.

Ce soir, j'entends encor ce funèbre langage.
Feuilles, plus lentement, tombez, tombez, mes sœurs.
De mon bonheur perdu votre chute est l'image ;
J'ai pâli comme vous, et comme vous je meurs.

Mourir ?.... Et qu'ai-je fait pour que dans sa colère
Un Dieu puissant m'écrase ? A qui donc recourir ?
Retiens-moi, Salvator, et vous aussi, ma mère,
Défendez-moi ! Non, non, je ne veux pas mourir.

Quoi donc ? Hélène ainsi se révolte et s'oublie ?
De mon injure, ô Dieu ne les punissez pas ;
C'est moi qui suis coupable ; ô délire ! ô folie !
Eux ne murmurent point ; ils pleurent mon trépas.

En vous priant, Seigneur, ma plainte est moins amère ;
Je le sens, j'ai besoin de silence et de foi.
Fuyez, rêve charmant, douce et pure chimère,
La route aux premiers pas se ferme devant moi.

Salut divine croix, signe de délivrance ;
J'accepte ma sentence en détournant les yeux.
Salvator me disait : — Espoir et confiance !
Il parlait de la terre, et tu parles des cieux.

Mais je sens que je meurs... venez, ma pauvre mère,
Mon heure va sonner, demeurez près de moi ;
Enfermez dans vos mains mes mains ! Et toi, mon frère,
Penche ton front brûlant, écoute, approche-toi.

Adieu, bon. Salvator, qui voulus sur la terre
Avec moi traverser le champ de l'avenir.
Je n'emporte de toi que le doux nom de frère ;
De ta petite sœur accepte un souvenir.

Brigitte va tresser une blanche couronne,
Que mouilleront les pleurs de tous ceux que j'aimais.
Quand tout sera fini je veux qu'on te la donne,
Et que ce talisman ne te quitte jamais.

Adieu, mon frère, adieu ; chasse le doux mirage
Qui te peindra mes traits endormis pour toujours.
Qu'une plus belle enfant efface mon image,
Et que Dieu vous bénisse en vos saintes amours !

Mais si jamais le mal entraînait ta jeunesse
Vers le puits ténébreux où Satan s'abîma,
Puissent ces blanches fleurs, gages de ma tendresse,
Te rappeler alors qu'une vierge t'aima... »

Ici la voix d'Hélène en ses pleurs s'est éteinte,
Et la mère a frémi... Puis l'ange des douleurs
En silence a porté vers la céleste enceinte
Une âme, et n'a laissé qu'une ombre sous ces pleurs,

Deux cœurs s'étaient penchés sur l'ombre encore si chère
Et deux voix lui parlaient. L'une disait : « Enfant,
Il était ton ami mais moi, j'étais ta mère !
Ma vie était ton bien ton sang, c'était mon sang !

Ma fille ! réponds-moi, ma douleur te l'ordonne ;
Si tu n'as qu'un regard, jette-le dans mes yeux ;
Si tu n'as qu'un baiser, qu'un soupir, donne, donne !
Un signe encor, ma fille, un signe avant les cieux ! »

Salvator, effrayé devant cette puissance
Qui disait : donne, donne ! était pâle et sans voix.
Le même mot, un seul, traduisait sa souffrance :
Hélène ! Hélène ! Hélène ! » il l'appela trois fois.

On attendait un signe, un adieu... mais la vierge
N'avait plus à donner ni sourire, ni pleurs,
Ni baiser, ni soupir On mit près d'elle un cierge,
De l'eau sainte, une croix, du buis, et quelques fleurs ;

Puis la terre s'ouvrit, et se ferma sur elle.
La mère prit la croix, le voile, les bijoux ;
Salvator emporta la couronne immortelle,
Héritage sacré qu'il reçut à genoux.

Depuis, lorsqu'il entend au loin gronder l'orage,
Il regarde ces fleurs, il crie : — « A mon secours ! »
La Vierge alors descend dans un léger nuage,
Et vient garder son cœur aux célestes amours. »

XXV. — UN HIVER BIEN EMPLOYÉ. — ENCORE L'ITALIE. — MORT D'UN PERSONNAGE.

Pendant notre heureux séjour à la Baie, les liens s'étaient encore resserrés entre la famille de Saint-Elme et moi ; et j'étais bien décidée à demeurer chez mon tuteur jusqu'au moment où je fixerais mon avenir. Néanmoins, arrivée à Paris, il me fallut une certaine fermeté pour résister aux aimables reproches de ma tante. Mes cousins et cousines se moquèrent un peu de moi ; mais sans aigreur, car ils sont bons et bienveillants.

Une seule personne m'aurait fait hésiter ; c'était Mme de Nélis, vraie enfant gâtée, mais si sincère dans l'attachement qu'elle me témoignait ! La chère petite Odette se mit aussi contre moi, et avec tant de grâce que, en vérité, ses bras entrelacés autour de mon cou étaient de bien fortes chaînes qui m'eussent facilement retenue : mais depuis ce temps double et de fascination que j'ai décrit, j'étais devenue craintive, ne cessant de remercier le ciel de m'avoir préservée d'une union folle et capricieuse, et de tous les malheurs qu'entraînent ces unions. Aucune secousse ne se produisit ; je restai dans les meilleurs termes avec les Ménilda ; leur promettant de les voir le plus souvent possible et de me trouver de temps en temps à leurs réunions et à leurs fêtes.

A cette époque, me réservant des heures de loisirs, je m'occupai utilement, et je retournai fréquemment voir Mme Sainte-Hélène. Nos entretiens devinrent fort intimes et fort sérieux, car il n'y avait plus en moi rien d'enfant. Le grand monde, tout en me mettant à l'épreuve, m'avait mûrie ; le temps que m'avait emporté la frivolité me paraissait un sacrifice fait au néant ; je regrettais cette passagère infidélité, et j'étais résolue de me tenir en garde contre mon entourage, de peur d'être entraînée comme la feuille que le vent détache de l'arbre dont la sève est sa vie.

Je voyais presque tous les jours Éva ; son désordre et son imprudence me frappaient au plus haut point. On allait toujours, fermant les yeux, et comptant sur les hautes combinaisons de l'Italien pour combler les déficits. Moi-même, l'année précédente, et sous la pression de tant d'influences

réunies, j'avais confié à Walter une somme considérable qui, disait-on, devait centupler en passant par les habiles mains de Staoli. Que l'on s'était trompé !

Le frère de Solanges, qui conservait avec nous de fréquents rapports d'amitié, connaissait mieux l'homme dont le pauvre Walter était dupe. Celui-ci, bon, loyal, incapable d'une indécatesse, ne soupçonnait jamais le manque de franchise ; l'autre ne se laissait point surprendre ; sa vie n'était qu'une partie d'échecs ; Walter devait être victime.

M. de Gemmy connaissait l'affaire, prétendue merveilleuse, dans laquelle on m'avait si imprudemment engagée ; il en causait avec mon tuteur, et celui-ci essayait de détourner mon cousin du piège tendu à sa bonne foi ; mais tout glisse sur les esprits légers. Walter n'ouvrit les yeux que beaucoup plus tard, quand le cercle où tous deux se rencontraient ferma sa porte au fourbe Staoli.

Cette même année, pendant mon séjour à taris, je partageais mon temps entre ma famille, la société, et l'étude de tout ce qui peut occuper sérieusement l'existence d'une femme riche ; c'est-à-dire l'étude de la part active qu'elle peut prendre aux œuvres établies pour diminuer le poids de la misère. J'eus alors connaissance de ces mille industries qui veillent sur l'enfant depuis ses premiers vagissements, et sur le vieillard jusqu'à sa dernière douleur.

Frappée des formes multiples données à la charité dans Paris, je désirai visiter les lieux où se fait le bien. Mme de Saint-Elme me mena à la crèche, à l'asile, à l'école, à l'ouvrier, à l'hôpital ; je vis des orphelins grandissant à l'abri de l'affreuse indigence, des filles apprenant à gagner leur pain, d'autres préservées du déshonneur. Je vis des hommes soignés dans leurs maladies par des mains habiles, ou préparés à la mort par des voix compatissantes. Je vis enfin toutes les infortunes, et je trouvai en face, comme une sentinelle vigilante, toujours une des compagnes de sœur Louise. Je voulus m'associer, du moins par l'aumône, à leurs obscurs travaux, selon le conseil de mon aïeul. Quelle jouissance de pouvoir, en sacrifiant quelques rouleaux d'or, lutter contre le mal, la faim, l'ignorance de la vérité ! Ce sont les trois fléaux des intelligences et des corps.

Jusque-là, j'avais passé mon chemin sans voir ces côtés hideux de la société, qu'elle se cache pour ainsi dire à elle-même en réunissant sur certains points les êtres malheureux ou dégradés. Je tiens de ma mère un cœur fait pour la pitié : je fus bien émue. Je connus les greniers, les

mansardes, les galetas, les cachots, les hôpitaux, les cabanons, et je formai la résolution de prendre à la lettre le conseil de mon grand-père, en ne restant étrangère à aucune des œuvres pour lesquelles je serais sollicitée. Quand la multiplicité des quêtes, souscriptions et loteries m'effrayait, je n'avais qu'à me rappeler cette fête splendide que m'avait offerte Éva, et dont j'avais été reine ; il m'était facile de conclure que l'héritage des Sombrailles serait moins compromis par la charité, même dans sa plus large expansion, qu'il ne l'aurait été par un luxe excessif, si la bonté de Dieu n'eût détourné mon cœur de la séduction.

Dès lors, je cessai de trouver du plaisir dans un faste insensé. J'entendais la plainte des malheureux, même à travers les rires et les chants ; cette parole me poursuivait : « Venez, les bénis de mon père... j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » Je me sentais prise d'une compassion tendre et religieuse pour tous les infortunés. Ces idées me revenaient même, et surtout, dans les concerts et les bals où j'accompagnais ma tante et mes cousines. Je le disais à Éva, qui s'en attristait, mais j'ajoutais : « Ne crains pas, amie, depuis que Dieu m'apparaît dans les pauvres, mon cœur a des tendresses plus intimes. Va, ce n'est pas le bruit qui resserre les liens, c'est le calme et l'union des idées. » Elle se laissait persuader, et souvent, sans divulguer nos petits secrets, elle consacrait, avec Mme de Saint-Elme et moi, quelques heures de la matinée à visiter les pauvres. Chère Éva ! elle montait six étages, et regardait souffrir. C'était pour ses yeux un spectacle absolument nouveau ; car elle eût demandé volontiers comme les enfants : Où sont les pauvres ?

J'éprouvais pour Éva cet intérêt croissant né de l'influence que nous exerçons sur un autre ; quand on se sent aimé, on devient responsable. Elle m'avait attirée pour un moment, mais je voyais bien que, grâce aux idées saines et aux principes stables que je représentais, je l'attirais pour toujours. Les bons Saint-Elme l'accueillaient comme une néophyte ; et le calme de son regard contrastait déjà avec la coquetterie tapageuse de ses toilettes excentriques. Bientôt, ses toilettes mêmes se modifièrent, et son aspect devint celui d'une femme de goût, élégante sans exagération. J'éprouvais le besoin de donner des amies à Éva, en vue de cette heure très-proche où sa fortune croulerait, faisant le vide autour de sa personne. Ses connaissances ne tenaient pas à elle, mais aux bals, aux somptueux dîners, aux loges à l'Opéra, à tout ce qui allait lui manquer en même temps.

Ma chère Marie-Aimée, qui d'abord avait vu avec un peu de tristesse ma liaison avec Éva, finit par reconnaître ses grandes qualités. A nous deux, nous tâchâmes de lui faire aimer le cercle qui entourait M. et Mme de Saint-Elme. Elle y parut un peu déplacée, à cause de son assurance, de sa liberté d'allures et de ses appréciations hasardées. Quelques esprits exacts furent bien sévères pour elle ! On lui reprochait ce qui tenait à son éducation si incomplète. Les Saint-Elme surent apprécier au contraire sa droiture naturelle ; ils lui passèrent beaucoup de choses, et j'eus la joie de la voir admise à leur table et à leur foyer, où, en dépit de ses anciennes préventions, elle prit place avec un véritable bonheur. C'était là qu'elle allait apprendre tout ce qui ne lui avait pas été enseigné.

La transformation fut lente, mais elle se fit ; et quand le malheur vint, à la suite du gaspillage et de l'imprudence, frapper ses grands coups à la porte d'Éva, elle en savait assez pour ne pas succomber sous un découragement vulgaire et lâche. En contemplant ce beau visage, je me disais que la pensée qui s'élève, élève aussi l'expression. Quand j'ai connu Mme de Nélis, nul ne pouvait auprès d'elle aimer autre chose que la terre et le rien. Depuis, elle est devenue véritablement belle, et quoique le splendide éclat de sa jeunesse ait pâli, on sent sous les lignes pures de ses traits la force de l'élément chrétien qui lui rend en dignité ce qu'elle perd en fraîcheur.

L'affection que j'éprouvais pour ma cousine se reportait sur Odette. J'avais pour elle des entrailles de mère ; je l'attirais chez moi, j'organisais de beaux goûters, où j'invitais le jeudi quelques petites filles élevées en enfants et non en femmes. Mais Odette trouvait sa vie décousue beaucoup plus amusante que la vie réglée de ses nouvelles amies. Un jour, elle me dit naïvement qu'elle était bien contente d'être la petite-fille de sa bonne maman, parce qu'elle lui disait toujours : « Amuse-toi, Odette, amuse-toi ! et pense que tu as encore quatre-vingts ans à jouir des plaisirs de ce monde. »

Avec une telle direction donnée à une enfant belle, spirituelle et étourdie, que devait-on attendre de l'éducation, sinon le goût effréné du plaisir et le dégoût du devoir ? Ainsi allait se perpétuer, jusqu'à la troisième génération, cette *futilité* dont on avait voulu me sauver à tout prix.

Je fus extrêmement heureuse pendant cette saison de Paris, et je gagnai facilement un peu de cette expérience de la vie qui ne vient qu'en observant et en écoutant. J'appris à distinguer les nuances de chaque intérieur, de chaque milieu ; j'examinai la manière dont on compose pour ainsi dire son

existence : car Mme de Saint-Elme me faisait remarquer que, si les grandes lignes sont en général toutes tracées, les détails dépendent en partie de notre manière de gouverner.

Elle me montrait de jeunes femmes, hasardant le bonheur que la Providence avait mis dans leurs mains, le gâtant par leurs caprices, leur mauvaise administration, leurs jalousies, leur nonchalance. Elle me fit voir, ce fut une étude triste et affreuse ! des ménages troublés sans cause grave, uniquement par la répétition des mêmes négligences ou par une opposition systématique aux goûts du mari ; ou encore, par une sévérité de détails qui empêchait de fermer les yeux sur de fort petites faiblesses,

« Beaucoup de mauvais ménages, me disait-elle, ne sont devenus mauvais que par lassitude. Des querelles microscopiques précèdent les dégoûts profonds ; et bien des malentendus seraient évités par quelques frais d'amabilité à l'intérieur, et le sacrifice de mille vétilles, auxquelles on semble tenir plus qu'à la paix, plus qu'au foyer lui-même. »

Parmi les connaissances de Mme de Saint-Elme, il y avait un intérieur malheureux, par manque d'affection mutuelle. M. et Mme B. avaient été bien élevés, et gardaient de leur éducation ces convenances extérieures qui sauvent les apparences, et préservent des discussions violentes et des emportements grossiers ; mais on voyait, sous ces dehors honnêtes, une froideur qui s'étendait aux moindres rapports. Rien de spontané, aucun élan. *Tout était devoir*, et dans cette vie à deux, si imprudemment commencée, si tristement continuée, on ne sentait que la contrainte, pesant sur chacun, comme ce joug imposé à l'attelage qui marche de force, parce qu'il faut bien creuser ensemble le sillon.

Quand je considérais cet intérieur, il me prenait une frayeur secrète ; mais par souvenir je me sauvais au Chalet, je retrouvais les bons Alphy, creusant si volontiers ensemble le sillon de la vie, et je me réconciliais aussitôt avec l'avenir toujours plein d'espérances. Néanmoins je pensais, et je pense encore, que la plus forte somme de douleur doit se trouver dans une union malheureuse.

Vers le commencement du printemps, la santé de M. de Saint-Elme s'étant raffermie, il se rappela mon premier et très-ardent désir, et me proposa lui-même de me mener à Rome passer la semaine sainte. J'acceptai son offre avec empressement, et, ayant entendu maintes fois Solanges exprimer le même souhait, je lui demandai de se joindre à nous. Son frère

parlait de se trouver à Rome à la même époque ; ainsi notre petite colonie se réunirait sous les immenses voûtes de Saint-Pierre.

Mlle Herminie poussa son cri d'alarme, à l'idée de voir Solanges passer, la frontière ! Cependant, ce trouble extrême de son esprit céda au penchant de son cœur : *Mon neveu* retrouverait à Rome sa *neuvième* fiancée ! Donc, il y avait quelque chance de le voir renoncer à son épouvantable résolution.

Solanges fut confiée à Mme de Saint-Elme, et nous partîmes pour Rome. C'était encore le beau ciel d'Italie ; mais quelle distance entre les impressions de ce second voyage et celles qui, presque effacées, laissaient encore en moi de vifs regrets de mon peu de caractère, et de la facilité avec laquelle un groupe de natures légères avait eu puissance sur moi.

J'aimais le voyage, l'imprévu, l'inconnu ; et j'éprouvais de la moindre aventure un véritable plaisir. Solanges me ressemblait. Marie-Aimée, timide dans la vie extérieure et un peu peureuse par nature, faisait contraste, et tenait toujours pour le parti de la prudence ; ce qu'ayant su Mlle Herminie, elle lui écrivit un petit billet, tout plein d'amitié et de recommandations sur la nécessité de prendre des précautions infinies, sous peine de perdre la vie incontinent. Il fallait se méfier des précipices, des voilures, des chemins de fer, des bateaux, des mulets et des guides. Notre peureuse en eut envie de rire, malgré deux ou trois bonnes histoires que lui servait la vieille cousine, à l'appui de sa morale. Dans chacune de ces histoires, on roulait du haut en bas de quelque montagne, de façon à n'avoir plus forme humaine. Quoiqu'il en fût des amplifications de Mlle Herminie, nous fîmes un heureux voyage, et nous ne roulâmes pas le moins du monde du haut en bas.

Maximilien nous avait rejoints à Rome ; et, tous au complet, nous eûmes le bonheur d'assister aux solennités qui attirent les chrétiens de toutes les parties de la terre. La vue de ces superbes basiliques, l'assistance à ces fêtes sublimes, ces hymnes si harmonieusement chantées, ces multitudes à genoux, et plus encore ce Père commun, pontife et roi, de qui relève immédiatement ce qui ne relève que de Dieu, tout cet ensemble me jeta dans une admiration recueillie, dont l'effet subit fut, comme toujours, un élan de reconnaissance envers ma mère, qui m'avait assez aimée pour m'assurer, au prix de ses larmes, ces joies divines et ces inébranlables convictions !

Toutes mes prévisions furent dépassées par la grande fête de Pâques. *L'alléluia* remplissait les coupoles et faisait naître en moi l'idée des cantiques de la patrie, qu'on ose à peine chanter dans l'exil. J'étais heureuse

au fond du cœur, et pourtant la sérénité de mon front devenait de la gravité ; car je voulais fixer mon avenir, choisir ma route, et y entrer sans regarder en arrière. A Rome, aux tombeaux des apôtres, je priai longtemps, je réfléchis beaucoup ; mais toujours sans faire part de mes réflexions à ceux qui étaient autour de moi.

Ce voyage, sous la direction calme et méthodique de mon tuteur, ne ressemblait pas à une course pressée, où l'œil se fatigue et oublie, tant il est souvent frappé de spectacles nouveaux. Nous avions toute liberté pour visiter les sanctuaires, les musées, les ruines, nous rassasier des splendeurs matérielles de Rome antique et des splendeurs morales de Rome chrétienne. Souvent nous nous partagions en deux camps, selon nos goûts qui nous portaient vers tel ou tel lieu. Notre guide ordinaire était le complaisant Maximilien. Il connaissait Rome et une partie de l'Italie. C'était en cela, comme en tout le reste, le savant modeste et sérieux, disant peu de lui-même et répondant toujours quand on l'interrogeait.

Marie-Aimée, qui désirait s'instruire, s'adressait à lui en toute occasion avec une grande aisance. Ces communications faciles, cette, absence de gêne et de cérémonie me laissèrent continuer en Italie mon joli rêve de la Baie ; mais je ne pouvais en parler à personne, pas même à Solanges, qui se moquait de ce qu'elle appelait *mes illusions*. Je m'en dédommageais en écrivant à Mlle Herminie, qui me répondait courrier par courrier, allant chercher je ne sais où mille remarques qui prouvaient que cette heureuse union était annoncée dès longtemps par une foule de pronostics plus saisissants les uns que les autres.

Un projet qu'on a dans la tête (tête de femme, surtout), et que l'on caresse nuit et jour, ne tarde, pas à prendre les proportions de la réalité. J'en, vins à rêver en plein midi le mariage de Marie, Aimée, célébré en pompe à Paris. Après le déjeuner, nous partions tous pour Sombraillies, et l'on s'amusait sous les grands arbres que nous aimions. J'allais évidemment un peu vite, car le terrible célibataire ne donnait pas le plus léger, signe de conversion. Je ne parlais jamais de mon rêve à ma sœur, de peur de lui causer une déception ; et comme tout se passait en silence, chacun en restait là.

Après Rome, je voulus retourner à Naples, car lorsque l'on a vu Naples et qu'en dépit du poète on n'est pas mort, on éprouve le désir d'y venir une seconde fois. J'y entraînai la colonie, et je repassai par ces émotions que

j'avais connues en d'autres temps ; mais, grâce à mon entourage, je retirai de mon séjour un tout autre profit.

Ce fut avec peine que nous songeâmes à nous séparer ; on se lie beaucoup en voyage ; mais sur la terre rien ne dure, pas même ces haltes du cœur aux rendez-vous de l'amitié. Solanges retourna à la Baie, son frère à Paris, et nous quatre à Sombrailles, que du reste il me tardait de revoir ; car ce berceau de ma mère était le lieu de ma prédilection. De là, j'eus beau écrire à Mlle Herminie que les choses n'avaient pas avancé ; elle me répondit que c'était très-bon signe, s'appuyant sur l'adage italien : *chi va piano va sano*.

Hélas ! à la lettre que m'écrivait Solanges, deux jours après, il y avait un post-scriptum ainsi conçu :

P. S. « La pauvre Minette est morte hier au soir, en tombant d'une gouttière. J'en suis vivement contrariée, à cause de ma bonne tante qui s'était fait de cet animal une distraction. Elle en a du chagrin, que mon retour toutefois dissipe d'heure en heure ; mais Yvonne pleure, pour tout de bon ! Quant à Biaise, il fait l'esprit fort, et s'est chargé d'enterrer la chatte blanche au pied du grand tilleul. »

Nous donnâmes un souvenir à la pauvre Minette ; et Marie-Aimée, qui aimait à plaisanter dans son cercle intime, rima pour s'amuser une sorte de biographie de cette célébrité, trop tôt disparue. Je retrouve cette folie dans mon journal.

MINETTE

Minette était une petite chatte,
Vivant aux champs, et bien loin de Paris.
Malheur à qui lui tombait sous la patte !
Son ombre seule enrayait les souris.
Dans l'almanach de Minette, aucun jeûne.
Son cri de guerre était : Point de quartier !
Et quel que fût l'ennemi, vieux ou jeune,
Le malheureux y passait tout entier.
Elle vivait au gré de sa mollesse,
Depuis douze ans et plus, suivant en paix

Un règlement qu'au temps de sa jeunesse
Elle avait fait.

De grand matin, d'un air de bon apôtre,
Dressant l'oreille, et quatre fois bâillant,
Elle tirait une patte, puis l'autre,
Moitié dormant, et moitié s'éveillant.
Puis, sans sortir de la grange paisible,
Assise encor sur son beau lit de foin,
Comme aux honneurs Minette était sensible,
Faire toilette était son premier soin.
Elle savait qu'ici-bas, femme ou chatte,
A son habit on doit plus d'un salut.
Mais sans rubans, sans résille, sans natte,
Fort simplement, elle atteignait au but.
Des coups de langue, au moins une centaine,
Procédé sûr, actif, ingénieux ;
De temps en temps, afin de prendre haleine,
Minette ouvrait et refermait les yeux
D'un air bénin, doucereux, sans malice ;
Puis de nouveau léchait et reléchait
Son beau manteau de fine et haute lisse ;
Enfin sur ce, dans le monde elle entraît.

On apportait le cale de Minette,
— Elle faisait quatre repas par jour :
Deux fort légers, et deux à la fourchette. —
Tous les festins se donnaient dans la cour.
La vieille Yvonne servait sur le sable,
Peu de façons, une écuelle de bois,
Madame était contente de sa table,
S'y reprenait jusqu'à deux et trois fois
Pour mieux goûter ; et léchait la vaisselle,
Ce qui d'ailleurs, pour le dire en passant,
Simplifiait le service. Après elle,

On s'occupait, tout en la caressant,
D'aller porter du lait à la maîtresse...
S'il en restait, disaient les beaux parleurs.
Le fait est que sa grande gentillesse
En cet enclos avait uni les cœurs.
On s'aimait bien, et la chatte mignonne
Vous prodiguait révérence et ronron.
A la cuisine, elle flattait Yvonne,
Biaise au jardin, et puis dans le salon Mademoiselle.

Ainsi la fine chatte
S'était acquis des amis en tous lieux.
Chez nous, Minette eût été diplomate.
Elle plaisait à tous, jeunes et vieux.
A la faveur de deux ou trois courbettes,
Chez sa maîtresse elle s'introduisait,
La saluait, puis entre deux assiettes
Prenait sa place, et bien se conduisait.
Jamais la patte, et moins encor la langue,
Deçà, delà.
Rien d'importun, pas même une harangue,
Un miaou tout au plus, et voilà.
Aux innocents, a-t-on dit, les mains pleines ;
Mademoiselle en admiration
Donnait biscuits, gimbettes, madeleines
Et compliments, tout à discrétion.
Et la mignonne, en son petit langage,
Disait merci. L'on s'entendait fort bien,
Car, pour s'entendre, il suffit, dit le sage,
De bien s'aimer, tout le reste n'est rien.
Sur le lit blanc de sa bonne maîtresse,
Dans un beau creux, elle s'arrondissait,
Blanche elle aussi, puis sous une caresse,
Un doux sommeil bientôt l'engourdissait.
Ainsi passait l'heureuse matinée ;
Chacun ensuite allait à son emploi.

Minette au bois commençait sa tournée,
Pour sa santé s'étant fait une loi
De prendre l'air. Orage, grêle ou pluie,
Rien n'y faisait, et, tout en trotinant,
Madame au bois partait sans parapluie.
Combien de fois — vraiment c'est étonnant !
Sans redouter l'humidité, la brume,
Ainsi bravant tout ce que nous bravons.
Les pieds mouillés, elle n'eut pas un rhume,
Ni rien enfin de ce que nous avons.

Comme elle était d'une très-noble race,
Bien que n'ayant ni titre ni blason,
Elle avait pris pour passe-temps la chasse :
C'est votre goût, gens de bonne maison.
Quand s'éveillait ainsi l'instinct sauvage,
On frémissait ; et les pierrots entre eux
Parlaient tout bas ; puis, sur l'avis d'un sage
On s'envolait. Parfois un malheureux,
Léger, frondeur, — dans la gente écolière,
Il en est tant chez eux comme chez nous, —
Faisait exprès de rester en arrière,
Bien que les vieux criassent : garde à vous !
Minette alors, en Diane chasseresse,
A pas de loup, sur l'herbe s'avançant,
Cachait dans l'ombre et sa griffe traîtresse,
Et son ardeur, et son trouble croissant.
L'œil effaré, le cœur tout plein de crainte,
— C'est du pierrot que je parle, lecteur, —
L'infortuné croyait sentir l'atteinte
De l'ennemi. Sa mortelle terreur

Paralysait ses ailes frémissantes,
Et la perfide, en un bond, était là.
Fi ! dites-vous, sur des chairs palpitantes

Poser sa griffe ! Ah ! cruelle... — Halte-là !
Simples chasseurs de tout lieu, de tout âge,
Pour nos plaisirs nous en faisons autant,
Oui tout autant, et même davantage.
Donc, taisons-nous. De Minette pourtant.
Il faut conter un exploit mémorable :
Car le pierrot, ce n'était, j'en conviens,
Qu'un jeu méchant.
Or, au fond d'une étable,
Où sans souci vivait ; je m'en souviens,
La vache brune, excellente laitière,
Une tribu de petites souris
Avait osé, maligne plus que fière,
Montrer son nez. Les enfants bien nourris
Couraient, trottaient, sans l'ombre de prudence,
Et se croyaient en vérité chez eux :
Minette un jour, si calme en apparence,
Les aperçoit, et, sans troubler leurs jeux,
Suit son chemin ; mais au fond, elle jure
D'exterminer sans délai, sans pitié,
Jusqu'au dernier de cette race impure,
Objet de son inimitié.
Il faut savoir que la très-noble chatte
Comptait, parmi ses illustres aïeux,
D'anciens guerriers. En tout aristocrate,
D'un pas léger, d'un port majestueux,
Fine vraiment jusques au bout des ongles ;
Minet, Raton, et Raminagrobis,
Tous ces messieurs enfin étaient ses oncles.
Ils habitaient près de Ratopolis,

A dit, je crois, monsieur de Lafontaine,
Qui savait tout.
Donc, le cœur plein d'une mortelle haine,
Sans dire mot faisant le guet partout,
Elle parvient à troubler la peuplade ;

Chacun se sauve. Elle, en feu, les poursuit,
Et pour finir les met en marmelade,
Les tue, et croque, et tout ce qui s'ensuit.

De cet exploit, devant Mademoiselle,
On a parlé durant une saison.
Sans un canon, prendre une citadelle !
Et puis manger toute la garnison !
Assurément, Hector, César et Tite,
Bien que fameux, en faisaient beaucoup moins.

Citer encor serait une redite.
A mon récit j'ajoute néanmoins
Que des succès la chatte triomphante
Ne s'enflait point. Aux plus pompeux discours
Elle faisait mine simple et touchante,
Et patte de velours.
Les jours passaient comme une onde tranquille
Qui coule, ou dort, entre ses bords fleuri
Loin des tracas, on vivait en famille,
Sans méfiance, à moins d'être souris.

Mademoiselle, aimant beaucoup Minette,
Assez souvent à dîner l'invitait,
Laissant exprès au bord de son assiette
Les bons morceaux : Notre chatte y goûtait ;

Mais comme on fait en bonne compagnie,
D'un air distrait, et sans empressement.
Après dîner, la maîtresse et sa mie
Se regardaient, et réciproquement ;
On s'admirait. Bientôt, sur les huit heures,

On commençait une partie à deux,
Une partie en règle, et des meilleures.
Le jeu nous plaît, quand il nous rend heureux.
Piquet ? Tric-trac ?... Non pas ; Mademoiselle
Au coin du feu s'endormait sans façon ;
Sur ses genoux dormait aussi la belle,
Et toutes deux en chœur, faisaient ron-ron,
Quel doux plaisir ! Ah ! la bonne partie !
Les deux gagnaient, l'on ne se fâchait pas.
A dire vrai, jamais n'est départie
Faveur si grande aux joueurs ici-bas.
Quand on avait ronflé bien à son aise,
— C'était en quoi consistait tout le jeu, —
Maîtresse et gens, Minette, Yvonne et Biaise,
Se réveillant, sonnaient le couvre-feu.
Oh ! le bon temps ! Oh ! la douce existence !
Chacun chez soi, le bougeoir à la main,
On s'en allait, faisant la révérence,
Et l'on dormait jusques au lendemain.

Pourquoi faut-il, aux fastes de l'histoire,
Grands de la terre, et favoris du sort ;
Pourquoi faut-il qu'en dépit de la gloire
Le dernier mot soit vôtre arrêt de mort !
Un jour... de pleurs se mouille ma paupière...
Elle tomba, la fille des Raton !
Non d'un pavois, mais bien d'une gouttière !
Pleurez ! pleurez ! O nymphes du canton !
Yvonne en fit presque une maladie.
Sous un tilleul, Biaise plus courageux
Creusa le sol et, d'une main hardie,
Ensevelit, avec un air piteux,
Le petit corps de cette chatte illustre.
Vaincre et dormir ! ce fut là son renom.

Deux lustres faits, et la moitié d'un lustre,
Ce fut son âge ; et Minette son nom.

XXVI. — LE NID DE FAUVETTES. — LE SECRET.

En arrivant à Sombrailles, je sentais le besoin de ce calme des champs et des bois qui laisse à l'esprit la liberté de se rasseoir et de se fixer ; mais à peine étions-nous installés, que mon tuteur crut devoir me communiquer des demandes très-sérieuses qui lui étaient faites en même temps, et m'engager à prendre un parti. Ma réponse fut évasive, et je reculai de quelques semaines encore cette grande décision.

Les alliances que l'on me proposait étaient d'ailleurs on ne peut plus honorables, et j'avais toute facilité de connaître le moral, le milieu, et l'éducation, puisque les familles faisaient partie du cercle des Saint-Elme. L'une d'elles m'était fort sympathique, et m'avait reçue l'hiver précédent avec la plus aimable bienveillance. J'avais même remarqué le jeune vicomte dont il était question ; je l'avais trouvé bien et mon entourage intime ne doutait point que sa demande ne me décidât.

Mon tuteur n'était pas homme à faire les choses légèrement ; par conséquent je ne devais pas éprouver ces tortures du doute qui agitent si cruellement quand il faut, les yeux presque fermés, choisir, pour poser le pied, entre des terrains également inconnus.

Non-seulement je revoyais mon vieux Sombrailles avec bonheur, mais encore j'éprouvais une satisfaction réelle, car Thérèse, qui avait fini son éducation, allait sortir du couvent et habiter avec nous. Sa mère nous l'amena, chargée de couronnes et de prix, emportant les regrets de ses maîtresses et de ses compagnes, et bien reconnaissante des soins et de l'affection dont on l'avait entourée. Elle était néanmoins tout heureuse de recommencer à vivre avec les siens ; car le cœur de Thérèse, si absolument étranger à la rêverie et à toute pente sentimentale, n'en est pas moins très-aimant, et sous une écorce légère cache une sensibilité vraie et une constance à toute épreuve.

Notre Fauvette fit son nid à Sombrailles avec un contentement sans pareil ; appréciant jusqu'au moindre détail, se faisant comme à l'ordinaire des plaisirs de tout, souriant à l'avenir sans l'ombre de romantisme, mais avec

cette disposition bonne et chrétienne qui fait dire à l'avance : « Ce que Dieu voudra, je le veux bien aussi ! »

L'âme innocente de Thérèse est religieuse sans rigidité. Son imagination très-calme et la fermeté de son caractère la mettent en garde contre l'entraînement du monde et le respect humain. Son esprit positif la porte à vivre dans le présent, à se servir de ce qu'elle a, à discerner même déjà les esprits avec lesquels on la met en rapport ; l'âge fera le reste, c'est l'étoffe de la femme forte, sous une apparence rieuse et presque enfant.

Cette nature à part est tellement en dehors que nous connaissions ses pensées en même temps qu'elle. Ce n'était pas étourderie, mais confiance en nous qui l'aimons, et absence de tout calcul. Elle parlait de Sombrailles en termes qui me charmaient. Déjà plusieurs fois, à l'époque des vacances, elle avait témoigné son goût pour cette résidence et pour ce genre de vie ; mais elle n'était là qu'en passant, comme l'oiseau sur la branche, le temps d'une chanson ; à présent elle s'installait. Sombrailles était pour Thérèse la terre promise ; tout lui plaisait, l'aspect sévère des bâtiments, les tourelles antiques, le parc, la glacière, la ferme ; oh ! la ferme surtout ! Ces choses excitaient en elle un intérêt vif, provenant du goût inné de la campagne, et nous disions à chaque instant : quel heureux caractère ! »

Son plaisir favori fut bientôt la promenade à cheval. Je lui fis monter la douce et obéissante Ketty, et elle ne tarda pas à nous promettre, moyennant quelques leçons d'équitation ; une bonne écuyère. Marie-Aimée, toujours un peu craintive, ne montait que pour m'accompagner ; Thérèse au contraire était hardie, entreprenante et s'amusait de tout.

Elle aimait extrêmement sa sœur. Celle-ci, quoique beaucoup plus âgée, retrouvait en elle une compagne de tous les jours, et je ressentais en les voyant ensemble une sorte de joie attristée, née de mes pensées secrètes. Je cherchais toutes les occasions de resserrer leur intimité, et j'évitais de me mettre trop souvent en tiers. Mon cœur commençait à calculer, parce qu'il commençait à souffrir.

Une chose faisait contrepoids au contentement que m'apportait Thérèse ; elle m'apprenait que Mme Sainte Hélène n'était pas bien, qu'on la trouvait pâle et amaigrie, et qu'on semblait concevoir de l'inquiétude. J'en conçus moi-même à l'instant, et je pris cela pour un avertissement d'une douleur prochaine. Cependant, ne voulant pas affliger mon entourage par ces pressentiments qui pouvaient être trompeurs, je m'efforçai de maîtriser mon

imagination et d'attendre, dans le calme extérieur, dont j'avais une si grande habitude, quelque signe plus marqué de la volonté de Dieu.

De tout temps, il m'avait été dit au couvent que *la bonbonnière* resterait à ma disposition jusqu'à mon mariage, et que je pourrais, quand je voudrais, y passer quelques jours. Je n'avais jamais profité de cette permission, parce que Mme Sainte Hélène croyait ne pas devoir m'attirer, mais dès lors je voulus me servir de ce droit si aimable qu'on m'avait laissé, et je partis pour Paris, accompagnée seulement de Marceline. Je revins un peu consolée, car ma chère malade, quoique pâle et affaiblie, me dit qu'elle souffrait peu et que [je devais être, comme elle, confiante et tranquille sous la main de la Providence.

Je ne sais si je vous ai dit que, depuis déjà longtemps, mon tuteur avait formé le projet d'établir sa fille aînée, il en causait familièrement avec moi. Mais, contre notre attente, elle paraissait au moins indécise, répétant sans cesse qu'elle ne voulait entendre aucune proposition, avant que je n'eusse moi-même fixé mon sort. Nos amis me pressaient aimablement de ne pas retarder l'accomplissement des vœux de la famille. Cette considération me fit beaucoup réfléchir, et me décida puissamment à précipiter les choses, car je savais que voir une de ses filles établie serait une consolation et un point d'appui pour mon respectable ami.

Comme j'étais convaincue que tous les vœux seraient dépassés si l'on avait pour gendre un homme de la valeur de Maximilien, je pris le parti d'en écrire confidentiellement à Mme Alphy, la seule personne qui lui parlât en toute liberté. Franchement j'avais toujours pensé qu'il y avait un peu de plaisanterie, et même une sorte de taquinerie, dans son entêtement pour le célibat, et je m'attendais à voir notre amie du chalet détendre la situation en déclarant qu'on songeait très-sérieusement à l'avenir de Marie-Aimée.

De mon côté, je causai avec ma sœur, lui avouant que j'avais pris moi-même une décision, quoique n'étant pas fixée quant à l'époque, et ne voulant encore ni en parler ni qu'on m'en parlât. Elle me regarda, tout étonnée, et dit : « Pas même moi ? — Pas même toi, » lui répondisse, avec un calme qui n'était qu'apparent. Je l'embrassai, mais je ne pus lui ôter sa tristesse. Cependant elle reprit la conversation où nous l'avions laissée, et me confia qu'elle était trop préoccupée de l'affaiblissement de son père pour songer à s'éloigner de lui.

Moi qui avais mon plan si bien tracé depuis deux ans, je sondai ses dispositions par rapport à un établissement qui la fixerait à Paris et la

laisserait près de ses parents ; j'arrivais à glisser le nom de notre bon Maximilien, notre ami de voyage, si sûr, si loyal, si instruit... Quelle ne fut pas ma déception ! Tout cet, échafaudage du bonheur, que mon imagination séduite par mon cœur avait élevé, tomba en une minute. Marie-Aimée témoigna une estime profonde pour le frère de Solanges, une entière confiance dans son jugement, mais pas l'ombre de sympathie ; et, la sympathie manquant, je [la trouvai sévère pour ses défauts, redoutant son flegme habituel, et cette froideur de langage et de ton qui, me dit-elle, ne lui avait jamais paru supportable que parce qu'elle était à cent lieues de mes projets, sachant qu'il ne voulait pas se marier. « Valentine, ajouta-t-elle, pourquoi donc me pousser à un changement d'existence que je ne désire point ? Vivre avec mes parents, les servir jusqu'à l'extrême vieillesse, c'est mon unique penchant. Plus tard, ma sœur se mariera, elle est faite pour plaire et attacher. Et moi, je serai si heureuse entre mes chers vieillards, si je les vois contents au milieu de leur jeune famille ! »

Mon étonnement était grand : le soir il fut au comble. Je reçus une lettre de Mme Alphy qui, ayant adroitement amené Maximilien à s'expliquer, avait eu pour réponse qu'il ne se marierait *jamais* ; que c'était en lui un parti pris, et pris de tout temps ; que jusqu'ici, d'ailleurs, nulle femme, quelque bonne ou aimable qu'elle fût, ne lui avait donné l'idée, même pour un quart d'heure, de revenir sur cette résolution irrévocable. Il avait ajouté qu'il verrait toujours avec grand plaisir Mlle de Saint-Elme, mais que néanmoins sa lenteur naturelle lui ôtait, à ses yeux, tout le charme qu'il voudrait trouver dans sa compagne, s'il n'eût été voué pour toujours au célibat ;

Ainsi finit mon doux rêve. Ce fut une grande leçon pour moi. Je pris la résolution de ne plus bâtir désormais sur ce terrain qui nous fait face, sans nous appartenir, et qu'on appelle le lendemain. J'avais prétendu arranger à mon gré ces choses de la vie qui n'existent que dans la prescience de Celui qui conduit tout ; je m'étais absolument trompée. J'en eus de la tristesse, car cette fiction aimable reposait ma pensée, au milieu des vicissitudes poignantes que me causaient mes indécisions qu'ai-je dit ? mes indécisions ? Depuis longtemps je n'étais plus indécise. Ce qui me manquait, c'était du courage. J'avais de longs et fréquents entretiens avec mon vénérable tuteur ; et, me confiant à lui sous le sceau du secret, je sortais de sa chambre tout en larmes, et me sauvais dans la mienne pour me dérober à l'amitié. Là, entourée et comme enveloppée du souvenir de ma chère maman, je

constatais d'après son sage conseil que mon âme était de sang-froid, et que, malgré ce trouble passager, elle pouvait se croire elle-même dans les jugements qu'elle portait. Puis je recomposais un sourire, et je revenais vers mes excellents amis, qui ne se doutaient de rien ; mais cette vie double me fatiguait beaucoup.

Sur ces entrefaites, Mme de Saint-Elme réclama de M. de Gemmy un service qu'il se montra empressé de lui rendre. Il s'agissait d'une affaire assez compliquée ; la chose traîna, faute de se bien comprendre, et l'on disait de part et d'autre qu'on s'entendrait mieux en une heure que en huit jours de correspondance.

Quoique cette ennuyeuse affaire ne fût nullement pressée, je crus à propos d'inviter notre ami de la Baie à venir pour la première fois à Sombrailles. Il accepta.

Nous le vîmes arriver avec son grand sérieux et sa valise. C'était au moment du dîner. On mit un couvert de plus pour le cher voyageur, et ce fut par hasard à côté de celui de Thérèse. Il ne l'avait jamais vue, mais il connaissait son esprit et son cœur par nos petites confidences. C'était pour moi un amusant contraste que celui de cette pensionnaire naïve, à peine sortie de sa classe, et de ce philosophe si fort au-dessus

des faiblesses du cœur, qui, comme Thalès, ne voulait aimer que la science.... Pauvre philosophe ! le fossé n'était pas loin.

Que vous dirai-je ? Qu'arriva-t-il ? Je le sais bien, mais je ne puis me l'expliquer. Il est un fait : c'est que l'homme ne se connaît pas lui-même, et qu'il peut lui arriver d'entrer dans sa voie comme par surprise.

Elle était simple, notre Fauvette, je vous l'ai dit, très-simple, trop même pour être timide. Son caractère particulier était le naturel. L'étranger ne la gêna point. Elle avait entendu dire que le frère de Solanges était grave, très instruit, silencieux, un peu sévère. N'importe, elle fut *elle-même* pendant ce dîner et cette première soirée ; elle fut elle-même, c'est-à-dire toute charmante : en dehors sans hardiesse, étourdie, sans inconvenance, aimable sans coquetterie. Et lui, le rude penseur, se sentit embarrassé, gauche même devant cette enfant. Sa nature un peu sauvage le trahit, ébranlée qu'elle était par un ensemble de charme et de force dont il ne se doutait point. En effet, ce n'était pas dans ses livres, ni dans ses savantes théories de la physiologie humaine.

Lé lendemain ne fit qu'accroître son étonnement et le nôtre. Il devenait causant, il riait avec Thérèse, et elle nous demandait pourquoi nous avions

dit qu'il était sévère et silencieux ? Non, il n'était plus le même devant cette gaieté, cette vivacité, cette candeur.

C'est ainsi que les choses se passèrent dans ce petit coin du monde. Les jours se succédaient, et ce dont on parlait le moins, c'était de l'affaire ennuyeuse et compliquée pour laquelle on était venu. Maximilien nous disait tous les soirs : Je partirai demain. — Demain s'en allait, et lui restait.

Thérèse le voyait avec plaisir prolonger son séjour et le disait à sa mère tout haut devant nous. Elle était si naïve ! Un jour que l'on avait eu occasion de faire un peu plus de toilette, elle mit dans ses cheveux un bouton de rose qui lui allait à merveille. Pour m'amuser, je lui dis en riant :

— Fauvette, on prétend qu'au moyen âge, quand un chevalier recevait l'hospitalité dans un manoir, les jouvencelles, pour lui faire honneur, se paraient d'un bouton de rose.

— Eh bien, répondit-elle simplement, le moyen âge dure encore.

Puis, se tournant vers Mme de Saint-Elme ; Maman, demanda-t-elle avec une ingénuité ravissante, il n'y a pas de mal, n'est-ce pas, à mettre, ce bouton de rose qui me va bien ?

— Non, ma fille, il n'y a aucun mal.

— Eh bien, je vais en mettre deux.

Notre Fauvette était une enfant raisonnable, décidée, primesautière ; et telle qu'elle était, tous la trouvaient charmante, vieux et jeunes, et les philosophes en perdaient leur philosophie.

Tout un mois se passa. La situation était délicate pour chacun, excepté pour moi. M. de Gemmy voulait enfin partir, et le disait plus que jamais ; il était prêt, et personne ne parlait de ce que tout le monde pensait.

Qui donc trancha le nœud gordien ?

Ce fut celle qu'on appelait encore là châtelaine de Sombrailles, qui, avec la complète assurance que donnent une forte décision et l'absence, de toute personnalité, dit à Maximilien : « Restez encore. »

A son tour il fut doux et timide ; ses yeux se remplirent de larmes, et il ne chercha point à se défendre contre le don de Dieu. Le lendemain on s'expliquait, et M. de Saint-Elme donnait son aimable enfant à l'homme qu'il estimait le plus.... Mon Dieu, que je vous ai béni pour ce jour et pour cette heure ! Vous n'avez pas rejeté ma prière, mais seulement détourné de ma sœur adoptive ce qui, dans l'ordre de votre providence, était la part de Thérèse.

Il y eut à Sombrailles quelques semaines de bonheur ; puis nous partîmes pour Paris, où Solanges accourut ainsi que la bonne cousine. Rien de plaisant comme la promptitude avec laquelle celle-ci quitta la-Baie. Je crois vraiment que, pendant qu'elle espérait contre toute espérance, elle avait fait ses malles ; car tout se trouva prêt comme par enchantement, et, reportant aussitôt sur Thérèse l'impétueuse tendresse qu'elle avait d'abord conçue pour sa sœur, elle faillit devenir folle de joie. Les voisins du Chalet furent aussi invités ; sans ces heureux époux, la fête n'eût pas été complète.

Le mariage se fit à Paris, et l'on partit, comme dans mon rêve, après le déjeuner, pour Sombrailles. Éva fut des nôtres, ainsi que Walter et Odette. J'avais tout prévu et ordonné pour qu'une réception aussi gracieuse que possible fût faite à la jeune épouse. Par amitié pour moi, tous se prêtèrent à mon désir.

Sœur Louise mena les enfants en habits du dimanche à l'entrée du village, et l'une d'elles fit un beau compliment et une belle révérence, ce qui lui valut un baiser de la joyeuse Mme de Gemmy.

Les cloches sonnèrent, on jeta des dragées, on tira des pétards ; un mât de cocagne pour les garçons, une loterie pour les filles. Au château nous dinâmes gaiement, et la table fut bénite et présidée par notre respectable pasteur. Le soir, il y eut un feu d'artifice, et les tourelles du vieux Sombrailles furent illuminées jusqu'à minuit. Mon bon Madouard, un peu jaloux, murmurait entre ses dents : « Qu'est-ce qu'on fera donc de plus quand la châtelaine se mariera ? »

Les fêtes furent en rapport avec la jeunesse et la gaieté de Thérèse. Pourquoi la priver d'innocents plaisirs ? Tous nos voisins de campagne furent invités. Éva, avec sa grâce naturelle et son habitude du monde, m'aidait à faire les honneurs. Mme de Sainte-Elme jouissait largement du bonheur de sa fille. Solanges, à peine revenue de sa surprise, et ne sachant comment exprimer ce qui se passait dans son âme, me disait : « Non, Thérèse n'est pas une perle fine, c'est un diamant ! aide-moi à remercier Dieu. »

Je voulus la fêter longtemps, notre fauvette, pour laisser en sa mémoire d'aimables souvenirs et lui composer de nouveaux chants. Elle ne cessait de répéter : « Je suis contente ! oh ! bien contente ! » Et j'eus le bonheur de lui entendre dire comme au couvent, au temps de sa joyeuse enfance : « J'aime la vie ! »

Deux personnes étaient à part M. de Saint-Elme, heureux comme père, me regardait pourtant de ce regard humide qui souffre et ne parle pas. Marie-Aimée me suivait partout, comme si elle eût craint que je lui échappasse. Elle avait l'intuition d'une affreuse souffrance, qui s'approchait silencieuse et inévitable. Souvent, au milieu des rires de nos amis, elle cherchait ma main et la serrait sans parler, comme prise d'une peur indicible. Moi, j'évitais toute intimité ; je fuyais cette parfaite amie, j'avais peur aussi, oh ! bien plus peur qu'elle.

Quoique fort occupée de mes hôtes, je trouvais pourtant le moyen de me soustraire à l'amitié chaque jour, et de passer une heure à l'église ou à l'école. J'encourageais mes chères petites filles, je leur donnais des images, quelque fois des récompenses utiles. Je cherchais à assurer le bien dans le village, à préparer une génération d'épouses et de mères plus chrétiennes. Toujours je retirais de ces visites quelque profit pour moi-même, ou quelque enseignement.

Un soir, je demandai pourquoi je ne voyais plus la jeune sœur Benedicta, partie deux mois plus tôt, et croyant revenir dans peu. On me répondit simplement : « En soignant un malade, elle a gagné son mal qui s'est jeté sûr les yeux, et elle est devenue aveugle. »

— Aveugle ! m'écriai-je avec horreur, mais c'est affreux ! quoi ! sans espérance ?

— Sans espérance.

— A sa place, j'aurais mieux aimé mourir !

— Ce n'était pas mourir que le bon Dieu voulait, dit très-gravement sœur Louise en me regardant au fond du cœur. Une fille de Saint-Vincent de Paul doit être prête à tout, mademoiselle. Sœur Benedicta sait bien qu'elle ne reverra pas le soleil ; mais elle sait aussi que Dieu, qui aime la charité, se fera sa lumière. »

Je baissai les yeux devant sœur Louise, et je reconnus humblement que j'étais indigne de balbutier le langage des âmes saintes. Et pourtant.....

A quelque temps de là, on prépara une grande fête à l'école, à l'occasion de la distribution des prix. A moi revenait l'honneur de présider cette fête ; les sœurs et les enfants m'y appelaient à titre de fondatrice. Je remis mes pouvoirs à Mme de Gemmy, et comme elle se refusait à mon désir, je lui dis, seule à seule, et avec une émotion contenue :

« Oh ! je t'en supplie, ma petite Thérèse, ne t'oppose pas à mes vœux ; j'ai plusieurs choses à te demander ; si tu consens, tu adouciras une grande

peine que je ressens.

— Une peine ?

— Oui il faut que je parte pour Paris, demain matin.

— Partir ! dit la jeune femme avec une exquise délicatesse. Oh ! nous étions si heureux, Maximilien et moi ! Pourquoi partir ?

— Laisse-moi, Thérèse, ne me questionne pas. Il faut que je parte. Mets-toi à ma place à table, au salon, à l'église, partout. Je veux que, sous la direction de ta mère, tu apprennes à remplir mon rôle de châtelaine, commandant aux gens, conduisant la maison, prenant soin des pauvres. Il faut que tout le monde le sache, afin que, si quelqu'un devenait malheureux en mon absence, on pût dire encore : Allons au château. » Ton mari voudra bien, à ma prière, s'occuper de la surveillance extérieure ; je m'en remets à sa prudence ; j'ai tant de confiance en lui !

Et comme elle répétait tristement :

— « Partir ! partir ! » je m'échappai de ses bras, la laissant stupéfaite, anxieuse. J'étouffais ; je ne sais même comment j'avais pu lui parler. S'il m'avait fallu en dire autant à Marie-Aimée, j'aurais éclaté en sanglots, parce que je l'aimais davantage.

O inconséquence du cœur ! J'avais dit que je partais le lendemain matin ; je le voulais, et il me semblait que je ne le voulais plus. Le temps qui s'écoula me parut un siècle ! Je pris un prétexte pour dîner seule dans ma chambre : car je ne me sentais plus la force de voir réunis ensemble ceux qui m'aimaient, et ils étaient tous là : les Saint-Elme, Solanges, Maximilien, les Nélis, les Alphy ; personne encore n'avait quitté Sombrailles, je voulais m'en aller au milieu du bonheur. On n'était pas inquiet, parce que j'avais annoncé que j'irais de temps en temps à Paris, avec Marcelline, passer deux ou trois jours au couvent, pour voir Mme Sainte-Hélène, et l'on pensait que mon départ n'avait pas d'autre but. Mon tuteur seulement savait toute la vérité.

De ma chambre je les voyais aller et venir dans le parc, ils paraissaient heureux ; mais Thérèse n'avait plus d'entrain, et je me reprochais de lui avoir ôté trop tôt sa gaieté. Oh ! que ne peut-on souffrir seul d'un mal consenti et mêlé d'une paix ineffable ! Je ne jetais les yeux sur aucune personne, et même sur aucune chose, sans que mon cœur se serrât. Mes grands arbres semblaient m'attirer sous leurs ombres ; la barque, la volière, tout ce que je ne remarquais plus depuis longtemps, revêtait à mes yeux un

charme nouveau. Ketty, ma belle jument, vint à passer sous mes fenêtres, je me reculai pour ne pas la voir.

Je restai toute la soirée dans ma chambre, à écrire à mes amis, puisque je ne pouvais pas leur parler ; puis je fis mes apprêts de voyage, et je voulus me coucher. Ce fut inutilement : le sommeil fuyait sous mon agitation fiévreuse ! M'étant relevée, je me mis à écrire de nouveau, à prier, à penser. Je rassemblai mes trésors intimes : c'étaient la miniature de ma mère, ses cheveux, ses lettres, et celles de mon aïeul. Je pris aussi mon journal, hésitant à le brûler, car c'était encore un ami. Je regardai longtemps ces bouquets de bluets et de marguerites qui tapissaient la chambre de maman ; ses yeux s'étaient reposés sur ces fleurs ; je voulais emporter leur image au fond de mon regard.

Cette belle nuit d'automne était calme, le ciel pur. Je contemplais ce large horizon constellé, et c'était, pour le côté terrestre de mon être, un adoucissement à ma peine de songer que, en telle contrée où je fusse portée, je reverrais ces constellations. Tantôt je pleurais comme une exilée en face du navire qui l'emmène ; et tantôt, relevant mon âme, je pensais que toute la terre est l'exil, que peu importe le lieu d'où l'on s'embarque pour la vraie vie, la vraie lumière, la vraie patrie !

A d'autres le mâle courage qui brise tous les liens, sans même s'arrêter à les compter. Pour moi, dans ce dernier combat livré par l'âme à la nature, dans ce duel à mort où il fallait que la nature succombât, je souffris une sorte de martyr ! Ah ! je m'accuserais de faiblesse, si je ne me rappelais que Ste Thérèse, cette fleur de l'Espagne dont le cœur, fait d'amour, a presque touché Dieu, a dit au moment de quitter sa maison, il lui avait semblé *que ses os se déboitaient, et qu'on lui arrachait le cœur*, tant fut affreuse et sanglante la déchirure, volontaire pourtant, qui la jeta aux sommets du Carmel.

Mon Dieu, vous ne m'en voulez pas ! C'était le sang de mon âme qui coulait dans mes larmes ! j'eusse quitté, le cœur haut et léger, les phalanges de ceux qui vous nient, ou vous offensent ; qui aiment le mal, le mensonge, ou le rien ; mais ce monde béni !.... cette Marie-Aimée, l'ombre de moi-même depuis douze ans ! ce noble et doux vieillard que mon aïeul a choisi pour qu'il fût, en me protégeant, l'objet de ma vénération ; sa femme qui m'a conduite et enseignée, dans ces quatre dernières années, avec un dévouement si aimable et si vrai ; Solanges, esprit et cœur, que j'aime depuis mon enfance comme nous aimons ce qui nous est supérieur sans

nous écraser ; Thérèse et le bon Maximilien, que vous m'avez fait la grâce d'unir dans la joie sainte des chrétiens ; ces heureux Alphy, qui m'ont fait comprendre la famille, telle qu'elle existe en votre pensée ; ce pauvre Walter, qui m'appelait sa sœur ; Éva, dont l'âme si belle s'est rapprochée de vous en s'appuyant sur moi, Éva que j'aime à regarder, parce qu'elle ressemble à maman ! la petite Odette, qui me tient au cœur par sa faiblesse même et par ses ignorances ; ce beau Christian, qui m'attire encore quand je me représente ses petits bras tendus vers moi ! ces bons serviteurs ; mon pauvre vieux Madouard qui m'avait attendue quinze ans ! cette église, la tombe de mon grand-père ; ce vieux et si digne pasteur, confident de mon âme ; cette école naissante, ce village dont le nom est le mien ; c'est tout cela qui me faisait pleurer !-

Oui, je pleurais comme une enfant ; malgré moi, ce *moi* supérieur, le seul avec qui vous comptiez, Seigneur, et qu'on appelle *la volonté*. Oh ! oui, je voulais bien venir à vous qui m'appeliez, et depuis longtemps ! Je sentais tout l'honneur de cette touche plus intime de la grâce ; je n'étais ni hésitante, ni infidèle ; mais ces liens que vous-même aviez noués, pouvais-je les briser sans me briser moi-même, et sans noyer sous mes larmes ces belles amitiés qui sont, sur notre terre, le seul point qui ressemble au ciel ?...

Quand la nuit fut passée, je revêtis une robe de laine noire, que j'avais fait faire secrètement ; je pris mon sac de voyage, et pendant que tous dormaient encore, je me dirigeai sans bruit vers le lieu où Marcelline avait ordre de m'attendre. C'était dans une arrière-cour où le cocher avait l'habitude d'atteler, quand on partait de grand matin. Je croyais ne trouver qu'elle et lui ; mais le vieux Madouard était là : je tressaillis, n'ayant pas compté sur ce regard ami qui devait me suivre au départ. Il était venu, me dit-il, *par hasard*, pour voir si je n'avais pas besoin de lui. Mon cœur se serra tellement que je n'eus pas la force de sourire.

Quand Marcelline eut pris place près du cocher, je montai dans la voiture, aidée par le vieux garde ; il voulait fermer la portière, et il ne la fermait pas, et je n'avais pas non plus le courage de la fermer ; nous nous regardions ; je souffrais horriblement.

« Qu'est-ce que vous avez ? me dit-il à voix basse, et penchant tout le haut de son corps dans la voiture, vous tremblez, vous avez donc froid ? Pourquoi partir de si bon matin ? Ah ! mon Dieu ! si vous n'alliez plus nous revenir !.. »

Je voulus répondre ; ma gorge se serra comme dans un mauvais rêve, et puis je ne savais que dire. Ce fut lui qui reprit :

« Pourquoi cette robe noire ? vous n'êtes pas en deuil pourtant ? Une robe de laine ! je ne vous ai jamais vue comme ça ! Ah ! depuis longtemps j'ai une idée si triste ! si c'était vrai ? Dame, si vous nous quittiez, faudrait me le dire ; faudrait pas me tromper ! C'est moi qui faisais jouer votre maman quand elle était petite ; elle m'appelait *mon garde*, et elle me tutoyait !.. »

Il pleura je l'attirai vers moi, et, pressant ces mains fidèles que le travail avait durcies, je lui dis tout bas mon secret... Les chevaux piaffaient, le cocher répéta deux fois que j'allais manquer le train ; Marcelline paraissait inquiète, étonnée : « C'est fini, adieu, dis-je plus bas encore, et pour laisser au bon serviteur un souvenir pareil à celui qu'il gardait de ma pauvre mère, j'ajoutai avec l'expression de la tendresse : » Adieu, *mon garde* ! console-toi ; au-ciel on se retrouve ; je te promets de te chercher. » Alors, prenant dans mes mains la respectable tête de ce bon vieillard, je l'embrassai du fond de mon cœur, comme le plus humble et le meilleur de mes amis ! Un sanglot lui échappa, il ne me dit rien, ferma la portière, s'assit sur la borne d'un air bien triste, et regarda la voiture partir Mon pauvre vieux !

Toute saignante moi-même de cette première plaie que je venais de faire, je fus prise d'une angoisse affreuse ; et les chevaux m'emportèrent, pendant que je jetais un dernier regard sur la vieille demeure des Sombrailles.

La chambre, de Marie-Aimée fait l'angle : deux de ses fenêtres donnent sur le couchant, et la troisième sur le nord. Elle s'était levée, ma sœur chérie, à cette heure matinale ; peut-être n'avait-elle pas dormi, tant elle appréhendait quelque douleur ! j'aperçus une ombre blanche, et deux longues tresses qui tombaient sur ses épaules. C'était ma douce compagne, celle qui m'aimait plus que tous, qui m'avait aimée *la première* ! Elle souleva discrètement un rideau, et regarda passer la voiture ; puis elle alla à l'autre fenêtre pour la voir plus longtemps ; enfin, comme le chemin tournait, elle courut vers la fenêtre qui donne sur le nord, et se colla à la vitre. Les chevaux galopaient, et je voyais encore de loin, s'amointrissant, l'ombre blanche qui m'aimait elle avait compris ! Mon cœur se fendait !

Je baissai mon voile, je m'enfonçai dans la voiture, et je demandai à Dieu de guérir tous ceux à qui je faisais du mal. Eux ne m'avaient jamais fait que du bien !.. Et sous mes soupirs, et sous mes sanglots, j'entendais encore et toujours : « Venez, les bénis de mon Père, j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ;

j'ai été prisonnier, et vous m'avez visité. » La surface de mon être était agitée, comme la mer sous la tempête, et le fond était calme et soumis.

Le soleil avait percé les nuages ; je voyais au loin disparaître, comme un point qu'on efface, le clocher de Sombrailles. Nous étions en face de la gare ; le facteur commençait sa tournée ; il vint à moi et me remit une lettre. Je reconnus l'écriture de Mme Sainte-Hélène, mais si troublée, si indécise, qu'il me passa un froid sur le cœur. C'était trop d'émotions ; je devais conserver des dehors impassibles en voyage, et vis-à-vis de Marcelline ; je résolus donc de ne décacheter celle lettre qu'en arrivant à Paris.

XXVII. — LES ADIEUX.

Arrivée à Paris, j'allai d'abord à ma demeure d'hiver, chez Mme de Saint-Elme ; et, pendant que Marcelline préparait le déjeuner avant de nous rendre au couvent, je décachetai la lettre de Mme Sainte-Hélène. Dès les premiers mots, je compris que cet ange visible, qui m'avait été donné, n'allait pas rester sur la terre. Oh ! quel moment pour tant souffrir ! Tous mes liens se rompaient donc ensemble ! Je me sentais comme anéantie ! Voici la copie exacte de cette dernière lettre :

« Ma fille Valentine, je suis depuis longtemps, beaucoup plus sérieusement malade que je ne vous l'ai laissé croire. A quoi eût servi de vous attrister ?

Cependant, je ne veux plus attendre pour vous dire adieu. Ce mot, entendez-le, renferme tous les souhaits ; il signifie : *je vous fie à Dieu !*

Si la gravité de ma vocation a maintenu entre nous, ma chère Valentine, une distance nécessaire, vous croyez bien, n'est-ce pas, que je vous ai profondément aimée ? Je vous ai élevée sans faiblesse ; j'ai été dure à moi-même en vous reprenant, en vous punissant. Il m'en coûtait beaucoup. Je ne vous montrais pas ce côté vulnérable ; vous me croyiez toujours supérieure aux petits événements de votre vie. Vous avez grandi ; mon affection grandissait avec vous. Je vous *gardais !* c'était ma mission. Quand est venu ce jour où vous deviez franchir notre seuil, et entrer dans le monde, j'ai demandé à Dieu une grâce pareille à celle qu'il donne aux mères dont les filles s'en vont. »

« Depuis, nos rapports ont été ceux d'une parfaite confiance. Pendant quelque temps, vous m'avez délaissée ; je m'y étais attendue. Il y a eu dans votre esprit un peu de cet enivrement que causent les breuvages dont on ne connaît pas la force. Vous êtes revenue à moi, comme l'enfant revient à sa mère, aussitôt que vous avez eu peur. Pendant ces dernières années votre jugement, déjà formé, a mûri par le contact du monde et par les exemples bons et mauvais ; car *tout sert à l'âme sérieuse*. Je ne crains plus rien pour vous, quelle que soit la route où, vous vous engagiez.

Moi, j'ai fini... je m'en vais en un lieu que Dieu seul connaît. Où il me mettra, je veux être. Il est la mesure de mon âme. Gardez-vous du murmure

; n'allez pas vous répandre en ces plaintes amères qui semblent blâmer Dieu. Il est vrai, j'eusse préféré voir votre avenir assuré ; mais je préfère encore à tout la volonté de Celui qui nous mène et qui m'arrête.

Ce n'est pas moi qui le nierai : oui, selon la divine parole, la part de Marie est la meilleure ; mais est-ce bien la vôtre ? toute la question est là. C'est aux supérieurs à répondre, après vous avoir éprouvée par le noviciat ; car le Seigneur ne fait point de surprise, et il n'accepte le sacrifice qu'après nous en avoir laissé sonder la profondeur. Vous m'avez souvent reproché de ne pas vous dire explicitement ma pensée, au sujet de votre avenir ? J'aurais craint, chère enfant, de vous influencer ; j'ai voulu vous laisser à vous-même et à Dieu.

Désormais, ma fille, je ne vous verrai plus. Me voici séparée de toute vie extérieure, et alitée pour ne plus me relever. Ne pas vous voir est une privation très-pénible ; je suis loin de vous le cacher. C'était apparemment dans l'holocauste un point qui n'avait pas été entièrement consumé.

S'il est vrai que vous soyez décidée, comme vous me l'écrivez, à quitter le monde, vous trouverez en religion ce que j'y ai trouvé moi-même : des forces quotidiennes pour votre âme, et la continuité de la paix dans la continuité du sacrifice. C'est *uniquement* de quoi se compose la vie religieuse, cloîtrée ou non cloîtrée. Pas d'illusion, Valentine, il n'y a pas autre chose. C'est l'écrasement de la nature ; c'est le triomphe *perpétuel* de l'esprit sur la matière.

Vos penchants vous portent vers un genre de vie tout autre que le mien. Le grand S. Vincent de Paul vous regarde, et montre à votre courage des plaies, des infirmités, des ignorances ; vous êtes très-sérieusement émue. De cette forte émotion à la volonté positive et soutenue de servir Notre-Seigneur dans la personne des malades et des pauvres, il n'y a qu'un pas. Avant de le faire, réfléchissez bien.

Ne parlez point de votre projet ; on ne le comprendrait pas, même ceux qui font profession de piété. Cet attrait grave et persistant qui porte la partie supérieure de l'âme à une vie à part, est, je vous l'assure, un sens particulier ; ce sens fait presque toujours défaut à ceux qui ne sont pas appelés. Vous ne les persuaderez pas. Mais si vous les quittez, ah ! soyez douce à leur douleur ! Excusez même leurs reproches ; songez qu'ils vous aiment et ne vous comprennent pas !

Mais il faut en finir... Voilà trois fois que je reprends cette lettre ; je suis épuisée ; mes doigts se raidissent... Aussi bien, tout n'a-t-il pas été dit entre

vous et moi ? Ma petite Valentine, quittons-nous sans frayeur humaine, sans murmure. Oh ! je vous en supplie ! aimons la volonté de Dieu.

Que si j'ai pu, dans ces vingt ans de vie, vous donner quelques mauvais exemples, je vous en demande humblement pardon, de mon lit de douleur. Vous avez dû voir en moi bien des inexactitudes, entraînements, impatiences ; ne m'imitiez pas en cela, non plus qu'en d'autres fautes que j'ai pu commettre devant vous, sans en garder le souvenir.

Et maintenant, très-chère fille, près de paraître devant Dieu, je vous bénis une dernière fois, vous conjurant de passer dans une grande innocence ce temps de l'épreuve terrestre que l'on voudrait toujours avoir mieux employé. Adieu, ma fille, priez pour moi toute la vie ! Oh ! soyez-moi fidèle. Je compte sur vous. »

« Sœur SAINTE-HÉLÈNE. »

Dieu m'est témoin que je n'ai pas murmuré... Quand on aime une âme très-sainte, elle vous attire et vous soulève. On rougirait des vulgaires pensées en face de ces fortes natures, qui regardent toujours en haut.

Après la lecture de cette lettre, mon unique besoin fut d'aller moi-même avec Marcelline savoir des nouvelles de la nuit... La nuit n'existait plus pour ma mère adoptive ; elle avait connu l'éternelle lumière.

A quoi bon parler de ces choses ? peindre cette émotion ? Dieu l'a voulu, je me suis soumise, et je souffre.

Quand j'arrivai, on venait de m'écrire et de m'appeler pour rendre le lendemain les derniers devoirs à celle qui m'avait tant aimée ! Madame la Supérieure crut que je m'étais décidée à partir en recevant l'adieu de ma chère maîtresse ; je lui appris que j'étais sortie de Sombraïlles en fugitive, comptant profiter de sa permission pour passer trois ou quatre jours au couvent, et de la me rendre rue du Bac, au noviciat des Filles de la Charité. « Mais, ajoutai-je, avec cette fermeté sèche que donne la douleur, puisque le bon Dieu me retire tout à la fois, je n'attendrai pas ; j'y entrerai demain. »

— Non, ma chère enfant, me fut-il répondu, avec une extrême bonté, ni demain, ni après demain. Vous passerez ici tout le temps nécessaire ; il ne faut pas être présomptueux, même en nos sacrifices. Ce que vous venez de faire, et ce que Dieu vous impose, c'est trop pour cette enveloppe physique dont nous dépendons dans une certaine mesure. Ce n'est pas sous le coup

d'un pareil ébranlement qu'il faut offrir sa vie aux pauvres. Le calme, voilà la condition première de toute démarche grave. »

Je me rappelai la lettre de maman, et me soumis à ce sage conseil, dont je ne tardai pas à reconnaître la prudence ; car ma résistance et ma fermeté n'étaient plus que de la fièvre...Mais pourquoi continuer d'écrire ? vous savez le reste, vous l'amie de la première et delà dernière heure : beaucoup de larmes versées sur moi par ceux qui m'aiment véritablement ; un peu d'aigreur en ceux à qui je suis indifférente ; moqueries, mépris, suppositions malveillantes de la part du monde. Au cœur, la tristesse de l'adieu, les plaintes de la nature ; tout au fond, une paix indicible, une éternelle reconnaissance ; un désir incessant d'honorer Jésus-Christ dans ses membres souffrants et la pleine et parfaite volonté d'essayer, avec le secours de la grâce, de soulager les petits, les malades et les pauvres.

Donc, je me tairai, en vous remerciant de m'avoir assez aimée pour me demander d'écrire de moi-même pour vous. Je vous ai tout dit ; et d'ailleurs le tribut est payé à la faiblesse humaine. Si l'esprit a plié sous le corps, je me sens assez forte aujourd'hui, grâce surtout à vos soins si délicats, pour aller dire à ceux qui doivent m'enseigner le dévouement, l'humilité, l'obéissance : *Voici la servante du Seigneur.*

Ici se termine le récit qu'a bien voulu me faire Mlle de Sombrailles. Je l'avais connue tout enfant, habitant moi-même, quoique libre de tout engagement, l'enclos que son aïeul lui avait assigné pour demeure. Elle me connaissait bien aussi dès lors. Sa position exceptionnelle autorisait dans son jeune âge un peu moins de rigueur à son égard qu'à l'égard des autres élèves, et on lui permettait quelquefois d'entrer dans le pavillon que j'occupe au fond du jardin. Je lui offrais des bonbons, je lui montrais des images, je lui donnais des perles pour se faire des colliers ; et elle s'accoutuma si bien à m'aimer que plus tard, et même pendant les quatre ans qu'elle a passés dans le monde, entourée de tant de séductions et d'affections réelles, cette aimable personne n'a jamais cessé de me témoigner une confiante amitié.

Ma surprise fut grande lorsqu'on m'apprit que cette héritière, absolument maîtresse d'elle-même, avait choisi d'être pauvre, humble et oubliée. Toutefois, je me gardai bien *d'insulter Dieu* en disant avec le monde : Jeune, riche, et belle ! quel dommage !

Gomme l'émotion causée par la mort de Mme Sainte-Hélène avait été précédée de trop de contraintes et de secousses, Mlle Valentine tomba dans un état de fatigue nerveuse qui dura près de deux mois, et exigea le repos du corps et de la pensée ; point de devoirs, nul assujettissement. Elle passa ce temps de prostration dans cette chambre qu'elle appelait *la bonbonnière*, allant se promener au jardin et venant se reposer chez moi. Ces dames la soignèrent avec une affection bien désintéressée, ne s'étonnant point d'un appel si différent du leur ; car il est dit dans la sainte Écriture : *L'esprit souffle où il veut*.

Moi, je m'efforçais de la distraire, puisque ma vieillesse ne lui était pas importune ; je lui parlais de cette femme admirable qui avait été son guide, et de tous ceux qu'elle aimait. Elle paraissait éprouver de nos entretiens un grand soulagement. Je causais longuement avec elle des choses du monde et des choses de l'âme. Son esprit était éclairé, son jugement très-sûr. A force de luttés, elle avait à peu près dompté son imagination ; mais son cœur gardait des trésors de compassion et de tendresse : c'était la part des malheureux ; elle n'y avait pas touché. On lui avait interdit par prudence toute lecture suivie, tout travail appliquant, et pourtant elle souffrait beaucoup de l'oisiveté. J'osai lui demander d'écrire pour moi l'histoire de ces vingt-quatre ans de vie, après lesquels nul ne devait plus rien savoir de son existence laborieuse et pareille à celle de ses dix mille compagnes. Elle y consentit : car le fond m'était depuis longtemps connu, et elle m'aimait assez pour ne pas me cacher les détails.

Plus tard, j'eus l'honneur de faire connaissance avec Mme de Saint-Elme, si aimable et si distinguée. Par elle je sus les dispositions qu'avait prises Mlle de Sombrailles, et les tendres adieux qu'elle avait faits par écrit à ceux qui lui étaient si véritablement attachés ; même on a bien voulu me montrer ces lettres, datées de la terrible nuit qu'elle m'avait dépeinte. L'une portait pour suscription : *A mes amis* ; l'autre, ce seul mot : *A toi*, comme si nul ne pouvait s'y méprendre ; celle-ci était effectivement adressée à cette douce et lente Marie-Aimée, qui était sa plus intime amie, et dont elle m'avait si souvent parlé depuis douze ans. Voici ces lettres, je les ai copiées fidèlement :

« A MES AMIS.

Près de vous quitter pour toujours, et manquant de courage pour vous l'avouer, quoique je vous l'aie fait souvent pressentir, je supplie Mme de Saint-Elme, et vous tous, mes amis, de ne point croire que je ne souffre pas en vous faisant souffrir ! Je remercie encore, et mille fois, mon cher et vénéré tuteur, non seulement de sa gestion, de ses soins et de son affection toute paternelle, mais aussi du secret qu'il m'a religieusement gardé depuis deux ans, époque où je me suis ouverte confidentiellement à lui. Il peut maintenant vous dire que dès lors je lui ai laissé suivre le travail qui se faisait en moi, et me portait à quitter la voie commune. Acceptant toujours ses sages conseils, parce qu'il remplaçait mon père, je n'ai rien précipité, j'ai pris le temps de me sonder moi-même, et de connaître, non pas tant ce monde bruyant qui m'a fait peur, mais cette vie bonne et facile qui m'a été offerte au milieu d'une société chrétienne et choisie, au milieu de vous tous, si dignes et si capables de me retenir par votre affection et vos exemples.

Ne craignez pas, je n'agis point légèrement. Je n'ai refusé aucune épreuve, aucun examen. Je vous ai regardés longtemps, vous qui avez prouvé dans l'état saint du mariage tous les moyens de servir Dieu et de faire le bien. Je connais vos joies de famille, et je sais les apprécier. Ce n'est *ni par frayeur* des devoirs que vous remplissez si facilement, *ni par dégoût* des peines que vous supportez courageusement, que je me retire ; c'est par un entraînement inexplicable, ce que l'on nomme une vocation, c'est-à-dire un *appel*, une grâce de choix, agissant lentement, diversement ; mais agissant en tout lieu, à toute heure, et qui incline le fond même de ma volonté à prendre une autre route que la vôtre.

C'est parmi les filles de Saint-Vincent de Paul que je veux vivre, si elles consentent à m'admettre. A moins donc que l'on ne me juge, après mon noviciat, incapable ou trop indigne, je ne reviendrai pas à Sombrailles.

Tu sais, ma chère Thérèse, ce que je t'ai demandé. C'est toi qui me remplaceras, et vos enfants grandiront sous les arbres qui ont abrité mes pères, et qui abriteront vos petits-fils. Vous garderez cette terre en souvenir de moi, et vous voudrez bien faire venir de Paris, et placer dans le grand salon, le portrait, du vieux seigneur de Sombrailles, mon aïeul. Vous voudrez bien aussi prendre le plus grand soin de la vieille dame pauvre Madouard.

Je vous recommande notre église, l'école, le village, les malades, les pauvres, les vieillards. Tous les revenus de cette terre sont à vous, et ne peuvent tomber en de meilleures mains. Je vous remercie d'avance de tout

ce que vous ferez pour le pays, et je n'oublie pas que je dois, mon cher Maximilien, à votre perspicacité et à votre entente des affaires les capitaux que vous avez sauvés il y a deux ans d'une entreprise hasardée ; vous voyez que c'est encore moi qui reste votre obligée. Quant à ma chère Thérèse, elle sait bien que rien dans le monde ne m'acquitterait jamais envers sa famille, puisque la reconnaissance paye seule les dettes du cœur.

Que ma bonne Éva me pardonne tout le mal que je dois lui faire. Je m'en rapporte à la bonté de son cœur pour ne pas blâmer ce qu'elle ne comprend pas, et pour m'excuser même, si cela n'est pas tout à fait impossible, auprès de, ma tante et de mes cousins et cousines. Ne crois pas, chère amie, que je subisse aucune influence indiscrete ; et sache que l'idée à laquelle j'obéis est venue à moi pour la première fois, comme un éclair, *chez toi*, au milieu de la fête dont tu m'as élue reine, et pendant cette valse entraînante après laquelle je me suis retirée... Depuis cette heure j'ai prié, comparé, hésité ; mais je n'ai jamais perdu de vue un instant la touche secrète et imprévue de la grâce, qui m'a été envoyée de Dieu si gratuitement.

Je laisse à Odette tout ce qui pourra lui être agréable parmi ces objets élégants dont j'étais entourée à Paris et à la campagne. Qu'elle jouisse avec toi, chère Éva, avec vous, mon bon Walter, des biens que je tiens de maman. Toutes mes dispositions sont prises, et déposées chez mon notaire, à Paris. Je vous laisse à tous deux l'usufruit, et à vos héritiers le capital. La part de fortune dont je me réserve la rente, pour être employée chaque année en bonnes œuvres, retournera après moi, par parties égales, aux membre de ma famille.

Assurément, il ne m'est pas permis de vous imposer à vous, Walter, qui m'appellez votre sœur, une condition ; mais vous voudrez peut-être bien entendre une prière ? Je souhaiterais que ma chère Odette fût éloignée, pour un temps, du milieu où ses petits caprices sont toujours satisfaits ; qu'elle aille prendre la place de notre joyeuse Thérèse, et que, par son éducation, elle arrive à savoir *que nos meilleurs plaisirs sont dans l'accomplissement de nos devoirs journaliers*. A vous de décider ; je n'ai d'autre droit que d'embrasser du meilleur de mon cœur, ma jolie petite héritière.

Et toi, Solanges, adieu ; tu ne m'en veux pas, j'en suis sûre, quoique tu sois peut-être étonnée. Va ! je t'aime bien ! Adieu, Mademoiselle Herminie, si bonne pour moi, si affectueuse toujours !

Adieu, vous aussi, bons habitants du chalet, qui m'avez fait tant de bien, en m'initiant aux joies et aux vertus de votre foyer si heureux. J'embrasse

mon petit Christian. Oh ! ne lui dites point que je ne vais pas revenir.

Mes amis, recevez mes tendres remerciements pour l'affection dont vous m'avez entourée. Ne m'en veuillez pas de me retirer sans vous embrasser ! Ayez compassion de ma faiblesse devant votre amitié ! Souvenez-vous de moi comme je me souviendrai de vous, et priez pour que je devienne une véritable sœur de charité. »

« Valentine DE SOMBRAILLES. »

A TOI.

« Il y a bien longtemps, ma sœur chérie, que tu as deviné ce que je n'ai jamais osé te dire positivement. Pardonne-moi de ne pas te serrer dans mes bras en partant. Ce n'est pas toi que je crains, c'est moi. J'ai peur *de ne plus pouvoir m'en aller*, si tu pleures. Oh ! que ma pauvre mère a dû souffrir en m'embarquant, sachant que j'aurais tant de peine, puisqu'elle avait l'air de m'abandonner ! C'est aujourd'hui seulement, et surtout par toi, que je la comprends bien.

Tu as été pour moi le plus doux appui, tu m'as donné toutes les joies de l'amitié. Oh ! chère sœur, ne viens pas ! Laisse-moi subir au moins six mois d'épreuve avant de te revoir. Rien que ta pensée m'attendrit. Il faut pourtant que je devienne forte et hardie, sous l'obéissance, et, autant que possible, indépendante. des lieux, des temps et des personnes. J'ignore ce qu'on va faire de moi, et où l'on m'enverra plus tard. Je pars comme le marin qui ne sait pas où la mer le porte, mais dont le chef le lui dira quand on gagnera le large.

Ma sœur bien aimée, tu es trop pieuse pour ne pas trouver la résignation dans la prière. Je ne chercherai pas à te consoler par les raisonnements ; je sais trop qu'on ne raisonne pas avec le cœur. Je te laisse au milieu des tiens ; tâche de n'avoir pas trop besoin de moi ! Songe, ma bonne amie, que, dans la pensée de Dieu, nulle créature n'est absolument nécessaire à une autre ; c'est maman qui me l'a dit quand elle m'a écrit en pleurant, comme je t'écris moi-même. Ma sœur ! cher trésor ! que je t'aime donc ! Le monde ne croira pas à l'appel de Dieu ; il n'y croit *jamais*. Tu y croiras, toi. Oh ! non, je ne pourrais pas te quitter si je ne me sentais sérieusement et constamment attirée par une force qui ne ressemble pas à nos sympathies de la terre. C'est la voix du Maître, et le Maître est bon.

Adieu, Marie-Aimée, toujours aimée ! En quelque lieu que l'obéissance m'envoie, je le serai unie de cœur et de pensée. Et toi, quand tu verras des enfants malheureux, des pauvres sans pain, des soldats blessés, tu penseras à moi ; tu te diras : Ils l'appellent ma sœur.

Adieu, tu es ma plus chère, ma plus intime et ma meilleure amie. »

« VALENTINE. »

Ainsi se retira du monde cette fille si capable d'y tenir un des premiers rangs. La foule indifférente s'occupa d'elle un moment, trouva sa démarche étrange, et même ridicule, et se demanda en souriant quel pouvait être *le dépit* qui la jetait dans une pareille existence ; puis, quand on eut dit cela pendant quelque temps, on ne dit plus rien... elle était oubliée.

La pauvre tante de Ménilda, si légère dans le vieil âge, ne put prendre son parti de ce qu'elle appelait pompeusement *un suicide moral*.

« Si jolie, disait-elle, si bien faite ! tout pour elle ! Se cacher sous cette affreuse cornette ! Cela ne devrait être permis qu'aux filles sans dot, ou par trop laides ! »

Le brillant Staoli apprit aussi par la rumeur publique la retraite de Mlle de Sombrailles. Il se contenta de dire, en relevant sa moustache : « Pas de cœur. »

Pendant ce temps, elle faisait du bien tous les jours. Vous l'avez peut-être rencontrée dans Paris. Elle était grande, brune, très-calme, et d'une bonté touchante. On l'appelait sœur Elisabeth. Des années passèrent. Une épidémie tomba sur des enfants, qu'elle soigna avec tout le dévouement de son âme et pour l'amour de Dieu. Les enfants guérèrent... mais elle entendit encore : Venez, les bénis. de mon Père... ! Et elle alla vers Celui qui a promis qu'un verre d'eau froide, donné en son nom, ne resterait pas sans récompense.

Selon son désir, rien n'a été changé à Sombrailles. Ses amis savent bien que la seule manière d'honorer sa mémoire est de marcher dans le sentier que ses pas ont tracé. L'aimable et heureuse Mme de Gemmy s'est fait aimer des riches et des pauvres. Son mari, tout en se livrant à son goût pour la science, est le protecteur des faibles dans sa commune, qu'il administre avec justice et sagesse. Comme l'exemple d'un homme de grand caractère est puissant, même sur ceux qui ne sont pas en état de le juger, la population

commence à revenir de, ses préjugés voltairiens, et subit la douce influence de ces jeunes époux, élevés dans la foi et la modestie.

Marie-Aimée, bien fidèle au souvenir de son amie, s'est dévouée à ses vieux parents qui habitent avec leurs enfants. Solanges et les amis du chalet reviennent chaque année se joindre à eux, et parler ensemble de celle dont le monde ne parle plus.

Les pauvres n'ont rien perdu. On a compassion de leurs peines, et aussi de leurs ignorances ; ils trouvent soit du travail soit des secours, et le vœu de la châtelaine a-été rempli, car il n'est pas un malheureux qui ne dise dans sa détresse :

« Allons au château »

Principales publications de propagande.

LE CONSEILLER DES FAMILLES

RELIGION — LITTÉRATURE — HISTOIRE — VOYAGES
SCIENCES — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — ÉCONOMIE DOMESTIQUE
MODES — TRAVAUX À L'AIGUILLE — ETC.

Sous la direction de M^{me} la comtesse DE TRAVANET

REVUE BI-MENSUELLE

Approuvée et autorisée dans les Maisons d'Éducation, paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Édition complète	Édition Littéraire seulement
Avec Planches, Patrons, Gravures, etc.	Sans annexes.
France et Alsace-Lorraine..... 12 fr.	France et Alsace-Lorraine..... 6 fr.
Suisse, Italie et Belgique..... 14	Cinq abonn. à la même adresse, 25 fr.
Angleterre et États-Unis..... 15	Suisse, Italie et Belgique..... 8
Allemagne, Autriche, Russie, Es- pagne, Venise..... 16	Angleterre et États-Unis..... 9
Hollande, Portugal et Colonies françaises..... 16	Allemagne, Autriche, Russie, Es- pagne, Venise..... 10
Turquie et Brésil..... 18	Hollande, Portugal et Colonies françaises..... 10
Canada..... 20	Turquie et Brésil..... 12
	Canada..... 14

Les abonnements partent du 1^{er} janvier; ils peuvent également partir du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne pour une année entière.

Envoyer sous enveloppe un mandat, des timbres ou autres valeurs-papiers à l'adresse du GÉRANT.

Tout ce qui concerne le **CONSEILLER DES FAMILLES**, abonnements, rédaction, commissions, réclamations, etc., doit être adressé au bureau du Journal : librairie catholique de **PEBISSE FRÈRES** (nouvelle maison à Paris), rue Saint-Sulpice, n° 38.

On s'abonne également sans augmentation de prix dans tous les bureaux de poste, aux bureaux des Messageries, et chez tous les libraires. Le journal est envoyé *franco*; toutes nos lettres sont affranchies, nous *refusons* celles qui ne le sont pas.

Un mot sur l'organisation du *Conseiller des Familles*.

Le *Conseiller* publie chaque mois deux livraisons :

1^o Une *livraison complète* paraissant le 1^{er}, et comprenant des causeries, des études historiques et biographiques, des voyages, des nouvelles, des articles bibliographiques, une *Causerie sur la mode* et, sous la rubrique *Variétés*, des articles scientifiques, économiques, etc., etc.

Nous faisons en sorte que, par sa valeur, cette littérature soit digne d'intéresser les mères de famille, mais qu'en même temps il ne s'y rencontre jamais un mot qu'il faille soustraire aux regards des jeunes filles. Nous voulons que notre Journal soit comme ces conversations entre mère et fille, où l'intérêt des

Un album d'ouvrages de dames contient, avec de nombreuses gravures à l'appui, des explications claires et détaillées sur les petits travaux. Tous les deux mois cet album est consacré à une *leçon de coupe et de couture*, destinée à rendre de très-reels services dans les pensionnats et les ouvroirs.

2^e Une livraison supplémentaire, uniquement consacrée à la littérature, paraît le 15 de chaque mois.

APPROBATIONS ET ENCOURAGEMENTS OBTENUS

Notre but est de contribuer à la bonne éducation des jeunes filles; notre plus grand honneur, d'être admis dans ces cénacles charmants où l'Esprit-Saint se plaît à dresser à la vertu les nouvelles générations des femmes chrétiennes. Aussi recueillons-nous avec bonheur les témoignages encourageants qui nous viennent des Evêques et des maisons religieuses :

« Je ne doute pas que le *Conseiller* ne réponde aux vœux que vous vous êtes donné pour mission de remplir, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour aider à sa propagation. Agréez-en l'assurance, à laquelle je joins, pour vous, monsieur le comte, et pour votre Œuvre, mes meilleures bénédictions.

« GASPARD MERMILLOD, évêque. »

« Je ne puis qu'applaudir aux intentions exprimées dans la lettre que vous m'avez adressée relativement au *Conseiller des Familles*, et souhaiter le succès d'une Revue qui a fait du bien et, fidèle à son programme, est destinée à en faire encore. Si la lecture est aujourd'hui un besoin, qu'elle ne s'applique qu'à des pages saines et chrétiennes; il en est tant, hélas! qui ne peuvent être parcourues sans péril pour les mœurs et pour la foi!

« A.-L., évêque d'Angoulême. »

« Je cherchais depuis longtemps un bon journal de modes pour nos enfants voilà que m'arrive le numéro-spécimen que vous m'avez envoyé : la vue seule du fleuron m'a décidée: il est impossible qu'un journal qui prend la croix pour étendard, et pour devise : *Prière, Ordre et Travail*, ne soit pas celui que je cherchais.

« Madame la SUPÉRIEURE d'une des plus considérables maisons du Sacré-Cœur. »

« Les bonnes publications sont dignes d'un haut intérêt et méritent d'être encouragées dans un temps où tant d'écrits corrompent l'opinion et tuent les âmes. Le *CONSEILLER DES FAMILLES* se distingue parmi ces publications qu'inspire et règle la vérité religieuse et qui n'offrent à leurs lecteurs que des pages morales, honnêtes et fortifiantes.

« Votre recueil est digne de franchir le seuil de ce foyer sacré de la famille où reposent les saintes croyances et les espérances de la patrie.

« FÉLIX, évêque de Nantes. »

NOTRE DEUXIÈME ÉDITION

Pour répondre au désir d'un grand nombre de nos abonnés du *Propagateur de la Dévotion à Saint Joseph*, qui aiment la littérature du *Conseiller des Familles*, mais s'intéressent médiocrement aux *MODES ET TRAVAUX DE DAMES*, et aussi pour mettre cette excellente publication à la portée de toutes les bourses, nous nous décidons à en donner une édition purement littéraire, qui contiendra tout ce que contient l'édition complète, moins les *annexes* : planches de broderies, gravures de modes, etc.

Cette 2^e édition paraîtra également deux fois par mois, le 1^{er} et le 15, à partir du 1^{er} juin 1875.

L'abonnement part du 1^{er} janvier; on s'abonne pour une année entière.

(VOIR PLUS HAUT LE PRIX DE L'ABONNEMENT.)

NOTA. L'année étant commencée, l'abonnement du 1^{er} juin prochain au 1^{er} janvier 1876 ne coûtera que 4 fr. Nous ~~recommandons~~ recommandons les amis des bonnes lectures à s'abonner, à titre d'essai, pour le reste de cette année, au *Conseiller des Familles*. Nous sommes assuré que, lorsqu'ils connaîtront cette revue, encouragée et patronnée par nos plus illustres évêques, ils l'aimeront comme ils aiment le cher *Propagateur*.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Valentine, par Mme de Stolz (Fanny de Bégon)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5623006d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr